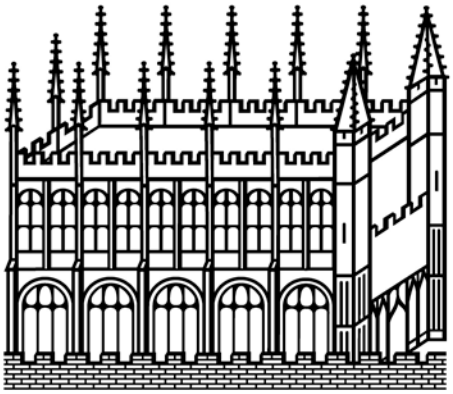


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks



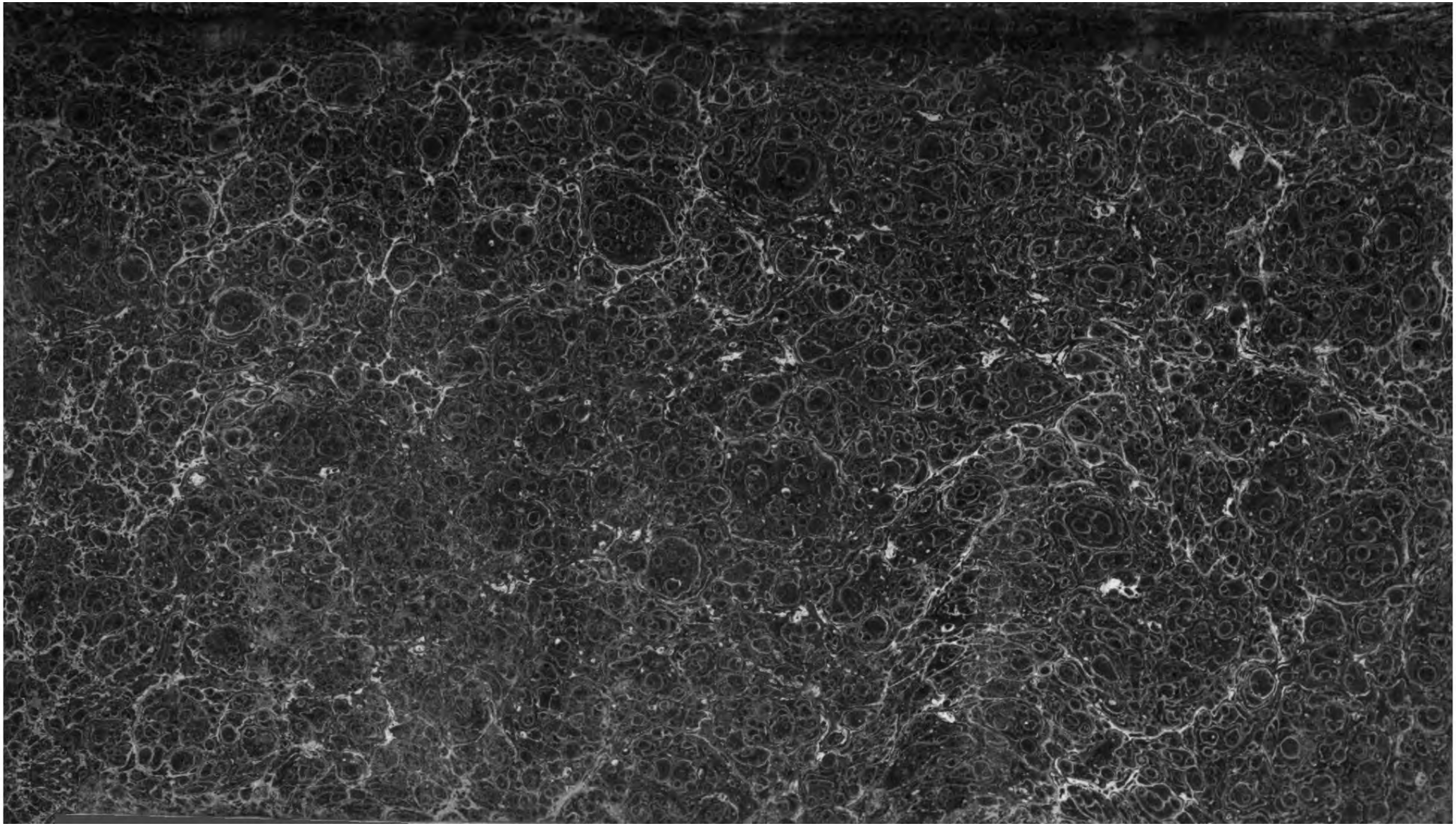
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



286 c. 19.



Bibliothèque du Château
de Valençay.





TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

TOME SIXIÈME.

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ,

Traduite de Henri FIELDING;

PAR L. C. CHÉRON.

Mores hominum multorum vidit.....

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

AN XII.—1804.


LIBRARY OF THE TAYLOR
25 MAY 10

TOM JONES,

OU

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ.

LIVRE XVI

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

Des Prologues.

J'AI entendu parler d'un auteur dramatique qui avait coutume de dire qu'il aimerait mieux faire une pièce qu'un prologue. Je pense de même qu'il m'en coûte moins de peine pour composer un des livres de cette histoire, que le chapitre qui sert de préface à chacun d'eux.

A dire le vrai, je crois que l'on a maudit plus d'une fois de bon cœur l'auteur qui a le premier imaginé la méthode de mettre à la tête de sa pièce cette portion d'ouvrage qu'on appelle prologue, et qui d'abord faisait partie de la pièce elle-même, mais qui, depuis quelques années, a eu communément si peu de liaison avec le drame devant lequel on le place, que le prologue d'une pièce pourrait aussi bien servir à une autre. En effet, ceux d'une date plus moderne paraissent tous être faits sur les trois mêmes modèles, savoir : critique du goût de la ville, condamnation des auteurs contemporains, éloges de la pièce qui va être représentée. Les idées qui se trouvent dans tous sont très peu nombreuses, et il est impossible qu'elles le soient. J'ai en effet souvent été émerveillé de la fécondité d'invention des auteurs qui ont été capables de trouver des phrases si variées pour exprimer la même chose.

Je crains de même que quelque historien futur, s'il en est qui me fasse l'honneur d'imiter ma manière, après s'être bien gratté la tête, ne maudisse aussi ma mémoire pour

avoir établi le premier ces différens chapitres préliminaires, dont le plus grand nombre, ainsi que les prologues modernes, pourrait aussi bien être mis à la tête de tout autre livre de cette histoire, que de celui auquel ils servent d'introduction, et servir même de préface à toute autre histoire que celle-ci.

Mais quelque soit la peine que ces deux inventions puissent coûter aux auteurs, le lecteur trouvera dans l'une autant d'avantage que le spectateur en a trouvé depuis longtemps dans l'autre.

Premièrement, il est bien démontré par l'expérience que le prologue sert merveilleusement le critique, en lui donnant une occasion d'essayer son talent de siffler, et d'accorder son instrument de la manière la plus avantageuse. Il m'est même arrivé de trouver par ce moyen ces instrumens de musique si bien préparés, qu'ils étaient en état de jouer tous de concert au lever de la toile.

On peut tirer les mêmes avantages de ces chapitres, où le critique est toujours sûr de rencontrer quelque chose de propre à aigui-

ser son noble courage, ensorte qu'il s'en trouve encore mieux préparé à la censure de l'histoire elle-même. Sa sagacité doit me rendre inutile de lui observer avec quel art ces chapitres ont été imaginés pour cet admirable dessein; car nous avons toujours eu le soin d'y semer quelque chose d'aigre et de piquant, pour aiguiser et stimuler le susdit esprit de critique.

Le lecteur indolent, aussi bien que le spectateur, y trouveront encore un autre grand avantage, c'est que n'étant pas obligés, l'un de voir le prologue, l'autre de lire le chapitre préliminaire, cette prolongation de la pièce et de l'histoire, loin de les gêner, procure à l'un un quart-d'heure de plus pour son dîner, et à l'autre la faculté de commencer le livre à la quatrième ou cinquième page au lieu de la première: ce qui n'est assurément pas d'une petite conséquence pour ceux qui ne lisent les livres qu'afin de dire qu'ils les ont lus; motif beaucoup plus général pour un grand nombre de lecteurs qu'on ne l'imagine communément, et qui a souvent fait lire, non seulement des livres de loix

et d'autres livres utiles, mais Homère, Virgile, Swift et Cervantes.

Il y a encore beaucoup d'autres avantages attachés aux prologues et aux chapitres préliminaires, mais ils sont pour la plupart si évidens que nous ne nous arrêterons pas à les dénombrer, surtout en ce moment, où nous nous rappelons que leur principal mérite est d'être courts.

CHAPITRE II.

Étrange aventure qui arrive à M. Western ; malheureuse situation de sa fille.

Il faut que nous conduisions maintenant le lecteur au logement de M. Western dans Piccadilly ; il l'avait obtenu à la recommandation du maître de l'hôtel des Colonnes d'Hercule, à Hyde-Parck-Corner ; car il avait placé ses chevaux dans la première auberge qu'il avait trouvée en arrivant à Londres, et s'était placé lui-même dans ce logement, le premier qui se fût offert à lui.

Dès que Sophie fut descendue de la voiture de place qui l'avait amenée de la maison de Lady Bellaston, elle demanda à se retirer dans l'appartement qui lui était destiné. Son père y consentit très-volontiers, et l'y accompagna lui-même. Ils eurent alors ensemble une conversation peu importante et peu

agréable à rapporter, en détail, dans laquelle il la pressa vivement de consentir à son mariage avec Blifil, qui, lui dit-il, devait être à Londres dans peu de jours. Mais elle lui répondit par le refus le plus absolu et le plus positif; ce qui irrita tellement son père, qu'après avoir juré à plusieurs reprises et de la manière la plus effroyable qu'il la forcerait de l'épouser de gré ou de force, il la quitta en l'accablant de grosses injures et de malédictions, ferma la porte et en mit la clef dans sa poche.

Tandis que Sophie n'avait d'autre compagnie que celle qu'on ne refuse pas même au prisonnier d'état le plus étroitement gardé, c'est-à-dire, du feu et de la chandelle, M. Western alla se régaler d'une bouteille de vin avec son curé et le maître de l'hôtel des Colonnes d'Hercule, qui, suivant lui, ferait un excellent tiers, et pourrait l'informer tant des nouvelles de la ville que de l'état des affaires en général. Car, sans doute, disait-il, il doit savoir beaucoup de choses, puisque les chevaux de beaucoup de gens de qualité sont logés chez lui.

M. Western employa dans cette agréable société la soirée entière, et une grande partie du jour suivant sans qu'il se passât rien d'assez important pour trouver place dans cette histoire. Sophie resta seule pendant tout ce temps; car son père avait juré qu'elle ne sortirait pas vivante de sa chambre, à moins qu'elle n'eût préalablement consenti à épouser Blifil; il avait de plus défendu qu'on ouvrît sa porte, excepté pour lui porter à manger, et alors il était toujours présent.

Le surlendemain de son arrivée, tandis qu'il était à déjeûner avec son curé, on vint lui dire qu'un gentilhomme était en bas et demandoit à le voir.

« Un gentilhomme! s'écria-t-il, qui diable peut-il être? Allez, docteur, descendez et voyez qui c'est. M. Blifil ne peut pas encore être arrivé..... Descendez, je vous prie, et sachez ce qu'il me veut. »

Le docteur revint lui dire que c'était un homme très-bien mis, et qu'à la cocarde qu'il avait à son chapeau, il le croyait un officier; qu'il disait avoir quelque affaire

particulière qu'il ne pouvait confier qu'à M. Western lui-même.

« Un officier! qu'est-ce qu'un officier peut avoir à faire à moi? S'il a besoin d'une voiture pour les bagages de l'armée, je ne suis pas juge de paix ici, et je ne peux lui en donner l'ordre..... Enfin qu'on le laisse monter, puis qu'il est nécessaire qu'il me parle. »

Un homme qui avait fort bon air entra en ce moment, et après avoir fait les complimens d'usage à M. Western, et lui avoir demandé la permission d'être seul avec lui, lui parla en ces termes :

« Monsieur, je viens vous voir par l'ordre de milord Fellamar; mais je suis chargé envers vous d'un message très-différent de celui que vous attendiez de lui, je suppose, après ce qui s'est passé l'autre soir. »

« Milord qui? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là. »

« Milord veut bien imputer aux effets du vin tout ce qui s'est passé, et le plus simple aveu que vous en ferez réparera tout; car, attendu qu'il aime passionnément votre fille,

vous êtes, Monsieur, la dernière personne sur la terre envers laquelle il voudrait avoir à venger un affront. Il est également heureux et pour l'un et pour l'autre qu'il ait donné publiquement des preuves de courage, telles qu'il lui soit permis de terminer une affaire de cette nature, sans courir le danger de compromettre son honneur. Tout ce qu'il desire donc, est que vous vouliez bien vous retracter devant moi. Le moindre mot suffira, et il a le projet de venir cet après-midi vous présenter ses respects pour obtenir de vous la permission de rendre visite à la jeune personne, en qualité d'amant. »

« Je n'entends pas beaucoup ce que vous dites, Monsieur, mais par ce qui a rapport à ma fille, je suppose que c'est ce lord dont ma cousine lady Bellaston m'a parlé. Elle m'a dit, en effet, quelque chose sur ce qu'il faisoit sa cour à ma fille. Si cela est, vous pouvez dire à milord que je suis tout à son service, mais que j'ai disposé de ma fille. »

« Peut-être, Monsieur, n'êtes-vous pas suffisamment instruit de l'importance de cette proposition. Je crois qu'une personne

comme lui, un titre aussi brillant et une fortune aussi considérable ne seraient refusés dans aucune famille. »

« Je vous l'ai dit, Monsieur, ma fille est déjà accordée : mais à vous parler franchement, quand elle ne le serait pas, pour rien au monde, je ne la marierais à un lord. Je hais tous les lords; c'est un tas de courtisans et d'Hanovriens, et je ne veux rien avoir à démêler avec eux.

« Eh bien ! monsieur, si c'est là votre résolution, voici la mission dont je suis chargé vers vous. Milord desire que vous vouliez bien accepter le rendez-vous qu'il vous donne pour ce matin à Hyde-Park. »

« Vous pouvez dire à milord que j'ai affaire, et que je ne peux pas m'y trouver. Je suis assez occupé à veiller sur ce qui se passe à la maison, et je ne peux sortir pour quelque motif que ce soit. »

« Assurément, Monsieur, vous êtes trop bien né pour vouloir que je me charge d'un pareil message; vous ne voudriez pas, j'en suis convaincu, qu'on pût dire de vous qu'après avoir insulté un des pairs les plus dis-

tingués d'Angleterre, vous lui ayez refusé satisfaction. Milord aurait voulu, par égard pour la jeune personne, que l'affaire eût pu s'arranger d'une autre manière; mais à moins qu'il ne doive vous regarder comme un père, il ne souffrira pas l'indigne traitement dont vous devez vous souvenir que vous l'avez menacé. »

« Moi, je l'ai menacé! c'est un mensonge infernal; je ne l'ai menacé de rien. »

A ces mots, l'officier répondit par une très-courte remontrance verbale, qu'il accompagna en même tems d'une remontrance manuelle qui ne fut pas plutôt parvenue aux oreilles de M. Western, qu'il se mit à sauter très-lestement autour de la chambre, en criant de toutes les forces de ses poumons, comme s'il eût voulu rassembler un plus grand nombre de spectateurs pour être témoins de son agilité.

Le curé qui avait laissé la plus grande partie de la bouteille encore pleine, ne s'était pas beaucoup éloigné. Il accourut donc aussitôt aux cris de M. Vestern, en s'écriant lui-même: « Bon dieu! Monsieur, qu'avez-

vous donc? — Ce que j'ai! voilà, je crois, un voleur de grand chemin, qui veut me voler et m'assassiner, car il est tombé sur moi avec cette canne qu'il a à la main, lorsque je veux être damné si je l'ai provoqué le moins du monde. »

« Comment! Monsieur, dit le capitaine, ne m'avez-vous pas dit que je mentais? »

« Non, répondit M. Western, non, sur le salut de mon ame; je crois bien que j'ai pu dire que c'était un mensonge que j'eusse menacé milord, mais je n'ai jamais dit le mot *vous mentez*. Je me respecte trop, et si vous vous étiez respecté vous même davantage, vous ne seriez pas ainsi tombé sur un homme sans défense. Si j'avais eu une canne à la main, vous n'auriez pas osé me frapper; je t'aurais brisé la machoire et donné sur les oreilles. Descends avec moi dans la cour, viens essayer qui des deux aura la tête cassée le premier d'un coup de bâton, ou bien qui recevra un bon coup de poing dans le ventre; mais tu n'es pas un homme, pas même la moitié d'un homme, j'en suis sûr. »

Le capitaine répliqua avec indignation :

« Je vois, Monsieur, que vous êtes indigne de ma colère, et j'informerai milord que vous êtes indigne de la sienne..... Je suis fâché de m'être sali les mains en les portant sur vous.» Après avoir dit ces derniers mots, il se retira. Le ministre se mit au-devant de M. Western pour l'empêcher de l'arrêter, ce à quoi il réussit sans peine, Wesrern, malgré les efforts qu'il semblait faire pour pour suivre le capitaine, ne paraissant pas desirer très-vivement d'exécuter cet acte de violence. Cependant le capitaine ne fut pas plutôt sorti que Western le chargea de malédictions et de menaces; mais attendu qu'elles ne sortirent pas de sa bouche, avant que le capitaine fût parvenu au bas de l'escalier, et que ses vociférations ne devinrent de plus en plus fortes, qu'à mesure que le capitaine s'éloignait de plus en plus, elles n'atteignirent pas ses oreilles, ou au moins ne retardèrent pas sa marche.

Cependant la pauvre Sophie qui du fond de sa prison avait entendu les cris de son père, frappa d'abord de toutes ses forces avec son pied, et se mit ensuite à crier aussi

haut que son père lui-même, quoique d'une voix beaucoup plus douce; ses cris firent bientôt cesser ceux de M. Western, et lui firent tout oublier pour ne plus penser qu'à sa fille, qu'il aimait si tendrement, que la moindre crainte qu'il lui fût arrivé le mal le plus léger, lui faisait la plus terrible impression. Car, hors cette seule circonstance, où il s'agissait du bonheur futur de sa vie entière, elle avait tout pouvoir sur lui.

Après avoir épuisé toute sa rage contre le capitaine, et juré qu'il l'appellerait en justice, Western monta à l'appartement de Sophie, où il la trouva pâle et sans respiration. Cependant, aussitôt qu'elle vit son père, elle rassembla toutes ses forces, et lui saisissant la main, s'écria avec transport: « O mon père! je suis presque mourante de frayeur; au nom du ciel, j'espère qu'il ne vous est arrivé aucun mal. — Non, non, pas grand mal. Le scélérat ne m'a pas fait beaucoup de mal, mais que le diable m'emporte si je ne le poursuis pas en justice. — Dites-moi, je vous prie, mon père, de quoi

s'agit-il, quel est celui qui vous a insulté? — Je ne sais pas son nom, c'est je suppose, quelqu'un de ces officiers qu'il nous faut payer pour nous battre : je lui ferai payer ce coup si le scélérat a quelque chose, mais je crains fort qu'il n'ait rien. Car quoiqu'il fût fort bien vêtu, je parierais qu'il n'a pas un pouce de terre dans le monde. — Mais mon père quelle était la cause de votre querelle? — Pourrait-il y en avoir d'autre que vous, Sophie? tous mes malheurs viennent de vous; vous finirez par causer la mort de votre pauvre père. Ne voilà-t-il pas le valet d'un lord, et Dieu sait quel lord? qui, parce que son maître a du goût pour vous, et que je ne puis lui donner mon consentement, m'apporte un cartel de sa part. Allons, soyez une bonne fille, Sophie, et terminez les chagrins de votre père; allons, consentez à l'épouser : il sera à Londres aujourd'hui ou demain, promettez-moi seulement de l'épouser à son arrivée, et vous me rendrez l'homme le plus heureux du monde, et je vous rendrai la femme la plus heureuse. Vous aurez les plus beaux habits qui soient dans

Londres, les plus riches joyaux, et un carrosse à six chevaux à vos ordres. J'ai déjà promis à Allworthy de donner la moitié de mon bien.... Le diable m'emporte! je ne ferais presqu'aucune difficulté de donner le tout. — Mon papa sera-t-il assez bon pour m'entendre un moment? — Tu me le demandes, Sophie, quand tu sais que j'aime mieux encore entendre ta voix que le concert de la meilleure meute de chiens de toute l'Angleterre. T'entendre, ma chère petite! j'espère que je pourrai t'entendre aussi longtems que je vivrai; car si je devais jamais perdre ce plaisir, je ne donnerais pas un denier pour vivre un moment de plus. Assurément, Sophie, vous ne savez pas à quel point je vous aime, en vérité, vous ne le savez pas, ou vous ne vous seriez jamais enfuie, vous n'auriez pas abandonné votre pauvre père qui n'a d'autre joie, d'autre consolation sur la terre que sa petite Sophie. » A ces mots, des pleurs roulaient dans ses yeux et ruisselaient abondamment de ceux de sa fille, qui lui répondit: Ah! mon cher papa, je sais que vous m'avez toujours ten-

drement aimée, et le ciel m'est témoin de mon amour pour vous. Il n'y a que la crainte d'être forcée d'épouser cet homme qui a pu m'entraîner à fuir un père que j'aime si passionnément que je sacrifierais avec plaisir ma vie à son bonheur : je dirai plus, j'ai fait tous mes efforts pour obtenir de ma raison un plus grand sacrifice encore, et j'avais presque pris la résolution de supporter la vie la plus misérable pour contenter vos desirs : mais je n'ai pas eu la force de l'exécuter, et je ne le pourrai jamais. » Ici Western prit un regard farouche et commença à écumer de rage. Sophie l'ayant observé, demanda à être encore entendue, et continua ainsi : « S'il s'agissait de la vie, de la santé ou du bonheur réel de mon père, votre fille entièrement dévouée est ici devant vos yeux, puisse le ciel m'écraser à l'instant, s'il est un genre de malheurs que je ne consentisse à souffrir pour vous sauver. Non, cet état que j'abhorre, cet état qui me fait horreur, je l'embrasserais à l'instant, je donnerais ma main à Blifil pour l'amour de vous. — Je te dis que cela me sauvera, cela me don-

nera la santé, le bonheur, la vie, tout..... Sur mon ame, je mourrai si tu me refuses, tu briseras mon cœur, sur mon ame, tu le briseras. — Est-il possible que vous puissiez avoir un tel desir de me rendre malheureuse? — Je te dis que non : le diable m'emporte, s'il y a rien sur la terre que je ne fisse pour te voir heureuse. — Et mon cher papa ne conviendra-t-il pas que je dois avoir la connaissance de ce qui peut me rendre heureuse. S'il est vrai que le bonheur consiste dans l'opinion, quelle sera infailliblement ma condition, quand je me croirai la plus malheureuse de toutes les femmes? — Il vaut mieux que vous croyiez l'être, et ne pas l'être en effet, en épousant un misérable bâtard, un vagabond. — Si cela peut vous satisfaire, je vous ferai la promesse la plus solennelle de ne jamais l'épouser, ni lui ni tout autre sans votre consentement. Permettez-moi de vous consacrer ma vie entière; souffrez que je sois encore votre chère Sophie, et toute mon occupation, tout mon plaisir sera, comme par le passé, de vous plaire et de vous amuser.

— Tenez, Sophie, je ne suis pas fait pour être ainsi dupe. Votre tante Western aurait alors raison de me prendre pour un imbécille, comme elle le fait tous les jours; non, non, Sophie, il faut que vous sachiez que je suis plus sensé que cela, et que je connais trop le monde pour m'en rapporter à la parole d'une femme dans une affaire où l'homme qu'elle aime a un intérêt contraire. — Comment ai-je mérité ce manque de confiance? Ai-je jamais trahi une seule de mes promesses envers vous? Depuis que suis née, m'a-t-on jamais trouvée coupable d'un seul mensonge? — Voyez-vous, Sophie, il ne s'agit ni de ceci ni de cela, je suis déterminé à ce mariage. Vous l'épouserez, le diable m'emporte si vous ne l'épousez pas; le diable m'emporte si tu ne l'épouses pas, quand tu devrais te pendre le lendemain matin. » En répétant ces mots, il ferma le poing, fronça le sourcil, mordit ses lèvres, et jetta de tels cris, que la pauvre Sophie, affligée, effrayée, se laissa aller toute tremblante sur sa chaise, et si un torrent de larmes ne fût

venu sur le champ à son secours, il s'en serait peut-être suivi quelque chose de plus funeste.

Western vit la déplorable situation de sa fille sans plus de regrets ni de remords que le porte-clef de Newgate n'en éprouve en voyant le désespoir d'une femme sensible, au moment où elle fait ses derniers adieux à son mari qui vient d'être condamné; ou plutôt, il la regardait avec la même émotion qui s'empare d'un honnête marchand, quand il voit son débiteur traîné en prison pour dix livres que, bien que légitimement dues, le malheureux est absolument hors d'état de lui payer; ou pour rendre la comparaison encore plus juste, il ressentit la même compassion que ressent une *entremetteuse* quand quelque pauvre innocente qu'elle a prise dans ses filets, tombe en convulsion à la première proposition qu'elle lui fait de ce qu'on appelle *voir de la compagnie*. Cette comparaison serait en effet très-juste, si ce n'était que l'entremetteuse a un intérêt à faire ce qu'elle fait, et que le père, quoiqu'il soit peut-être assez aveugle pour penser autrement, n'en peut

réellement avoir aucun à pousser sa fille à une prostitution à-peu-prés semblable.

Il laissa la pauvre Sophie dans cette situation, et quittant la chambre en faisant une observation extrêmement triviale sur l'effet des larmes, il ferma la porte, et vint rejoindre le curé qui lui dit tout ce qu'il osa en faveur de la jeune personne. Quoiqu'il en dit peut-être beaucoup moins que son devoir ne l'exigeait, cela suffit pour jeter M. Western dans une violente fureur, et lui faire faire les réflexions les plus indécentes sur le corps entier du clergé, réflexions que notre très-grand respect pour les fonctions sacrées qu'il remplit, nous oblige de taire.

CHAPITRE III.

Ce qui arriva à Sophie pendant son emprisonnement.

La maîtresse de la maison où logeait M. Western avait conçu de très-bonne heure une étrange opinion de ses hôtes. Cependant, comme elle était instruite que c'était un homme d'une fortune immense, et comme elle avait eu soin de mettre un prix excessif à ses appartemens, elle crut à propos de ne pas faire de bruit. Quoiqu'elle ne vît pas sans quelque peine l'emprisonnement de la pauvre Sophie, de la grande douceur et de l'affabilité de laquelle la servante de la maison lui avait fait un rapport très-favorable, qui lui avait encore été confirmé par les domestiques de M. Western, elle était trop fortement attachée à son propre intérêt pour provoquer un homme

qu'elle avait tout lieu de croire d'un caractère très-violent.

Quoique Sophie mangeât peu, ses repas lui étaient servis très-régulièrement ; je crois même que si elle avait voulu manger quelque chose de rare, M. Western, malgré sa colère, n'aurait épargné ni soins ni dépenses pour le lui procurer; car, quelqu'étrange que cela puisse paraître à quelques-uns de mes lecteurs, il aimait réellement sa fille jusqu'à l'idolatrie, et lui procurer toute espèce de plaisir, était le plus grand bonheur de sa vie.

L'heure du dîner arrivée, Black Georges monta un poulet à Sophie; Western lui-même l'accompagna jusqu'à la porte, car il avait juré de n'en pas confier la clef. Georges, en posant le plat sur la table, présenta ses respects à Sophie, qui lui répondit quelque chose d'obligeant; il faut observer qu'il ne l'avait pas vue depuis qu'elle avait quitté la maison de son père, et qu'elle traitait tous les domestiques avec plus d'égards que quelques personnes n'en montrent à

ceux qui sont à peine leurs inférieurs. Sophie voulait l'engager à redescendre le poulet, disant qu'elle ne pouvait manger; mais Georges la pria d'essayer, et lui recommanda particulièrement les œufs dont il lui dit que le poulet était rempli.

Pendant tout ce tems, M. Western attendait à la porte; mais Georges étant très-aimé de son maître, parce qu'il était employé par lui dans des affaires de la plus haute importance, notamment dans tout ce qui était relatif à la chasse, se permettait en raison de cela, de prendre quelques libertés; il s'était chargé avec plaisir de monter le dîner, desirant beaucoup, dit-il, voir sa jeune maîtresse. Il ne se fit donc aucun scrupule de laisser attendre son maître plus de dix minutes, pendant que Sophie et lui se faisoient des politesses; M. Western se contenta de le gronder en riant à son retour. Georges savait très-bien que les œufs de poulettes, de perdrix et de faisands étaient le mets favori de Sophie; il ne faut donc pas s'étonner que lui, qui

était un très-bon garçon, eût pris soin de lui procurer cette sorte de délicatesse, quand tous les domestiques de la maison craignaient qu'elle ne se laissât mourir de faim; car elle avait à peine mangé un morceau depuis près de quarante-huit heures.

Quoique l'affliction ne produise pas sur toutes les personnes le même effet qu'elle produit communément sur une veuve dont elle rend souvent l'appétit plus vif que ne le ferait l'air de *Bansted-Downs* ou de *Salisbury-Plain*, le chagrin le plus violent, quoiqu'en puissent dire quelques personnes, finit toujours par manger; et Sophie elle-même, après quelques petites réflexions, se mit à couper le poulet qu'elle trouva rempli d'œufs, comme Georges le lui avait assuré. Mais quelque plaisir que ce poulet lui procurât, il contenait quelque chose qui aurait fait encore beaucoup plus de plaisir à la société royale; car si un poulet à trois pattes est une curiosité si inestimable, quand le tems en a peut-être produit un millier de semblables, quel prix mettrons-nous à un

oiseau qui contredit toutes les lois de l'économie animale, au point de contenir une lettre dans son estomac. Ovide nous parle de la fleur dans laquelle Hyacinte fut métamorphosé, qui porte des lettres sur ses feuilles, et que Virgile a recommandée comme un miracle à la société royale de son tems; mais nul siècle, nulle nation ne peut se vanter d'avoir vu un oiseau avec une lettre dans l'estomac.

Quoiqu'un miracle de cette nature eût pu engager toutes les académies des sciences de l'Europe dans des recherches peut-être infructueuses, le lecteur, en se rappelant simplement le dernier dialogue qui a eu lieu entre Messieurs Jones et Partridge, reconnaîtra très-facilement d'où venait cette lettre, et comment elle avait trouvé le moyen de passer dans le poulet.

Sophie, malgré son long jeûne, et quoique son plat favori fût là devant elle, ne vit pas plutôt la lettre, qu'elle la saisit, la déchira en l'ouvrant, et lut ce qui suit :

« MADAME,

Si je ne sentais parfaitement à qui j'ai l'honneur d'écrire, je tâcherais, quelque difficile que cela pût être, de peindre toute l'horreur de ma situation, à la nouvelle qui m'a été apportée par mistriss Honora; mais comme la sensibilité seule peut avoir une juste idée des tourmens que la sensibilité peut souffrir, cette aimable qualité que ma Sophie possède dans le plus éminent degré, suffira pour l'instruire de ce que je dois avoir souffert dans cette triste occasion. Est-il une circonstance au monde qui puisse aggraver mes peines plus que celle de vous savoir infortunée? Il n'y en a qu'une peut-être, et je suis assez maudit du ciel pour qu'elle arrive. C'est, ma Sophie, l'horrible idée que j'en suis la malheureuse cause. Peut-être me fais-je ici trop d'honneur! mais personne ne m'enviera un honneur qui me coûte si cher. Pardonnez-moi cette présomption, pardonnez-m'en une plus grande encore, lorsque je vous demande si mes

conseils, mes secours, ma présence, mon absence, ma mort ou mes tourmens peuvent vous être d'aucune utilité; si l'admiration la plus parfaite, les soins les plus vigilans, l'amour le plus ardent, l'intérêt le plus tendre, la soumission, la résignation la plus absolue à votre volonté peuvent vous être un dédommagement de tout ce que vous allez sacrifier à mon bonheur. En ce cas, volez, mon cher ange, dans ces bras qui sont toujours ouverts pour vous recevoir et vous protéger. Volez-y; et soit que vous ne m'apportiez que vous seule, soit que vous m'apportiez avec vous toutes les richesses du monde, cette alternative à mes yeux n'est pas même digne de considération. Si au contraire la sagesse l'emporte, et après de plus mûres réflexions, vous dit que le sacrifice est trop grand : s'il n'y a d'autres moyens de vous reconcilier avec votre père, et de rétablir la paix dans votre ame qu'en m'abandonnant, je vous conjure de me chasser pour jamais de votre pensée, de vous servir de tout votre courage, et de ne pas permet-

tre que la plus légère pitié pour mes souffrances soit d'aucun poids dans votre cœur sensible. Croyez-moi, Madame, je vous aime tellement plus que moi-même, que mon but principal, mon unique but est votre bonheur. Mon premier vœu, et pourquoi la fortune ne l'exaucerait-elle pas? mon premier vœu fut, et pardonnez-moi de vous le dire, est encore de vous voir à chaque instant de ma vie la plus heureuse des femmes; mon second est d'apprendre que vous l'êtes; mais aucun malheur sur la terre ne pourra égaler le mien, tant que j'aurai la pensée que vous devez un seul moment de peine à celui qui est,

Madame,

Dans tous les sens et sous tous les rapports, votre dévoué,

THOMAS JONES.»

Ce que Sophie dit, fit, ou pensa de cette lettre, combien de fois elle la lut, ou si elle la lut plus d'une fois, c'est ce que nous laisserons entièrement à l'imagination du lecteur. Peut-être en verra-t-il la réponse par

la suite ; mais non en ce moment, car elle n'en fit pas alors, et cela pour plusieurs bonnes raisons, dont l'une était qu'elle n'avait ni papier, ni plume, ni encre.

Le soir, tandis que Sophie réfléchissait sur la lettre qu'elle avait reçue, ou sur quelqu'autre chose, un bruit violent qui se fit entendre dans l'appartement au-dessous, vint troubler ses méditations. Ce bruit n'était autre chose qu'une vive altercation entre deux personnes ; elle distingua sur-le-champ, à la voix, que son père était un des disputans ; mais elle ne reconnut pas aussi facilement d'autres cris non moins aigus sortant des poumons de sa tante Western, qui arrivait dans l'instant même à Londres, et qui ayant appris où logeait son frère, par un de ses gens qui s'était arrêté aux *Colonnes d'Hercule*, s'était fait conduire sur-le-champ à sa demeure.

Nous allons donc pour le présent prendre congé de Sophie, et suivant notre politesse ordinaire, nous rendre auprès de mistriss Western.

CHAPITRE IV.

Dans lequel Sophie est délivrée de sa prison.

M. Western et le curé, car l'hôte était alors occupé ailleurs, fumaient leurs pipes ensemble, quand on leur annonça l'arrivée de la dame. M. Western n'entendit pas plutôt prononcer son nom, qu'il courut au bas de l'escalier pour lui donner la main, car il était grand observateur de cette sorte de cérémonial, surtout avec sa sœur, pour laquelle il avait un respect plus profond que pour toute autre créature humaine, quoiqu'il ne voulût pas l'avouer et n'en sût peut-être rien lui-même.

Mistriss Western, en entrant dans la salle à manger, se jeta dans un fauteuil, et se mit à haranguer en ces termes : « Personne

assurément n'a voyagé d'une manière plus intolérable; Je crois que malgré tous les actes du parlement sur l'entretien des routes, elles sont devenues plus mauvaises que jamais. Eh! mon frère, comment avez-vous pu venir vous loger dans cette odieuse maison? Je pourrais jurer qu'aucune personne de condition n'a jamais mis le pied ici avant vous. — Je n'en sais rien, dit Western, mais je trouve le logement assez bien; c'est l'hôte qui me l'a recommandé. J'ai pensé que, connaissant beaucoup de gens de qualité, il pouvait mieux qu'un autre m'indiquer le lieu où je pourrais en rencontrer. — Fort bien; et où est ma nièce? Avez-vous déjà été chez lady Bellaston? — Oui, oui, votre nièce est en sûreté, elle est là-haut dans sa chambre. — Comment! ma nièce est dans la maison! Elle ne sait donc pas que je suis ici? — Non, personne n'a pu le lui dire, car elle est enfermée sous clef. Je l'ai mise en sûreté; j'ai été la chercher chez milady ma cousine, le soir même que je suis arrivé en ville, et j'ai constamment

veillé sur elle depuis; elle ne peut pas plus se sauver qu'un renard pris dans un sac, je vous assure. — Bon dieu! qu'entends-je? Voilà une belle besogne que vous avez faite, voilà le fruit de mon consentement à vous laisser venir en personne à Londres; je l'avais toujours craint : mais, non, c'est à votre mauvaise tête que tout cela est dû, et je n'ai pas à me reprocher d'y avoir jamais consenti. Ne m'aviez-vous pas promis, mon frère, que vous ne prendriez aucune de ces mesures violentes. N'est-ce pas ainsi que vous avez forcé ma nièce à s'enfuir de chez vous? Avez-vous le projet de lui faire faire encore une pareille démarche? — De par tous les diables, s'écria Western, en jetant sa pipe à terre, a-t-on jamais entendu chose semblable! Quand je m'attendais que vous m'auriez félicité de tout ce que j'avais fait, me voir tomber sur le corps de cette manière. — Comment! mon frère, vous ai-je jamais donné la moindre raison de penser que je vous féliciterais d'enfermer votre fille sous clef? Ne vous ai-je pas souvent dit

que dans un pays libre on ne doit pas exercer sur les femmes un pouvoir aussi arbitraire? Nous sommes aussi libres que les hommes, et je voudrais de tout mon cœur n'être pas obligée de dire que nous méritons cette liberté mieux que vous. Si vous voulez que je reste un moment de plus dans cette misérable maison, ou que je vous reconnaisse jamais pour mon frère, ou que je m'occupe à l'avenir des affaires de votre famille, j'insiste expressément pour que ma nièce soit mise en liberté à l'instant même. Elle prononça ces derniers mots d'un ton si impérieux, debout, le dos au feu, une main derrière elle, et une prise de tabac dans l'autre, que je ne sais si Thalestris, à la tête de ses amazones, eût jamais une figure plus imposante; il ne faut donc pas s'étonner si le pauvre Western fut obligé de céder à la crainte qu'elle lui inspira. — La voilà, s'écria-t-il, en jetant la clef sur la table; la voilà, faites tout ce qui vous plaira. Je n'avais d'autre intention que de la tenir enfermée là-haut jusqu'à l'arrivée de Blifil

à Londres; ce qui ne peut pas être long. Maintenant, s'il arrive quelque mal d'ici là, souvenez-vous quel est celui de nous deux qu'il en faudra blâmer.

« — J'en réponds sur ma vie, mais je ne m'en mêlerai qu'à une seule condition, et la voici : c'est que vous remettrez le tout entièrement à mes soins, et que vous ne ferez rien de votre côté, à moins que je ne juge à propos de vous dire d'agir; s'il vous convient, mon frère, de ratifier ces préliminaires, je ferai encore tous mes efforts pour sauver l'honneur de votre famille; sinon, je continue à rester neutre. »

« Je vous en prie, Monsieur, dit le curé, laissez-vous aller cette fois-ci aux conseils de Madame. Il est possible qu'en conversant à l'amiable avec la jeune Madame Sophie, elle en obtienne davantage que vous n'avez pu le faire par des mesures plus rigoureuses. »

« Qu'est-ce que tu me chantes là, s'écria Western? Si tu te mets à babiller, je t'étrillerai de la bonne manière. »

« Fi, mon frère ! répondit mistriss Western, est-ce là le langage dont on se sert avec un ecclésiastique ? M. Supple est un homme de sens, et vous donne le meilleur conseil que vous puissiez suivre. Tout le monde sera, je crois, de son opinion. Mais je dois vous dire que j'attends une réponse immédiate à mes propositions cathégoriques : ou laissez votre fille à ma disposition, ou gouvernez-la entièrement d'après les règles de votre prudence admirable, et alors, en présence de M. Supple que voici, j'évacue la garnison, et vous renonce, vous et votre famille pour jamais. »

« Je vous en prie, dit le curé, laissez-moi servir de médiateur entre vous ; permettez-moi de vous supplier. . . »

« Eh quoi ! la clef n'est-elle pas sur la table, s'écria Western ! Elle peut la prendre si elle veut ; qui l'en empêche ? »

« Non, mon frère, repondit la dame, j'insiste sur cette formalité ; qu'elle me soit remise entre les mains, ainsi que la ratifi-

cation pleine et entière de toutes les concessions stipulées entre nous. »

« A la bonne heure, je vais vous la remettre... La voilà, dit Western. Vous ne pouvez m'accuser, assurément, d'avoir jamais refusé de vous confier ma fille; elle a demeuré avec vous plus d'une année entière de suite, sans que je l'aie vue une seule fois. »

« — Et il aurait été heureux pour elle d'avoir toujours demeuré avec moi; aucun événement de cette nature ne se serait passé sous mes yeux. »

« — Oh! oui, certainement, je suis le seul à blâmer.

« — Oui, vous êtes à blâmer, mon frère, j'ai été souvent obligée de vous le dire, et je serai toujours obligée de vous le répéter. Cependant j'espère que vous vous corrigerez, et que vous recueillerez de vos fautes passées, assez d'expérience pour ne plus déjouer, par vos bévues, mes sages combinaisons. La vérité, mon frère, est que vous

n'êtes point propre à ces sortes de négociations; tout votre plan de politique est mauvais; j'insiste donc encore une fois pour que vous ne vous mêliez de rien. Souvenez-vous seulement de ce qui s'est passé. »

« — Palsembleu, ma sœur, vous voulez donc que je vous dise des injures. Il ne faudrait qu'une femme comme vous pour provoquer le diable. »

« Allons, encore, toujours la vieille habitude! je vois, mon frère, qu'il n'y a pas moyen de parler avec vous. J'en appelle à M. Supple, qui est un homme de sens; qu'il déclare si j'ai dit la moindre chose qui pût mettre quelqu'un en colère; mais vous avez à tous égards une si mauvaise tête! »

« Permettez-moi de vous conjurer, Madame, dit le curé, de ne pas irriter Monsieur votre frère. »

« L'irriter, dit la dame, il faut que vous soyez un aussi grand sot que lui. Allons, mon frère, puisque vous m'avez promis de ne plus vous en mêler, je vais me charger encore une fois de la conduite de ma nièce.

Que le ciel regarde en pitié toutes les affaires qui sont sous la direction des hommes! La tête d'une femme en vaut mille des vôtres ».
Ensuite elle appela un domestique pour la conduire à la chambre de Sophie, et sortit, emportant la clef avec elle.

A peine était-elle sur l'escalier, que Western, après avoir d'abord fermé la porte, vomit vingt injures grossières, et autant d'imprécations contr'elle, sans s'épargner lui-même pour avoir jamais pensé à sa succession; mais, ajouta-t-il, après avoir été si long-tems esclave, il serait fâcheux de la perdre faute d'un peu de persévérance; elle ne vivra pas toujours, et je sais qu'elle m'a fait par testament son légataire universel.

Le curé loua beaucoup cette résolution, et M. Western ayant demandé une autre bouteille de vin, ce qui était sa coutume quand il lui arrivait quelque chose qui lui causait du plaisir ou de la peine, effaça tellement jusqu'à la moindre trace de sa fureur, par une copieuse libation de ce julep

salutaire, qu'il avait repris toute sa sérénité quand mistriss Western rentra avec Sophie. La jeune personne avait son chapeau et son mantelet. Sa tante instruisit M. Western qu'elle avait le projet d'emmener sa nièce avec elle dans son logement, « car en vérité, mon frère, ajouta-t-elle, celui-ci n'est pas fait pour recevoir des chrétiens. »

« Fort bien, Madame, répondit Western, tout ce qu'il vous plaira; elle ne peut être en de meilleures mains que dans les vôtres, et le curé ici présent peut me rendre la justice de dire que j'ai répété cinquante fois pendant votre absence que vous étiez une des femmes les plus sensées qu'il y ait au monde. »

« Je suis prêt à en rendre témoignage, dit le curé. »

« A cet égard, mon frère, dit mistriss Western, je puis vous assurer que j'ai toujours parlé aussi favorablement de vous. Avouez seulement que vous avez un peu trop de vivacité dans le caractère; mais quand vous voulez vous donner le tems de

réfléchir, je n'ai jamais connu un homme plus raisonnable. »

« S'il est vrai que vous le pensiez ainsi, ma sœur, dit M. Western, je bois à votre santé de tout mon cœur; je suis quelquefois un peu colère, mais il est au-dessous de moi d'avoir de la rancune. Sophie, allons, soyez bonne fille, et faites tout ce que votre tante vous ordonnera. »

« Je ne doute point de sa soumission, répondit mistriss Western; elle a déjà sous les yeux l'exemple de cette malheureuse Henriette sa cousine, qui s'est perdue en négligeant mes conseils... Oh mon frère! à propos, qu'allez-vous penser? A peine avions-nous cessé d'entendre votre voiture quand vous êtes parti pour Londres, que cet impudent marroufle, avec son odieux nom irlandais... ce Fitz Patrick arriva. Il entra chez moi brusquement sans se faire annoncer, car autrement je ne l'aurais pas reçu; il me débita une longue et inintelligible histoire de sa femme, qu'il me força d'écouter; je lui répondis en peu de mots,

et lui remis la lettre de celle-ci, en le chargeant d'y répondre lui-même; je suppose que la malheureuse tâchera de nous rencontrer ici; mais je vous prie de ne pas la recevoir : quant à moi, j'y suis bien déterminée. »

« Moi la recevoir! dit M. Western, vous n'avez pas besoin de craindre, je ne donnerai aucun encouragement à ces enfans rébelles; il est heureux pour son coquin de mari que je n'aie pas été à la maison. Palsembleu, il aurait dansé dans l'abreuvoir, je vous le promets. Vous voyez, Sophie, à quoi mène la désobéissance; vous en avez un exemple dans votre propre famille. »

« Mon frère, s'écria la tante, vous n'avez pas besoin de blesser ma nièce par des répétitions aussi odieuses que celles-là. Ne voulez-vous pas me laisser chargée entièrement de tout?

« Bien, bien; j'y consens, j'y consens, dit Western. »

Alors mistriss Western, heureusement pour Sophie, mit fin à la conversation, en

envoyant chercher des chaises à porteurs; je dis heureusement, car si elle eût duré plus long-tems, il se serait probablement élevé quelque nouveau sujet de dissention entre le frère et la sœur; la seule différence qui existât entr'eux étant celle du sexe et de l'éducation; car tous deux étaient également violens et impérieux; tous deux avaient une vive affection pour Sophie, et un souverain mépris l'un pour l'autre.

CHAPITRE V.

Dans lequel Jones reçoit une lettre de Sophie, et va à la comédie avec mistriss Miller et Partridge.

L'arrivée de Black Georges à Londres, et les bons offices que ce garçon reconnaissant avait promis de rendre à son ancien bienfaiteur, étaient une grande consolation pour Jones au milieu de toutes les anxiétés et de toutes les peines qu'il avait souffertes pour Sophie. Il reçut d'elle, par le moyen dudit Georges, la réponse suivante à sa lettre. Sophie, à qui l'on avait rendu avec la liberté, l'usage de la plume, de l'encre et du papier, l'avait écrite le soir en sortant de sa prison.

« Monsieur,

» Comme je ne doute pas de votre sincérité dans tout ce que vous m'écrivez, vous serez bien aise d'apprendre qu'une partie de

mes peines est finie par l'arrivée de ma tante Western, avec laquelle je suis à présent, et qui me laisse jouir de toute la liberté que je peux desirer. Elle a exigé de moi la promesse de ne voir ni de ne parler à personne sans qu'elle en soit instruite, et sans son consentement. Je lui ai fait solennellement cette promesse, et je dois la tenir inviolablement. Quoiqu'elle ne m'ait pas expressément défendu d'écrire (et c'est sans doute un oubli de sa part, ou bien peut-être cette défense est-elle comprise dans celle de ne parler à personne), ne pouvant considérer cela que comme une violation de la généreuse confiance qu'elle a mise en mon honneur, vous ne devez pas vous attendre que je continue à vous écrire ou à recevoir aucunes lettres à son insçu. Une promesse est pour moi la chose la plus sacrée, et ne doit pas moins s'étendre à tout ce qui y est sous-entendu, qu'à ce qu'elle exprime littéralement. Cette observation pourra peut-être en y réfléchissant, vous apporter quelque consolation. Mais pourquoi vous offrirais-je une consolation de ce genre ? Quoiqu'il y ait un point sur lequel

je ne puisse obéir au meilleur des pères, je suis cependant résolue à ne pas le braver et à ne pas agir dans une occasion importante sans son consentement. Cette ferme persuasion doit éloigner votre pensée de ce que le sort a peut-être rendu impossible. Il s'agit ici de votre propre intérêt : cela même, je l'espère, pourra vous réconcilier avec M. Allworthy; et dans ce cas, j'exige que vous le tentiez. Les circonstances et plus encore probablement vos bonnes intentions, m'ont imposé quelques obligations envers vous. Le sort peut nous devenir plus favorable qu'il ne l'est à présent. Croyez que j'aurai toujours de vous l'opinion que j'aime à croire que vous méritez, et que je suis,

Monsieur,

Votre obligée et humble servante,

SOPHIE WESTERN. »

P.S. « Je vous enjoins de ne plus m'écrire...au moins quant à présent; acceptez ceci, qui ne m'est maintenant d'aucun usage, et dont je sais que vous devez avoir besoin, et

croyez ne devoir cette bagatelle qu'au hasard qui vous l'a fait trouver (1). »

Un enfant de quatre ans aurait épelé cette lettre en moins de tems que Jones n'en mit à la lire. La sensation qu'il en reçut fut un mélange de joie et de chagrin, assez semblable à celui qui partage le cœur d'un honnête homme, en lisant le testament d'un ami qu'il vient de perdre, et qui lui lègue une somme considérable que sa misère le force d'accepter. Au total cependant, la joie l'emporta sur le chagrin; et le lecteur s'étonnera probablement qu'il en eût même ressenti aucun. Mais le lecteur n'est pas tout à fait si amoureux que le pauvre Jones; et l'amour, qui, à quelques égards, ressemble à la consomption, et souvent même en est la cause, lui est sous d'autres rapports directement opposé, notamment en ce qu'il ne se flatte jamais, et n'envisage rien sous un jour favorable.

Ce qui lui donnait une satisfaction com-

(1) Elle veut probablement parler du billet de banque de cent livres.

plète, c'est que Sophie avait recouvré sa liberté, et était maintenant chez une dame où elle pouvait au moins s'assurer d'un traitement plus doux. Une autre circonstance consolante pour lui se trouvait dans la phrase de sa lettre, où elle lui rappelait assez clairement la promesse qu'elle lui avait faite autrefois de ne jamais en épouser un autre. Car, quelque désintéressée qu'il pût croire sa passion pour elle, et malgré toutes les protestations généreuses qu'il lui faisait dans le cours de sa lettre, je doute très-fort qu'on eût pu lui annoncer une nouvelle plus affligeante que celle de Sophie mariée à un autre, quelqu'avantageux que le mariage eût été pour elle, et quand même il eût dû par la suite la rendre complètement heureuse. Ce rafinement d'amour platonique, absolument dégagé des sens, entièrement et purement spirituel, est un don réservé aux femmes. J'en ai entendu plusieurs déclarer, et sans doute avec une grande vérité, qu'elles seraient prêtes à céder leurs amans à leurs rivales, s'il leur était prouvé que ce sacrifice fût nécessaire aux intérêts temporels de

leurs susdits amans. D'où je conclus que ce genre de sentiment est dans la nature, quoique je ne prétende pas dire que j'en aie jamais vu un seul exemple.

M. Jones après avoir passé trois heures à lire et à baiser la susdite lettre, et se trouvant enfin, d'après les considérations dont nous venons de parler, dans un état de satisfaction qui lui était depuis long-tems inconnu, consentit à se rendre à une partie de plaisir qu'il avait précédemment faite. Il s'agissait d'accompagner mistriss Miller et sa plus jeune fille à la comédie, et de mettre M. Partridge de la compagnie; car Jones avait réellement ce goût que tant de gens affectent pour la véritable gaité, et il se promettait de s'amuser beaucoup des critiques de Partridge dans lequel il s'attendait à trouver les simples mouvemens de la nature, non perfectionnée, il est vrai, mais aussi non altérée par l'art.

M. Jones, mistriss Miller, sa fille cadette et Partridge, se placèrent donc au premier rang de la première galerie. Partridge à peine assis, déclara que c'était le plus bel endroit où il eût jamais été. Quand l'ouverture fut

finie, il dit qu'il était étonnant que tant de violons pussent jouer ensemble sans se nuire les uns aux autres. Tandis que le garçon de théâtre allumait les lustres, il dit tout haut à mistriss Miller : « Voyez, voyez, madame, comme il ressemble à l'homme qu'on voit à la fin du livre des prières, avant le service pour la conspiration des poudres. » Quand tout fut allumé, il ne put s'empêcher d'observer, en poussant un soupir : qu'on brûlait au spectacle autant de lumières dans une soirée, qu'il en faudrait pour éclairer une pauvre et honnête famille pendant une année entière.

Aussitôt que la pièce commença, (*c'était Hamlet, prince de Danemarck.*) Partridge fut tout oreilles, et ne rompit pas le silence jusqu'à ce que l'ombre parût. Alors il demanda à Jones quel était cet homme si étrangement habillé ? « Il ressemble, ajouta-t il, a quelque chose que j'ai vu dans un tableau. Sûrement ce n'est pas une armure qu'il porte-là. Dites, monsieur, en est-ce une ? — Jones lui répondit que c'était un revenant. — Oh oui, monsieur, reprit Partridge avec un sou-

rire, essayez de me persuader cela. Quoique je ne puisse pas dire que j'aie jamais vu un revenant, je suis sûr que si j'en voyais un, je le reconnaîtrais bien. Non, non, Monsieur; et puis les revenans ne paraissent jamais ainsi habillés. » On le laissa dans cette erreur qui fit beaucoup rire tous les voisins de Partridge, jusqu'à la scène entre l'ombre et Hamlet. Alors Partridge donna à M. Garrick la confiance qu'il avait refusée à Jones, et trembla de tous ses membres avec tant de violence, que ses genoux se choquaient l'un contre l'autre. Jones lui demanda ce qui le faisait trembler, et s'il avait peur du guerrier qui était sur le théâtre. — Oh! monsieur, dit-il, je vois bien à présent, que c'est ce que vous m'avez dit. Je n'ai peur de rien; car je sais que ce n'est qu'une pièce de théâtre.... et si c'était réellement un revenant, il ne pourrait me faire aucun mal à une si grande distance, et dans une aussi nombreuse compagnie; et d'ailleurs, quand je serais effrayé, je ne suis sûrement pas le seul..... — Bon, dit Jones, qui crois-tu donc qui puisse être ici plus poltron que toi? —

Vous pouvez m'appeler poltron si vous voulez, mais si ce petit homme qui est là-bas sur le théâtre n'est pas effrayé, je n'ai jamais vu d'homme effrayé de ma vie. Oui, oui, *vous suivre*! oui, assurément! Quel serait donc le sot? Iriez-vous? Que le ciel ait pitié d'une telle extravagance! *Vous suivre*! je suivrais plutôt le diable. Eh mais! c'est peut-être le diable lui-même; car on dit qu'il peut prendre toutes les ressemblances qu'il lui plaît. Oh! le voici encore revenu; *pas plus loin*. Oh! vous avez déjà été assez loin; plus loin que je n'aurais été pour tous les domaines du roi. Jones voulut parler, mais Partridge l'interrompit. — Paix, paix, mon cher Monsieur, ne l'entendez-vous pas? » Et pendant tout le discours de l'ombre, il resta la bouche ouverte, les yeux fixés alternativement sur l'ombre et sur Hamlet; les passions qui se succédaient dans Hamlet, se succédant également dans Partridge.

Quand la scène fut finie, Jones dit: « Sais-tu bien, Partridge, que tu surpasses mon attente; tu jouis du spectacle plus que je ne le croyais possible. — Monsieur, si vous n'avez

pas peur du diable, je ne sais qu'y faire. Mais assurément il est naturel d'être étonné de pareilles choses, quoique je sache bien qu'il n'y a rien de vrai dans tout cela. Ce n'est pas non plus le revenant qui m'a étonné; car j'aurais bientôt reconnu que ce n'était qu'un homme vêtu d'un habillement bizarre, mais quand j'ai vu le petit homme lui-même si effrayé, c'est ce qui m'a fait une si vive impression. — Tu t'imagines donc, Partridge, qu'il était réellement effrayé? — Eh quoi! monsieur, n'avez-vous pas observé vous-même après, quand il a eu découvert que c'était l'esprit de son père, et comment il avait été assassiné dans le jardin, comme sa frayeur l'a quitté peu à peu, comme il est resté muet de douleur, comme qui dirait tout justement comme j'aurais été, si j'eusse été dans le même cas. Mais, paix! Hola! quel bruit est-ce-là? le voilà encore.... Eh bien! quoique je sache de toute certitude qu'il n'y a rien du tout de vrai dans tout cela, je suis bien aise de ne pas être là-bas, où sont ces hommes-là.» Tournant alors de nouveau les yeux sur Hamlet: « Oui, oui, tu peux

tirer ton épée; que signifie une épée contre le pouvoir du diable? »

Partridge fit très-peu de remarques pendant le second acte. Il admira beaucoup la beauté des habits, et ne put s'empêcher d'observer en fixant le visage du roi, jusqu'à quel point on peut se laisser tromper par la figure. *Nulla ſides fronti* (1) est, je le vois, un proverbe bien vrai. Qui croirait, en regardant le visage du roi, qu'il eût jamais commis un meurtre? » Il demanda ensuite si l'on reverrait le revenant; mais Jones qui voulait qu'il fût surpris, ne lui fit pas d'autre réponse, sinon qu'il le reverrait peut-être dans peu annoncé par un éclair.

Partridge resta jusqu'à ce moment dans une attente craintive, et quand l'ombre reparut, il s'écria : « Le voilà, Monsieur; qu'en dites-vous à présent? Est-il effrayé ou non? Quelqu'effrayé que vous puissiez me croire, et assurément personne ne peut s'empêcher de l'être quelquefois, je ne voudrais pas être pour le monde entier dans une aussi

(1) Ne vous fiez pas à la figure.

mauvaise position que celle de..... comment l'appelez-vous? M. Hamlet. Bonté du ciel! qu'est devenu l'esprit? comme il est vrai que j'existe, je crois l'avoir vu s'enfoncer dans la terre. — Et tu as bien vu, répondit Jones. — Bien, bien, je sais que ce n'est qu'une pièce de théâtre, et d'ailleurs s'il y avait quelque chose de vrai dans tout ceci, Madame Miller ne rirait pas comme elle fait. Car quant à vous, Monsieur, vous n'auriez pas peur, je crois, quand le diable serait ici en personne.....là, là.... oui, rien d'étonnant que vous soyez dans une telle colère; mettez en pièce cette malheureuse coquine, quand ce serait ma propre mère, je la traiterais de même. Assurément tout ce qu'on doit à une mère est effacé par une action aussi infâme.... oui, va-t'-en, je hais jusqu'à ta vue. »

Notre critique garda presque totalement le silence jusqu'au moment de la pièce qu'Hamlet fait représenter devant le roi. Il ne la comprit pas d'abord, mais Jones la lui expliqua, et il n'en eut pas plutôt saisi l'esprit, qu'il déclara être bien heureux de n'avoir jamais commis de meurtre. Puis s'adres-

sant à mistriss Miller, il lui demanda si elle ne trouvait pas que le roi avait l'air troublé, quoique ce soit, ajouta-t-il, un bon acteur, et qu'il fasse tout ce qu'il peut pour le cacher. Assurément, je ne voudrais pas avoir autant à répondre que ce méchant homme-là, quand je devrais être assis encore plus haut que lui.... Il n'est pas étonnant qu'il s'enfuie. Vas-t'-en, vas, je ne croirai plus à l'innocence de personne sur sa figure.

La scène du fossoyeur excita ensuite l'attention de Partridge. Il témoigna beaucoup de surprise du grand nombre de crânes répandus sur le théâtre. Jones lui répondit que c'était le plus fameux cimetière des environs de Londres.—Il ne faut donc pas s'étonner, s'écria Partridge, que la place soit si fréquentée. Mais je n'ai jamais vu de ma vie un plus mauvais fossoyeur. Dans le tems que j'étais attaché à l'église, j'avais un sacristain qui aurait creusé trois fosses pendant le tems que celui-ci met à en creuser une. Cet homme tient une bêche comme si c'était la première fois qu'il en eût une entre les mains. Oui, oui, tu peux chanter, tu

aimes mieux chanter que travailler, je crois. Au moment où Hamlet ramasse un crâne, il s'écria encore : il est vraiment étrange de voir jusqu'a quel point il y a des gens qui ne craignent rien. Je ne pourrais jamais prendre sur moi de toucher à quelque chose qui eût appartenu le moins du monde à un homme mort. — Cependant il m'avoit paru tout-à-l'heure assez effrayé de l'esprit. *Nemo omnibus horis sapit* (1).

Durant le reste de la pièce, Partridge ne fit presque pas d'autre observation digne d'être citée. Jones lui demanda à la fin, quel était celui des acteurs qu'il aimait le mieux, ce à quoi il répondit, comme indigné d'une pareille question : le roi, sans aucun doute. — En ce cas, M. Partridge, dit mistriss Miller, vous n'êtes pas de la même opinion que toute la ville. Car, on convient généralement que le rôle d'Hamlet est joué par le meilleur acteur qui ait jamais paru sur le théâtre. — Lui, le meilleur acteur ! dit Partridge, avec un ricanement dédaigneux : je jouerais tout aussi bien

(1) Personne n'est courageux à toute heure.

que lui. Je vous assure que si j'avais vu un esprit, il aurait produit le même effet sur moi et que vous m'auriez vu faire absolument la même chose; et puis, dans cette scène, comme vous l'appellez entre lui et sa mère où vous me disiez qu'il avait si bien joué, que le ciel me benisse! y a t-il un homme, c'est-à-dire, un honnête homme qui ayant une telle mère, n'eût fait exactement la même chose? Je sais que vous ne voulez que vous mocquer de moi : mais, Madame, quoique je n'aie jamais été au spectacle à Londres, j'ai pourtant vu jouer la comédie en province. Je gage tout mon argent pour ce qu'a joué le roi; il prononce tous ses mots distinctement, et une fois plus haut que l'autre. Tout le monde peut voir que c'est là un acteur.

Pendant que mistriss Miller était engagée dans cette conversation avec Partridge, une dame s'approcha de Jones qui la reconnut sur le champ pour mistriss Fitz Patrick. Elle lui dit qu'elle l'avait vu de l'autre côté de la galerie, et saisissait cette occasion de lui parler, attendu qu'elle avait quelque chose à lui dire qui pourrait lui être fort utile. Elle lui donna

alors son adresse et un rendez-vous pour le lendemain matin. Par réflexion, elle le remit ensuite à l'après midi et Jones lui promit de s'y rendre.

Ainsi finit l'aventure du spectacle où Partridge avait beaucoup diverti non seulement Jones et mistriss Miller, mais encore tous ceux qui étaient à portée de l'entendre et qui étaient plus attentifs à ce qu'il disait qu'à ce qui se passait sur le théâtre.

Il n'osa pas se coucher cette nuit-là de peur de l'esprit, et pendant plusieurs autres, il sua de frayeur deux ou trois heures avant de s'endormir, et se réveilla nombre de fois frappé de terreur, en s'écriant : le ciel ait pitié de nous ! le voilà.

CHAPITRE VI.

Dans lequel l'histoire est obligée de rétrograder.

Il est presqu'impossible aux meilleurs parens d'observer une exacte impartialité dans l'amour qu'ils ont pour leurs enfans, quand même aucun mérite supérieur ne ferait pencher leur affection en faveur de l'un d'eux. Mais sûrement, il est bien difficile de blâmer un père, quand c'est cette supériorité qui détermine sa préférence.

Or, je regarde tous les personnages de cette histoire, comme mes enfans, et je suis obligé d'avouer que j'ai cette disposition à la partialité pour Sophie; mais j'espère que la supériorité de son mérite, me justifiera également aux yeux du lecteur.

Cette tendresse extraordinaire que j'ai pour mon héroïne, ne me permet jamais de la quit-

ter un peu long-tems sans la plus grande peine. Je retournerais donc sur le champ avec la plus vive impatience, m'informer de ce qui est arrivé à cette aimable personne depuis son départ de chez son père, si je n'étais obligé de faire auparavant une petite visite à M. Blifil.

M. Western, dans les premiers momens de trouble où l'avaient jeté les nouvelles soudaines qu'il venait de recevoir de sa fille, et dans la précipitation qu'il avait mise à courir après elle, n'avait pas eu une seule fois la pensée d'envoyer instruire Blifil de cette découverte. Cependant, il n'y avait pas long-tems qu'il était en route lorsqu'il se le rappella. Il s'arrêta donc à la première auberge, et dépêcha un courier à Blifil, pour l'informer qu'il avait retrouvé Sophie, et lui faire part de la ferme résolution où il était, de la lui faire épouser sur le champ, s'il voulait le suivre à Londres.

Comme l'amour que Blifil avait pour Sophie était de cette nature violente que rien ne pouvait diminuer, si non la perte de sa fortune, ou quelqu'autre accident aussi grave, son inclination pour ce mariage ne fut point

du tout changée par sa fuite, quoiqu'il fût obligé, en conscience, de penser qu'il en était la cause. Il accepta donc cette proposition de tout son cœur, d'autant plus, qu'en épousant cette jeune personne, outre le penchant qu'il avait à l'avarice, il entrevoyait la jouissance d'une autre passion très-forte : celle de la haine. Car, il était persuadé, que le mariage procurait une égale possibilité de satisfaire la haine aussi bien que l'amour, opinion probablement appuyée sur une longue expérience. A dire vrai, s'il faut en juger par la conduite que les personnes mariées ont les unes envers les autres, nous serons peut-être portés à en conclure, qu'en mettant tout en communauté excepté leurs cœurs, le plus grand nombre ne cherche qu'à satisfaire celle de ces deux passions que nous avons nommée la première.

Il trouva cependant une difficulté dans son chemin, et elle venait de M. Allworthy. Cet excellent homme, ne fut pas plutôt instruit du départ de Sophie, dont on n'avait pu ni lui cacher, ni lui dissimuler la cause, que

voyant la forte aversion qu'elle avait pour son neveu, il commença à penser très-sérieusement qu'il avait été trompé, lorsqu'on l'avait engagé à pousser les choses si loin. Il n'était point de l'opinion de ceux qui regardent comme tout aussi peu important de consulter les inclinations de leurs enfans en matière de mariage, que de solliciter l'approbation de leurs gens, quand ils veulent faire un voyage, et que la loi ou la seule décence empêche souvent d'employer la force en ces sortes d'occasions. Il regardait, au contraire, cette institution comme une des plus sacrées, et pensait qu'il fallait user de toutes les précautions possibles pour la conserver sainte et inviolable. Il en concluait très-sagement, que le plus sûr moyen d'y parvenir était de la fonder sur une affection préalable.

Blifil ne tarda pas long-tems à calmer la colère que son oncle ressentait d'avoir été trompé par lui ; il lui protesta et lui jura mille fois qu'il avait été trompé lui même, ce qui se rapportait parfaitement avec toutes les déclarations de Western. L'important était

d'engager M. Allworthy à consentir qu'il renouvellât la demande qu'il avait faite ; et la seule idée de cette difficulté eût suffi, pour en détourner un génie moins entreprenant que Blifil : mais ce jeune homme avait tellement la conscience de ses talens, qu'en fait d'adresse et de dissimulation, rien ne lui paraissait difficile à exécuter.

Il représenta donc à M. Allworthy la violence de sa passion, et l'espoir qu'il avait de vaincre par sa persévérance l'aversion de la jeune personne ; il le pria de permettre, que dans une affaire d'où dépendait tout son bonheur futur, il pût au moins avoir la liberté d'essayer tous les moyens honnêtes de succès. Le ciel me préserve, dit il, de penser jamais à en employer d'autres que ceux de la plus grande douceur ! D'ailleurs, monsieur, ajouta-il, s'ils échouent, vous pourrez alors, et il en sera encore tems, me refuser votre consentement. Il insista sur le vif desir, sur le desir ardent que M. Western avait de conclure ce mariage ; et enfin, il fit un grand usage du nom de Jones, à qui il imputait tout ce qui

s'était passé, et auquel dit-il encore, c'était même un acte de charité, d'arracher une jeune personne d'un mérite aussi distingué.

Tous ces argumens furent habilement secondés par Thwackum, qui appuya même un peu plus fortement que M. Blifil sur l'autorité des parens. Il attribua à des vues chrétiennes les mesures que M. Blifil voulait prendre, et ajouta : quoique ce bon jeune homme ait présenté la charité comme son moindre motif, je suis presque convaincu que c'est sa première et sa principale considération.

Square, s'il eût été présent, aurait probablement chanté sur le même ton, quoique sur une clef différente, et aurait découvert dans ce procédé, une grande convenance morale ; mais il était alors à Bath, pour le rétablissement de sa santé.

M. Allworthy, quoiqu'avec répugnance, céda enfin aux désirs de son neveu. Il lui dit qu'il l'accompagnerait à Londres, où il aurait la liberté d'employer tous les moyens honnêtes pour gagner Sophie. Mais je déclare, ajouta-t-il, que je ne consentirai jamais à ce

que la violence soit employée pour forcer ses inclinations, et que vous ne l'épouserez jamais, à moins qu'on ne puisse l'amener librement à y consentir.

Ainsi, par affection pour son neveu, l'esprit supérieur de M. Allworthy se laissa vaincre par celui qui lui était en tout si inférieur; et c'est ainsi que la prudence de la meilleure des têtes est souvent rendue inutile par la tendresse du meilleur des cœurs.

Blifil après avoir obtenu de son oncle ce consentement inespéré, ne put rester tranquille jusqu'à ce qu'il eût mis son projet à exécution. Et comme aucune affaire pressante n'exigeait la présence de M. Allworthy à la campagne, que d'ailleurs des hommes n'ont pas besoin de beaucoup de préparatifs pour se mettre en route, ils partirent dès le lendemain, et arrivèrent à Londres le soir même, où M. Jones, comme nous l'avons vu, se divertissait avec Partridge, au spectacle.

Le lendemain de son arrivée, M. Blifil alla le matin chez M. Western par qui il fut reçu de la manière la plus polie et la plus gracieuse,

et de qui il reçut toutes les assurances possibles, plus que possibles peut-être, qu'il serait bientôt aussi heureux qu'il pourrait l'être par la possession de Sophie. M. Western ne voulut pas le laisser retourner vers son oncle, qu'il ne l'eût mené, presque malgré lui, chez sa sœur.

CHAPITRE VII.

Dans lequel M. Western, accompagné de M. Blifil, fait une visite à sa sœur.

Mistriss Western faisait à sa nièce un sermon sur la prudence et la politique matrimoniales, quand son frère et Blifil entrèrent brusquement, avec un peu moins de cérémonie que n'en prescrit la loi établie pour les visites. Sophie ne vit pas plutôt Blifil, qu'elle devint pâle, et perdit presque tout-à-fait l'usage de toutes ses facultés. Sa tante, au contraire, devint rouge comme du feu, et ayant toutes ses facultés à son commandement, donna carrière à sa langue en ces termes :

« Mon frère, je suis étonnée de votre conduite ; n'apprendrez-vous jamais les lois du *décòrum* ? Regarderez-vous toujours tous les appartemens comme le vôtre, ou comme celui d'un de vos fermiers de campagne ? Vous croyez vous en droit de prendre d'assaut les

lieux où se retirent les femmes de qualité, et cela sans la moindre décence, et sans vous faire annoncer ? — Que diable me contez-vous là ? de quoi s'agit-il donc aujourd'hui ? On croirait que je vous ai surprise à.... — Point de vos brutalités, Monsieur, je vous supplie. Vous avez tellement saisi ma pauvre nièce, qu'elle a peine, je le vois, à se soutenir.... Allez, ma chère, retirez-vous, et tâchez de reprendre vos esprits, car je vois que vous en avez besoin. A ces mots, Sophie qui n'avait jamais reçu d'ordre plus agréable, se retira précipitamment. »

« — Certainement, ma sœur, il y a de la folie à vous, à la forcer de se retirer, quand j'ai amené ici M. Blifil pour lui faire sa cour. »

« — Certainement, mon frère, quand vous savez dans quelle situation sont les affaires, il y a plus que de la folie à vous à..... certainement, j'en demande pardon à M. Blifil, mais il sait parfaitement bien à qui imputer une réception aussi désagréable. Pour ma part, assurément, je serai toujours charmée de voir M. Blifil : mais son bon sens l'eût empêché

d'entrer si brusquement, si vous ne l'y aviez pas forcé. »

Blifil salua, begaya, parut interdit : mais Western, sans lui donner le tems de composer un discours pour la circonstance, répondit : bien, bien, je suis à blâmer si vous voulez ; je le suis toujours, certainement : mais allons, ou faites rappeller ma fille, ou que M. Blifil aille la trouver.... il est venu pour cela et il n'y a pas de tems à perdre.

« — Mon frère, je suis sûre que M. Blifil entend trop bien ses intérêts pour penser à revoir ma nièce ce matin après ce qui s'est passé. Les femmes sont d'une complexion délicate, et quand nos esprits sont une fois détournés de leur cours ordinaire, on ne le leur fait pas reprendre en un moment. Si vous aviez permis que M. Blifil eût envoyé présenter ses complimens à ma nièce, et lui eût fait demander la permission de la voir dans l'après-midi, j'aurais probablement obtenu d'elle, qu'elle le reçût : mais maintenant je désespére de l'amener là. »

« — Je suis très-fâché, Madame, dit Blifil, que l'extrême bonté de M. Western pour moi,

bonté que je ne puis jamais assez reconnaître, ait occasionné.... — Eh! Monsieur, dit mistriss Western en l'interrompant, vous n'avez pas besoin de vous justifier, nous connaissons tous mon frère assez bien. — Je m'embarrasse peu de la manière dont on me connaît; répondit Western.... mais quand faut-il qu'il revienne pour la voir, car, considérez, je vous le répète, qu'il est venu pour cela, ainsi qu'Allworthy. — Mon frère, quelqu'espèce de message que M. Blifil croie convenable d'envoyer à ma nièce, il lui sera remis; et je suppose qu'elle n'a besoin des instructions de personne pour lui faire une réponse convenable. Je suis convaincue qu'elle ne refusera pas de recevoir M. Blifil, dans un moment mieux choisi. — De par le diable, elle refusera... ventrebleu!... ne savons-nous pas bien?... je ne dis rien; mais il y a des gens plus sages que tout le monde... si j'avais pu avoir ma volonté à moi, elle ne se serait pas enfuie, comme elle a déjà fait; et aujourd'hui, je m'attends à toute heure qu'on viendra m'apprendre qu'elle s'est enfuie de nouveau. Car, quelqu'imbécille que quelques gens me croyent, je sais très bien qu'elle

déteste.... — Il ne s'agit pas de cela, mon frère, je ne veux pas entendre dire du mal de ma nièce, cela réjaillit sur ma famille : elle en est l'honneur, et elle en sera l'honneur, je vous le promets; je mettrais toute ma réputation dans le monde en gage de sa conduite.... Je serai bien aise, mon frère, de vous voir dans l'aprés-midi, car j'ai quelque chose de la plus grande importance à vous dire.... Quant à présent, M. Blifil et vous, voudrez bien m'excuser, mais je suis pressée de faire ma toilette. — Fort bien, mais fixez-lui un moment. — Je ne peux fixer un moment..... je vous dis que je vous verrai dans l'après-midi. — Que diable voulez-vous que je fasse, s'écria Western en se tournant vers Blifil? je ne peux pas plus venir à bout d'elle, qu'un basset ne peut venir à bout d'un vieux lièvre. Elle sera peut-être de meilleure humeur dans l'après-midi. — Je vois, Monsieur, répondit Blifil, que je suis condamné à être malheureux, mais je reconnaîtrai toujours les obligations que je vous ai. Il prit alors cérémonieusement congé de mistriss Western, qui ne fut pas moins cérémonieuse de son côté;

et ils se séparèrent, Western jurant entre ses dents que Blifil verrait sa fille dans l'après-midi. »

Si M. Western fut peu satisfait de cette entrevue, Blifil le fut encore moins. Quant au premier, il imputait toute la conduite de sa sœur au mécontentement et à la mauvaise humeur que lui avait causés l'omission de toute cérémonie dans la visite qui venait d'avoir lieu; mais Blifil vit la chose un peu plus loin; il soupçonnait quelque chose de plus fâcheux, d'après deux ou trois mots qui étaient échappés à la dame, et pour dire la vérité, il soupçonnait juste, comme on le verra, quand nous aurons raconté plusieurs faits qui seront contenus dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Projets de lady Bellaston pour perdre Jones.

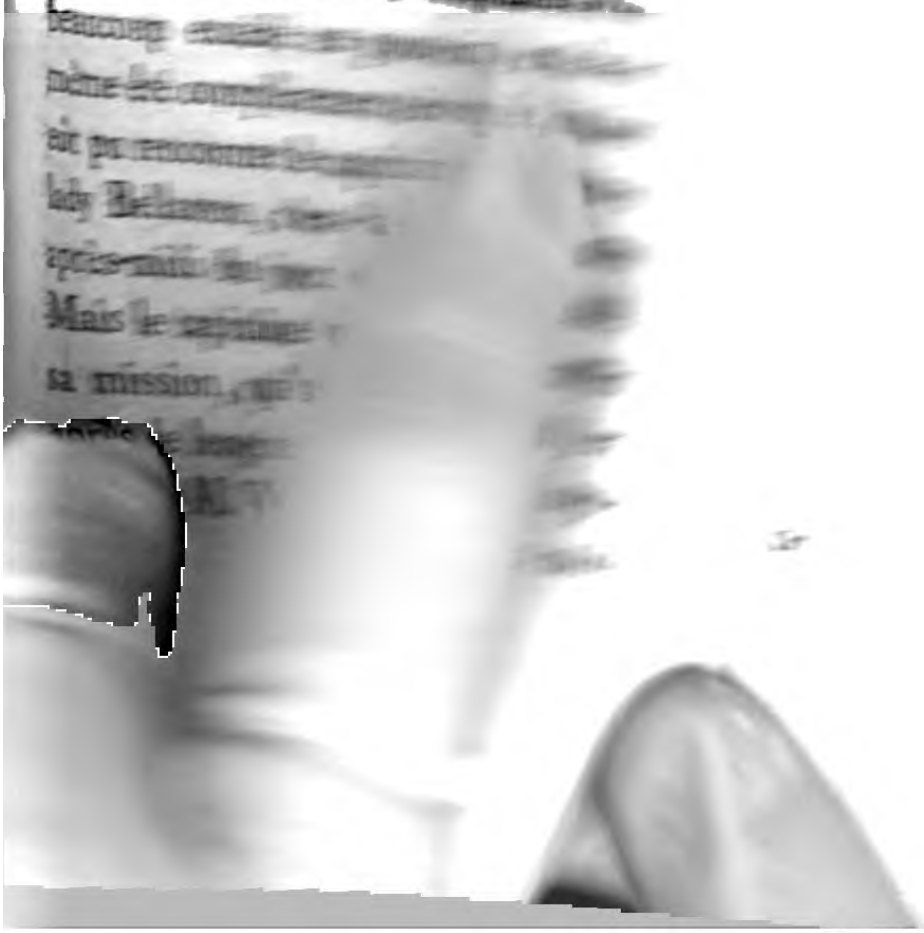
L'amour avait jeté des racines trop profondes dans le cœur de lord Fellamar pour qu'il pût en être arraché par la brutalité de M. Western. Dans la chaleur du ressentiment, il avait en effet donné au capitaine Egglane la commission que nous avons vue ; mais en la remplissant, le capitaine avait de beaucoup excédé ses pouvoirs, et elle eût même été complètement révoquée, si milord eût pu rencontrer le capitaine après avoir vu lady Bellaston, c'est-à-dire, le lendemain après-midi du jour où il avait été insulté. Mais le capitaine mit tant de zèle à remplir sa mission, qu'ayant, le soir très-tard, et après de longues recherches, trouvé le logement de M. Western, il passa toute la nuit

LIVRE [illegible]

CE[illegible]

Projet [illegible]

L'[illegible]
fondes [illegible]
qu'il [illegible]
M. W[illegible]
meur, [illegible]
Eglise [illegible]
naires [illegible]
beaucoup [illegible]
même [illegible]
ait pu reconnoître [illegible]
lady Bellaston, [illegible]
après-midi [illegible]
Mais le capitaine [illegible]
sa mission, [illegible]
[illegible]



dans une taverne prochaine, pour ne pas le manquer le lendemain matin, et manqua par ce moyen de recevoir le contr'ordre que milord avait envoyé chez lui.

Le lendemain du jour où l'enlevement de Sophie avait été projeté, milord fit donc, comme nous l'avons dit, une visite à lady Bellaston qui lui développa tellement à fond le caractère de Western, qu'il vit clairement le tort dont il s'était rendu coupable en s'offensant le moins du monde de ses expressions, surtout ayant des vues honorables sur sa fille. Il découvrit alors la violence de son amour à lady Bellaston, qui se chargea sur-le-champ de plaider sa cause, et l'encouragea en lui donnant l'assurance certaine d'une réception plus favorable de la part de tous les chefs de la famille et du père lui-même, en le prenant dans un moment de sobriété, et en l'instruisant alors, de la nature des offres faites à sa fille. Le seul obstacle, lui dit-elle, est ce jeune homme dont je vous ai parlé, et qui, bien qu'un gueux et un vagabond, a trouvé les moyens, je ne sais lesquels, de se procurer des vêtemens tolérables et de pas-

ser pour un homme bien né. Or, comme pour l'amour de ma cousine, je me suis occupée de m'informer où demeurait ce drôle là, j'ai heureusement découvert son logement. Milord, ajouta-t-elle, après le lui avoir indiqué, ce malheureux est trop vil pour que vous vous en vengiez personnellement; ne vous serait-il pas possible d'imaginer quelque moyen de le faire *presser* et de l'envoyer à bord d'un vaisseau. Ni la loi ni la conscience ne s'opposent à ce projet: car, le drôle, quoique bien mis, n'est, je vous le proteste, qu'un vagabond, et on n'en rencontre pas dans les rues de plus propre pour la *presse*. Quant à ce qui regarde la conscience, il est certain qu'il n'y a pas d'acte plus méritoire que d'empêcher une jeune personne de se perdre ainsi. Et quant au drôle lui-même, à moins qu'il ne réussît auprès de ma cousine, ce dont le ciel nous préserve, ce serait probablement le moyen de lui sauver la potence, peut-être même de lui faire faire sa fortune d'une manière honnête.

Lord Fellamar remercia sincèrement milady de la part qu'elle avait la bonté de pren-

dre à cette affaire, du succès de laquelle dépendait entièrement tout son bonheur futur. Il lui dit qu'il ne voyait pas pour le moment d'objection au projet de la *presse*, et qu'il s'occuperait des moyens de le mettre à exécution. Il lui recommanda alors avec instance de lui faire l'honneur de communiquer sans délai ses propositions à la famille, à laquelle, dit-il, il donnait carte blanche pour tous les arrangemens de fortune qu'on exigerait de lui. Après avoir témoigné combien il était transporté et ravi des perfections de Sophie, il prit congé et sortit; mais non sans avoir reçu les plus fortes injonctions de prendre garde à Jones, et de ne pas perdre de tems pour le mettre dans un lieu sûr, où il ne serait plus à portée de faire aucune tentative pour enlever la jeune personne.

Aussitôt que mistriss Western eut pris possession de son logement, elle envoya une carte avec ses complimens à lady Bellaston qui ne l'eut pas plutôt reçue, qu'avec l'impatience d'un amant, elle vola chez sa cousine, se réjouissant de cette occasion favorable qui s'offrait d'elle même et qu'elle n'aurait osé espé-

rer ; car elle était beaucoup plus charmée d'avoir à faire ses propositions à une femme de sens et qui connaissait le monde, qu'à un homme qu'elle honorait du nom de Hottentot, quoique cependant elle ne craignît point le danger d'un refus de sa part.

Les deux dames s'étant réunies, et après s'être fait un petit nombre de civilités réciproques, parlèrent de l'affaire en question qui fut presqu'aussitôt conclue qu'entamée ; car mistriss Western n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de lord Fellamar, que ses joues se colorèrent du rouge le plus foncé ; et quand elle fut informée de la vivacité de sa passion, du sérieux et de la générosité de ses offres, elle déclara dans les termes les plus forts, que sa satisfaction était complète.

Dans le cours de leur conversation, elles parlèrent de Jones, et les deux cousines déplorèrent du ton le plus pathétique la malheureuse passion, dont toutes deux convinrent que Sophie était atteinte pour lui. Mistriss Western l'attribuait entièrement à la sotte conduite de son frère ; elle finit cependant par dire, qu'elle avait la plus grande confiance

dans le bon sens de sa nièce, qui, bien qu'elle ne voulût pas renoncer à son amour en faveur de Blifil, consentirait sans difficulté, disait-elle, à sacrifier une simple inclination aux propositions d'un lord beau et bien fait, qui lui apportait à la fois un titre et une immense fortune. Car, ajouta-t-elle, je dois rendre à Sophie la justice d'avouer que ce Blifil est une espèce de magot fort laid, comme vous savez, lady Bellaston, que sont tous les gentilshommes campagnards; et qu'il n'a véritablement pour lui que sa fortune.

En ce cas, dit lady Bellaston, je ne suis pas étonnée du goût de ma cousine; car je vous assure que ce Jones est un garçon fort agréable. Il a de plus une vertu que les hommes prétendent être une grande recommandation auprès de nous. — Que voulez-vous dire? — Je vais sûrement vous faire rire, et moi-même j'en ai tellement envie, que je ne sais pas si je pourrai..... Cette vertu est un grand fonds d'audace; croiriez-vous qu'il a eu la hardiesse de me parler d'amour; mais si vous pouviez en douter, en voici une preuve suffisante; c'est son écriture, je vous l'atteste. Elle remit

alors à sa cousine, la lettre contenant la proposition de mariage. Si le lecteur a envie de la voir, il se souviendra qu'elle est dans le quinzième livre de cette histoire.

Sur ma parole, je n'ai jamais été plus étonnée, dit mistriss Western; c'est en effet un chef-d'œuvre de hardiesse. Avec votre permission, ne pourrai-je faire usage de cette lettre? — Je vous laisse la liberté la plus complète d'en faire tel usage qu'il vous plaira; cependant je ne voudrais pas qu'elle fût montrée à d'autres qu'à miss Western et pas même à elle, à moins que les circonstances ne l'exigent. — Bien, bien. Et comment traitâtes-vous le téméraire? — Pas en mari, je vous le promets bien, ma chère; je ne suis ni ne veux être mariée; vous savez que j'en ai fait l'épreuve déjà une fois, et je trouve que cela est bien assez pour une femme raisonnable.

Lady Bellaston pensa que cette lettre produirait certainement un effet défavorable à Jones dans le cœur de Sophie; et elle fut enhardie à s'en déssaisir, tant par l'espérance qu'elle avait qu'il ne tarderait pas à être embarqué, que parce qu'elle s'était assurée du

témoignage d'Honora, qui, après avoir été sondée par elle, lui avait donné des raisons suffisantes d'imaginer qu'elle était prête à certifier tout ce qu'elle voudrait.

Les lecteurs s'étonneront peut-être que lady Bellaston qui dans le fond du cœur haissait Sophie, pressât si ardemment un mariage qui était si fort à l'avantage de la jeune personne. Mais je prierai à mon tour ces lecteurs, d'étudier avec soin la nature humaine : ils trouveront écrit dans ce livre, presqu'à la dernière page, et en caractères à peine lisibles, que les femmes, malgré la conduite souvent déplacée des mères, des tantes, etc., en affaires de mariage, regardent comme un si grand malheur de voir traverser leurs inclinations amoureuses qu'elles ne croyent pouvoir pousser leur haine plus loin, qu'en faisant éprouver de pareilles contrariétés ; ils y trouveront encore écrit presqu'au même endroit, qu'une femme, qui une fois a eu un homme en sa possession, fera, s'il le faut, plus de la moitié du chemin au-devant du diable, pour empêcher toute autre femme de posséder ce même homme.

S'il n'est pas content de ces raisons, j'avoue franchement que je ne vois pas d'autre motif pour expliquer la conduite de milady, à moins que nous ne consentions à croire qu'elle eût été subornée par lord Fellamar, ce que pour ma part je ne vois aucune raison de soupçonner.

Voilà qu'elle était l'affaire dont mistriss Western se préparait à entretenir Sophie, par quelques discours préliminaires sur la folie de l'amour et sur la sagesse qu'il y a à se prostituer légalement pour de l'argent, quand son frère et Blifil entrèrent brusquement chez elle. Delà vint aussi ce froid accueil qu'elle fit à Blifil, et sur la cause duquel Western se trompa comme à son ordinaire, mais qui donna à Blifil, beaucoup plus rusé que lui, un soupçon de la vérité.

CHAPITRE IX.

Où Jones fait une visite à mistriss Fitz Patrick.

Le lecteur sera peut-être maintenant charmé de retourner avec nous à M. Jones qui à l'heure convenue se rendit chez mistriss Fitz Patrick : mais avant de rapporter la conversation qui eut lieu alors, il peut être à propos, suivant notre méthode ordinaire, de rétrograder un peu, et d'expliquer un si grand changement dans la conduite de cette dame, qui, après avoir quitté son logement, principalement pour éviter M. Jones, avait, comme on l'a vu, recherché si habilement cette entrevue.

Et pour cela, nous n'aurons besoin que de rappeller ce qui s'était passé la veille, lorsqu'ayant appris de lady Bellaston que M. Western était arrivé à Londres, elle était allée

lui rendre ses devoirs à son logement dans Piccadilly ; elle y fut reçue avec une foule d'apostrophes injurieuses, trop grossières pour être répétées, et fut même menacée d'être mise à la porte à coup de pied. Un vieux domestique de sa tante Western qui la connaissait particulièrement, la conduisit delà au logement de cette dame qui ne la traita pas plus favorablement, mais plus poliment, ou pour dire la vérité, avec une brutalité d'une autre espèce. En un mot, elle revint de chez tous deux, pleinement convaincue, non seulement que son projet de reconciliation avait complètement échoué, mais qu'il lui fallait abandonner toute idée de le reprendre, quelques nouveaux moyens qu'elle pût imaginer pour cela. Dès ce moment, son cœur ne fut plus rempli que du desir de se venger : ce fut dans cette disposition, que rencontrant Jones au spectacle, elle crut que c'était une occasion favorable de mettre ce projet à exécution.

Le lecteur doit se souvenir, que dans le récit de son histoire, mistriss Fitz Patrick a parlé de la passion que mistriss Western

avait autrefois conçue à Bath pour M. Fitz Patrick, et que ce fut à la douleur d'avoir été trompée par lui, que mistriss Fitz Patrick attribuait l'extrême rigueur que sa tante lui avait toujours témoignée depuis. Elle ne faisait donc aucun doute que cette bonne dame ne se montrât aussi facile à recevoir les soins de M. Jones, qu'elle l'avait été à recevoir ceux de Fitz Patrick. Car, la supériorité de la figure était clairement du côté de M. Jones, et l'avance que sa tante avait prise depuis dans le sentier de la vie, lui semblait plutôt (avait-elle tort ou raison) un argument pour, que contre son projet.

En conséquence, lorsque Jones arriva chez elle, après l'avoir préalablement assuré du desir qu'elle avait de lui rendre service, desir fondé, disait-elle, sur la ferme assurance qu'en agissant ainsi, elle obligerait extrêmement Sophie; après lui avoir fait quelques excuses de lui avoir manqué précédemment de parole et lui avoir appris de qui Sophie était prisonnière, ce dont elle ne le croyait pas instruit, elle lui expliqua son plan très-en détail, et lui conseilla de feindre de rendre

des soins à la vieille dame, pour se procurer un accès facile auprès de la plus jeune, l'instruisant en même tems du succès que M. Fitz Patrick avait dû autrefois au même stratagême.

M. Jones montra beaucoup de reconnaissance à la dame pour les obligeantes intentions qu'elle lui témoignait, et lui prouvait même, par cette proposition : mais après lui avoir laissé entrevoir quelque défiance du succès, fondée sur ce que mistriss Western connaissait son amour pour sa nièce, ce qui n'avait pas eu lieu à l'égard de M. Fitz Patrick, il lui dit, qu'il craignait que miss Western ne voulût jamais consentir à une supercherie de cette nature, tant par la profonde aversion qu'elle avait pour toute espèce de fausseté, qu'à cause du respect qu'elle avait toujours montré pour sa tante.

Mistriss Fitz Patrick fut un peu piquée de cette réponse; et en effet, si ce n'était pas de la part de Jones une simple inadvertance, c'était un léger manque de politesse, dont il ne se serait sûrement pas rendu coupable, si le plaisir de louer Sophie lui eût laissé le tems de réflé-

chir un moment ; car, cet éloge d'une cousine, était plus qu'une critique tacite de l'autre.

Assurément, Monsieur, répondit la dame avec quelque chaleur, je suis sûre qu'il n'y a rien de plus aisé que de tromper une vieille femme par une déclaration d'amour, quand elle est de complexion amoureuse ; et quoiqu'elle soit ma tante, je dois dire qu'il n'y en eut jamais de plus facile à s'enflammer. Ne pouvez-vous pas prétexter que le désespoir de posséder sa nièce, puisqu'elle est promise à Blifil, vous a fait tourner vos vues sur elle. Quant à ma cousine Sophie, je ne puis la croire assez simple pour avoir le moindre scrupule à cet égard, ou pour supposer aucun mal à punir une de ces vieilles sorcières de tous les malheurs qu'elles causent à leurs familles, par leurs passions tragi-comiques, passions dont il est véritablement fâcheux qu'elles ne soient pas punies par la loi. Je n'eus pas autant de scrupule, et cependant j'espère que ma cousine Sophie ne se trouvera pas offensée, si j'affirme qu'elle ne peut abhorrer toute espèce de mensonge plus que moi-même. Quant à ma tante, je ne

crois lui devoir aucun respect, et elle n'en mérite aucun. Quoiqu'il en soit, Monsieur, je vous ai dit mon avis, et si vous refusez de le suivre, j'en aurai d'autant moins bonne opinion de votre esprit.... voilà tout.

Jones vit alors clairement la faute qu'il avait commise, et fit tout ce qu'il put pour la réparer. Mais il ne fit que begayer et faire des phrases dénuées de sens et remplies de contradictions. La vérité est, qu'il est souvent plus sûr de s'en tenir aux conséquences d'une première bévue, que de tâcher de la réparer. Car nos efforts ne servent le plus généralement qu'à nous plonger plus avant dans l'embarras, au lieu de nous en tirer. Peu de personnes auront en pareilles circonstances un aussi excellent esprit que mistriss Fitz Patrick, qui dit à Jones avec un sourire: vous n'avez pas besoin de chercher à vous excuser davantage, car je sais pardonner sans peine à un véritable amant, quelque soient les effets produits par l'excès de sa passion.

Elle lui renouvella alors sa proposition, et l'appuya avec beaucoup de chaleur, n'oubliant aucun des argumens que son imagina-

tion put lui suggérer : car elle était si violemment irritée contre sa tante, que rien ne pouvait lui procurer un plaisir égal à celui de la tourner en ridicule ; et comme une véritable femme, elle ne voyait aucune difficulté dans l'exécution de son projet favori.

Jones persista cependant à ne pas vouloir se charger d'une entreprise qui véritablement n'avait pas la moindre apparence de succès. Il comprit aisément les motifs qui engageaient mistriss Fitz Patrick à être si pressante ; il lui dit qu'il ne niait pas le tendre et vif intérêt qu'il prenait à Sophie, mais qu'il sentait trop l'inégalité de leurs positions respectives, pour oser se flatter de l'espoir qu'une jeune personne aussi accomplie daignât condescendre à s'abaisser jusqu'à un jeune homme aussi indigne d'elle : il protesta qu'il désirait à peine lui-même qu'elle eût cette faiblesse, et termina sa réplique en développant mille autre sentimens généreux que nous n'avons pas maintenant le loisir d'insérer ici.

Il y a quelques jolies femmes, car je n'ose parler ici en termes trop généraux, en qui le moi est si prédominant, qu'elles ne le déta-

chent jamais d'aucun sujet. Comme la vanité est le principe qui les dirige, elles sont portées à s'emparer de toutes les louanges qu'elles entendent, et à se les approprier, quoiqu'elles appartiennent à d'autres. Dans la société de ces dames, il est impossible de dire quelque chose d'avantageux d'une autre femme qu'elles ne se l'appliquent sur le champ; souvent même elles ajoutent en leur faveur aux louanges dont elles s'emparent ainsi; comme par exemple? « Si sa beauté, son esprit, ses grâces, sa gaité » méritent tant d'éloges, combien n'en mé- » rité-je pas, moi, qui possède ces qualités à » un degré si étonnamment supérieur à elle? »

Auprès de ces dames, un homme fait souvent son propre éloge en faisant l'éloge d'une autre femme; et tandis qu'il exprime l'ardeur et les sentimens généreux qu'il éprouve pour celle qu'il aime, elles se disent: quel amant serait donc pour moi cet homme qui peut ressentir une si vive tendresse pour une femme qui a un mérite si inférieur au mien. Quelqu'étrange que cela puisse paraître, j'en ai vu d'autres exemples que celui de mistriss Fitz Patrick à qui tout cela arriva réellement, et

qui commençait alors à sentir pour M. Jones quelque chose qu'elle reconnut, pour être de l'amour, beaucoup plutôt que ne l'avait fait autrefois la pauvre Sophie.

Il est certain que la parfaite beauté dans l'un et l'autre sexe est un objet plus irrésistible qu'on ne le pense généralement. Car, quoique plusieurs d'entre nous se contentent de moindres lots et apprennent par routine, comme les enfans qui répètent ce qui ne leur donne aucune idée, à mépriser l'extérieur et à estimer des charmes plus solides, j'ai cependant toujours observé qu'à l'approche d'une beauté parfaite, ces charmes plus solides ne brillent que de cette espèce de lustre que les étoiles conservent encore après le lever du soleil.

Quand Jones eut fini ses exclamations dont un grand nombre eût été fort bien placé dans la bouche d'Oroondates lui-même, mistriss Fitz Patrick poussa un profond soupir, et détournant les yeux qu'elle avait eu quelque tems fixés sur Jones, puis les baissant, elle s'écria: en vérité, M. Jones, je vous plains; mais c'est le sort affreux d'une tendresse comme la vôtre,

d'être prodiguée à des êtres qui y sont insensibles. Je connais ma cousine mieux que vous, M. Jones, et je dois dire, que toute femme qui ne paie pas de retour une passion comme la vôtre et ne sent pas le mérite d'une personne comme vous, est indigne d'inspirer l'une et de posséder l'autre.

— Sûrement, Madame, vous ne pouvez penser, — Penser! Je ne sais pas bien moi-même ce que je pense à cet égard: il faut qu'il y ait dans la véritable tendresse quelque chose qui tienne du sortilège. Peu de femmes la rencontrent chez les hommes ou en connaissent la valeur quand elles l'y rencontrent. Je n'avais jamais entendu jusqu'à ce moment professer des sentimens aussi nobles, et je ne puis vous dire comment cela se fait, mais vous me forcez à vous croire. Il faut que celle qui peut dédaigner un mérite comme le vôtre, soit la plus méprisable de toutes les femmes.

Le maintien et le regard avec lequel tout cela fut dit, firent naître dans le cœur de Jones un soupçon que nous ne nous soucions pas de communiquer littéralement au lecteur. Au

lieu de répondre directement, il dit : je crains, Madame, de vous avoir fait une trop longue visite : et il proposa de se retirer. —Point du tout, Monsieur..... en vérité, je vous plains, M. Jones, je vous plains de tout mon cœur. Mais si vous vous en allez, réfléchissez au projet dont je vous ai parlé : je suis convaincue que vous l'approuverez. Faites au moins que je vous revoie aussitôt que vous le pourrez, demain matin, si vous y consentez, ou du moins dans l'après-midi. Je serai chez moi tout le jour.

Jones se retira alors très-respectueusement, et après lui avoir témoigné sa reconnaissance. Mistriss Fitz Patrick ne put s'empêcher de le gratifier à son départ, d'un coup-d'œil qui, s'il n'y comprit rien, suffirait pour prouver qu'il n'entendait absolument rien au langage des yeux. La vérité est que ce coup-d'œil le confirma dans sa résolution de ne plus revenir chez elle : car, tout vicieux qu'il ait paru jusqu'ici dans le cours de cette histoire, toutes ses pensées étaient alors tellement concentrées dans sa Sophie, que je suis persuadé, qu'aucune femme sur la terre n'aurait pu désor-

mais l'entraîner à commettre le plus petit acte d'infidélité.

Néanmoins, la fortune qui n'était point son amie, voyant qu'il était déterminé à ne pas lui fournir une seconde occasion de le contrarier, résolut de tirer le meilleur parti possible de celle-ci, et fit naître, en conséquence, l'accident tragique que nous allons raconter, en prenant le ton lamentable qui convient à la circonstance.

CHAPITRE X.

Conséquences de la visite précédente.

M. Fitz Patrick ayant reçu de mistriss Western la lettre dont nous avons parlé, et se trouvant par ce moyen instruit du lieu où sa femme s'était retirée, retourna directement à Bath, et en repartit le lendemain pour Londres.

Nous avons déjà instruit le lecteur du caractère jaloux de ce gentilhomme ; il voudra bien aussi se souvenir du soupçon que Fitz Patrick avait conçu sur le compte de Jones à Upton, en le trouvant dans la chambre de mistriss Waters; et quoique des raisons suffisantes aient paru depuis détruire entièrement ce soupçon, le bel éloge de Jones, écrit de la main de sa femme, lui donna occasion de réfléchir qu'elle était aussi en même tems dans la même auberge, et mit dans une tête qui n'était pas des meilleures, une telle confusion de faits et de circonstances, que le tout

produisit ce monstre aux yeux verts dont parle Shakespéar dans sa tragédie d'Othello.

Or, comme il s'informait dans la rue de la demeure de sa femme et qu'on venait de lui indiquer sa porte, M. Jones en sortit malheureusement.

Fitz Patrick ne se rappea pas d'abord le visage de Jones. Cependant voyant un jeune homme bien mis sortant de chez sa femme, il alla droit à lui et lui demanda ce qu'il avait été faire dans cette maison; car, je suis sûr, ajouta-t-il, que vous y avez été, puisque je viens de vous en voir sortir.

Jones répondit très-modestement qu'il venait d'y faire une visite à une dame. Fitz Patrick répliqua: quelle affaire avez-vous avec cette dame! Jones qui reconnut alors parfaitement la voix, les traits, et jusqu'à l'habit du personnage, s'écria: ah! mon bon ami! donnez-moi votre main; j'espère qu'il ne reste pas de rancune entre nous, à propos d'une petite méprise qui est déjà si ancienne.

Sur mon ame, Monsieur, dit Fitz Patrick, je ne connais ni votre nom, ni votre figure. — Ni moi non plus, dit Jones à son tour, je ne connais point votre nom, mais je me

rappelle très-bien d'avoir déjà vu votre figure à Upton, où nous avons eu ensemble une sotte querelle, qui est sans doute finie, mais que dans le cas contraire, nous allons terminer tout à l'heure en buvant une bouteille de vin ensemble.

A Upton, s'écria Fitz Patrick; ah! sur mon ame, je crois que votre nom est Jones. —Il est vrai.—Oh bien! sur mon ame, vous êtes justement l'homme que j'avais besoin de rencontrer. Sur mon ame, je vais aller boire une bouteille de vin avec vous; mais d'abord il faut que je vous donne un bon soufflet. Voilà pour vous, Monsieur le coquin; sur mon ame, si vous ne m'en donnez pas satisfaction, je vous en donnerai un autre. Tirant alors son épée, il se mit en posture de défense, seule science à laquelle il entendît quelque chose.

Jones fut un peu ébranlé du coup auquel il s'attendait si peu, mais se remettant bientôt, il tira aussi son épée, et quoiqu'il n'entendît rien à faire des armes, il s'avança hardiment sur Fitz Patrick, écarta heureusement son fer, et lui passa la moitié du sien dans le corps. Celui-ci ne se sentit pas plutôt blessé qu'il fit un pas en arrière, laissa tomber la

pointe de son épée, et s'appuyant dessus, s'écria : j'en ai assez, je suis un homme mort.

J'espère que non, s'écria Jones; mais quelqu'en soient les suites, vous devez reconnaître que vous vous les êtes attirées. En cet instant, plusieurs hommes se précipitèrent sur Jones et le saisirent. Il leur dit qu'il ne ferait point de résistance, et pria quelques-uns d'entr'eux de vouloir bien au moins prendre soin du gentilhomme qui était blessé.

Ah! oui, cria l'un d'eux, on prendra soin du reste du gentilhomme blessé, car je suppose qu'il n'a pas deux heures à vivre. Quant à vous, Monsieur, vous avez encore un bon mois pour le moins. — Diable, Jacques, dit un autre, il vient de mettre lui-même un empêchement à son voyage; le voilà maintenant embarqué à un autre port. Notre pauvre Jones devint ainsi le sujet de beaucoup d'autres plaisanteries de cette nature de la part de ces hommes qui n'étaient autres que des gens employés par lord Fellamar, et qui l'ayant vu entrer dans la maison de mistriss Fitz Patrick, l'attendaient au coin de la rue quand ce malheureux accident arriva.

L'officier qui commandait cette bande con-

clut très-sagement que son devoir était alors de remettre son prisonnier entre les mains du magistrat civil. Il le fit donc conduire dans une maison publique, d'où il envoya chercher un constable (1), et le remit à sa garde.

Le constable voyant M. Jones très-bien mis, et s'étant fait instruire que l'accident avait eu lieu à la suite d'un duel, traita son prisonnier avec beaucoup d'égards, et, sur sa demande, envoya s'informer de l'état du blessé, qui était alors dans une taverne entre les mains du chirurgien. Le messager rapporta que la blessure était certainement mortelle, et qu'il n'y avait pas d'espérance de lui sauver la vie. D'après ce rapport, le constable informa Jones, qu'il fallait aller devant un juge de paix. Il répondit, j'irai partout où il vous plaira : je suis indifférent sur ce qui peut m'arriver; car, quoique bien convaincu que je ne suis pas coupable de meurtre aux yeux de la loi, le sang versé par ma main pèse sur mon cœur d'une manière intolérable.

Jones fut alors conduit devant le juge de paix. Le chirurgien qui pansait M. FitzPatrick

(1) Commissaire du quartier.

y parut aussi et deposa qu'il croyait la blessure mortelle ; sur quoi Jones fut mené à *Gate-house*. (1) Il était alors très-tard, ensorte que Jones ne put envoyer chercher Partridge que le lendemain ; et comme il ne ferma par l'œil jusqu'à sept heures du matin, il était près de midi quand le pauvre garçon, déjà fort effrayé d'avoir été si long-tems sans apprendre des nouvelles de son maître, reçut de lui un message qui pensa le faire mourir de douleur.

Il courut à *Gate-house*, les genoux tremblans, le cœur palpitant, et ne fut pas plutôt introduit en présence de Jones, qu'il déplora le malheur qui lui était arrivé, en versant un torrent de larmes et regardant à chaque instant autour de lui comme un homme frappé de la plus vive terreur. Car, il venait d'entendre dire que M. Fitz Patrick était mort, et le pauvre garçon craignait à chaque minute que son esprit n'entrât dans la chambre. Enfin, il remit à Jones une lettre qu'il avait failli oublier, et que Sophie lui avait fait parvenir par les mains de Black Georges.

Jones renvoya sur le champ tout le monde,

(1) Maison de la Porte, nom d'une prison de Londres.

et, après avoir brisé le cachet de la lettre, lut ce qui suit :

« Vous devez cette seconde lettre à un accident qui m'étonne, je l'avoue ; ma tante vient de me montrer une lettre de vous à lady Bellaston qui contient une proposition de mariage. J'ai la certitude qu'elle est de votre propre main, et ce qui m'étonne encore davantage, c'est qu'elle est datée de la même époque où vous vouliez me faire accroire que vous souffriez si cruellement pour moi.... Je vous laisse commenter ce fait. Tout ce que je desire, est que votre nom ne soit plus jamais prononcé à S. W.

Nous ne pouvons donner au lecteur une plus forte idée de la situation présente de M. Jones et des divers tourmens qu'il éprouva alors, qu'en lui disant que son malheur était à un tel degré que, Thwachum lui-même, en aurait eu, je crois, pitié. Mais quelque affreuse que soit sa situation, nous l'y laisserons pour le moment, suivant en cela l'exemple de son bon génie, s'il est vrai qu'il en eut un, et nous terminerons ici le seizième livre de cette histoire.

FIN DU LIVRE SEIZIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XVII

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant une portion d'écrit en forme d'introduction.

Quand un auteur comique a rendu ses principaux caractères aussi heureux qu'il l'a pu; ou bien, quand un auteur tragique les a portés au plus haut dégré du malheur, tous deux concluent qu'ils sont tirés d'affaire et que leur ouvrage est terminé.

Si nous étions de complexion tragique, le lecteur serait obligé de convenir avec nous, que nous approchons de bien près

du terme de notre ouvrage, attendu qu'il serait difficile que le diable, ou aucun de ses représentans sur la terre, eût inventé pour le pauvre Jones de beaucoup plus grands tourmens que ceux auxquels nous l'avons laissé en proie dans le dernier chapitre. Et quant à Sophie, une excellente femme pourrait à peine souhaiter à une rivale, plus de chagrin qu'on ne doit lui en supposer en ce moment. Que reste-t-il donc maintenant pour complèter la tragédie? un meurtre ou deux et quelques sentences bien morales.

Mais tirer nos héros de leur détresse, les arracher au désespoir et leur faire enfin prendre terre au rivage du bonheur, paraît une tâche beaucoup plus difficile, tâche en effet si difficile, que nous n'osons entreprendre de nous en charger. A l'égard de Sophie, il est plus que probable que nous finirons par lui trouver d'une manière ou d'autre un bon mari, soit Blifil, soit Milord, soit quelqu'autre: mais quant au pauvre Jones, tels sont les malheurs dans lesquels il est à présent enveloppé, malheurs qu'il doit à son im-

prudence, défaut qui, s'il ne rend pas un homme coupable envers les autres, le rend au moins *Felo de se* (1), il est en ce moment si dénué d'amis et si persécuté par ses ennemis, que nous désespérons presque de l'amener à bon port; et si nos lecteurs aiment à voir des exécutions, nous estimons qu'ils n'ont pas de tems à perdre, pour avoir des places de devant, à Tyburn.

Ce que nous promettons solennellement, c'est que malgré toute l'affection qu'on peut nous supposer pour ce mauvais sujet dont nous avons eu le malheur de faire notre héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nous pouvons, il est vrai, disposer, mais à condition de n'en faire usage que dans des circonstances très-importantes. Ainsi donc, s'il ne trouve aucun moyen naturel de sortir honnêtement d'affaires, nous ne ferons violence en sa faveur ni à la vérité, ni à la dignité de l'histoire; car, nous aimerions mieux avoir à raconter qu'il

(1) Coupable envers lui-même.

a été pendu à Tiburn, ce qui pourra très-probablement arriver, que de compromettre notre intégrité, ou de manquer à la fidélité que nous devons à nos lecteurs.

En cela, les anciens avaient un grand avantage sur les modernes. Leur mythologie qui était alors crue plus fermement par le vulgaire qu'aucune religion ne l'est à présent, leur donnait toujours la facilité de délivrer un héros favori. Leurs divinités étaient toujours assises à côté de l'écrivain, prêtes à exécuter ses ordres ; et plus l'invention était extraordinaire, plus le lecteur crédule éprouvait de surprise et de plaisir. Ces écrivains pouvaient plus facilement transporter un héros d'un pays dans un autre, même d'un monde dans un autre, et le retransporter aux lieux où ils l'avaient pris, qu'un pauvre auteur moderne bien circonscrit ne peut le tirer d'une prison.

Les Arabes et les Persans avaient un égal avantage en écrivant leurs contes de fées et de génies qu'ils croyaient, comme un article de foi, sur l'autorité du Koran lui-

même. Mais nous n'avons aucun de ces secours : nous en sommes réduits aux seuls moyens naturels. Essayons donc ce qu'on pourra faire par ces moyens pour le pauvre Jones ; quoiqu'à dire la vérité, quelque chose me murmure tous bas à l'oreille qu'il ne connaît pas le plus grand de ses malheurs, et qu'une nouvelle plus affreuse encore pour lui qu'aucunes de celles qu'il a déjà reçues, est consignée dans les pages secrètes du livre des destins.

CHAPITRE II.

Conduite généreuse et reconnaissante de mistriss Miller.

M. Allworthy et mistriss Miller venaient à l'instant de s'asseoir pour déjeûner, lorsque Blifil qui était sorti ce matin-là de très-bonne heure, rentra et se mit à table avec eux.

A peine fut-il assis, qu'il commença en ces termes : « Bon Dieu ! mon cher oncle, vous ne voudrez jamais croire ce qui est arrivé ! Je vous proteste que j'ai toutes les craintes du monde de vous le dire, de peur de vous affliger par le souvenir des bontés que vous avez eues autrefois pour un pareil scélérat. — Expliquez-vous, mon enfant, lui dit son oncle; je crains bien en effet d'avoir eu plus d'une fois dans ma vie

des bontés pour qui en était indigne ; mais la charité n'adopte pas les vices de ceux qui en sont les objets. — Oh ! monsieur, reprit Blifil, ce n'est pas sans une impulsion secrète de la providence que vous vous servez du mot d'adoption. Votre fils adoptif, Monsieur, ce Jones, ce misérable que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il était un des plus grands scélérats qu'on ait vu sur la terre. — Par tout ce qu'il y a de sacré, c'est faux, s'écria mistriss Miller : M. Jones n'est point un scélérat, c'est une des plus dignes créatures qui existe ; et si toute autre personne l'eût appelé scélérat, je lui aurais jeté toute cette eau bouillante au visage. — M. Allworthy parut extrêmement étonné de cette conduite de mistriss Miller ; mais elle ne lui donna pas le tems de parler, et se tournant vers lui, elle ajouta : j'espère que vous ne serez pas faché contre moi ; je ne voudrais, Monsieur, vous offenser pour rien au monde ; mais je le confesse, je n'ai pu supporter de l'entendre appeler ainsi. — Je dois avouer, Madame, dit très-grave-

ment Allworthy, que je suis un peu surpris de vous entendre plaider avec tant de chaleur pour un méchant garnement que vous ne connaissez pas. — Oh! je le connais, M. Allworthy, continua-t-elle, je vous réponds que je le connais. Il faudrait que je fusse la plus ingrate de toutes les femmes, si j'osais le nier. Oh! il m'a sauvé, moi et ma petite famille; nous avons tous raison de le bénir, tant que nous vivrons, et je prie le ciel de le bénir aussi et de changer le cœur de ses méchans ennemis; car je sais, et je vois à présent qu'il en a de cette espèce. — Vous m'étonnez de plus en plus, Madame, dit Allworthy; il faut assurément que vous vouliez parler de quelqu'autre. Il est impossible que vous ayez aucune obligation de ce genre à l'homme dont parle mon neveu. — Rien n'est plus sûr, répondit-elle; je lui ai les plus grandes obligations et je lui dois la plus tendre reconnaissance; il a été mon sauveur et le sauveur des miens. Croyez-moi, Monsieur, il a été calomnié, grossièrement calomnié auprès de vous; je sais

qu'il l'a été: autrement, vous, que je connais pour être la bonté et l'honneur en personne, après toutes les choses bonnes et tendres que je vous ai entendu dire de ce pauvre malheureux enfant, vous ne l'auriez pas, avec tant de mépris, appelé un méchant garnement. O vous, qui vous êtes toujours montré mon meilleur ami, je vous proteste qu'il mérite de vous un nom plus tendre. Je voudrais que vous eussiez entendu tout ce que je lui ai oui dire de bon, de tendre et de reconnaissant en parlant de vous. Il ne prononce jamais votre nom qu'avec une sorte d'adoration. Dans ce même appartement où nous sommes, je l'ai vu implorant à genoux pour vous, toutes les bénédictions du ciel. Je n'aime pas cet enfant qui est là à côté de moi plus qu'il ne vous aime.

Je vois maintenant, Monsieur, dit Blifil, avec un de ces ricanemens affreux qui servent de signes au diable pour reconnaître ses plus chers favoris, je vois que mistriss

Miller le connaît réellement ; vous ne tarderez pas sans doute à être persuadé qu'elle n'est pas la seule personne de votre connaissance à qui il aura parlé de vous. Quant à moi, je m'apperçois à quelques expressions qu'elle s'est permises, qu'il ne m'a pas épargné, mais je le lui pardonne. — Et que le ciel vous pardonne aussi, dit mistriss Miller, nous avons tous commis assez de fautes pour avoir besoin de son pardon.

Sur ma parole, mistriss Miller, dit Allworthy, je suis offensé de votre conduite envers mon neveu ; et persuadé que toutes les réflexions que vous faites sur lui ne peuvent vous avoir été suggérées que par ce très-mauvais sujet. Je vous assure qu'elles ne serviront qu'à augmenter, s'il était possible, mon ressentiment contre lui : car je dois vous dire, mistriss Miller, que le jeune homme ici présent devant vous, a toujours été le défenseur le plus chaud du misérable ingrat dont vous épousez la cause ; et quand vous tenez ce fait de ma propre bouche, il ser-

vira, j'espère, à vous faire frémir d'un tel excès de bassesse et d'ingratitude. — Vous êtes trompé, Monsieur, répondit mistriss Miller : quand ce devrait être les dernières paroles qui dussent sortir des mes lèvres, je dirais encore que vous êtes trompé, et je le répète encore une fois, que le ciel pardonne à ceux qui vous ont trompé. Je ne prétends pas dire que ce jeune homme ainsi calomnié soit sans défaut : mais ce sont tous des défauts de légèreté et de jeunesse, défauts dont il pourra se corriger, dont je suis sûre même qu'il se corrigera ; et quand le contraire arriverait, ils sont plus que balancés par l'un des cœurs les plus humains, les plus tendres, les plus honnêtes dont jamais homme fût doué.

En vérité mistriss Miller, dit M. Allworthy, si l'on m'avait dit cela de vous, je ne l'aurais pas cru. — En vérité, Monsieur, répondit-elle, vous croirez tout ce que je vous ai dit, je suis sûre que vous le croirez, et quand vous aurez entendu l'histoire que je

vous raconterai, car, je vous raconterai tout, vous serez si loin d'être offensé, que vous avouerez vous-même, je connais trop votre justice pour en douter, qu'il faudrait que j'eusse été la plus méprisable et la plus ingrate de toutes les créatures, si j'avais fait un autre rôle que celui-ci.

Fort bien, Madame, dit Allworthy, je serai charmé de vous entendre justifier une conduite qui, je dois l'avouer, a en effet besoin d'excuse. Quant à présent, Madame, voulez-vous bien laisser mon neveu finir son histoire sans l'interrompre. Il ne nous aurait surement pas préparés par un tel préambule à quelque chose de peu de conséquence : peut-être même cette histoire servira-t-elle à vous faire revenir de votre erreur.

Mistriss Miller témoigna qu'elle y consentait, et M. Blifil reprit ainsi : je vous proteste, Monsieur, que si vous jugez à propos de ne pas garder de ressentiment de la conduite malhonnête de mistriss Miller, je n'aurai pas de peine à lui pardonner ce qui

ne touche que moi. Je pense toutefois que votre bonté ne méritait pas de sa part un pareil procédé.— Fort bien, mon enfant, dit Allworthy : mais quelle est donc cette nouvelle faute qu'il a commise ? Qu'a-t-il donc fait encore ? — Ce qu'il a fait ? s'écria Blifil ; malgré tout ce qu'a dit mistriss Miller, je suis très-fâché d'avoir à le raconter, et vous ne l'auriez jamais appris de moi, si ce n'eût pas été un fait impossible à cacher à tout le monde ; en un mot, il a tué un homme, je ne dirai pas assassiné.... car, peut-être la justice ne l'interprêtera pas ainsi, et pour l'amour de lui, je souhaite qu'il se tire d'affaire.

Allworthy parut stupéfait de douleur, fit une exclamation ; puis, s'adressant à mistriss Miller : eh bien ! Madame, s'écria-t-il, que dites-vous à présent ?

Ce que je dis, Monsieur, répondit-elle, je dis que rien dans ma vie ne m'a jamais plus affligée ; mais si le fait est vrai, je suis convaincue que c'est son adversaire, quelqu'il soit, qui a tort. Dieu sait qu'il y a dans

cette ville une foule de scélérats qui ne s'occupent qu'à provoquer les jeunes gens. Il n'y a que la provocation la plus vive qui ait pu l'engager à se battre; car, de tous les locataires que j'ai jamais eus, je n'en ai pas connu un d'un caractère plus doux et plus modéré. Il était aimé par tous ceux qui habitaient la maison, et par tous ceux qui logeaient dans le voisinage.

Tandis qu'elle discourait ainsi, un coup violent frappé à la porte interrompit leur conversation et l'empêcha de continuer et de recevoir aucune réponse; car, supposant que c'était une visite pour M. Allworthy, elle se retira précipitamment, enmenant avec elle sa petite fille, dont les yeux s'étaient tout gonflés de larmes aux tristes nouvelles qu'elle venait d'entendre donner de Jones qui avait l'habitude de l'appeler sa petite femme, et non seulement lui donnait beaucoup de joujoux, mais passait encore des heures entières à jouer avec elle.

Quelques lecteurs aimeront peut-être ces petites circonstances, dans la relation des-

quelles nous suivons l'exemple de Plutarque, l'un des meilleurs historiens nos confrères : les autres, à qui elles pourront paraître triviales, nous les pardonneront, au moins nous l'espérons, en faveur de ce que nous ne sommes jamais prolixes en de pareilles occasions.

CHAPITRE III.

Visite de M. Western et quelques observations concernant l'autorité paternelle.

Il n'y avait pas long-tems que mistriss Miller était sortie lorsque M. Western entra, non, sans s'être un peu querellé auparavant avec ses porteurs : car les marauds qui avaient pris leur charge aux *colonnes d'Hercule* et ne concevaient pas l'espérance que M. Western fût jamais pour eux une bonne pratique, encouragés d'ailleurs par sa générosité, car il leur avait donné de lui-même *six pences* (1) au-delà du prix de leur course, lui avaient très-impertinemment demandé encore un scheling; ce qui avait tellement indigné M. Western, que non

(1) Douze sols de France.

seulement il les avait chargés d'une foule d'imprécations à la porte, mais que sa colère durait encore en entrant dans l'appartement. Il commença par jurer que tous les habitans de Londres étaient comme tous les gens de cour, et ne pensaient à autre chose qu'à piller les gentilshommes de province. Dieu me damne, ajouta-t-il, si je ne sors pas à pied par la pluie plutôt que de rentrer dans une de leurs civières à bras. Ils m'ont plus secoué dans l'espace d'un mille que mon *Loup-Brun* (2) pendant une longue chasse au renard.

Quand sa colère contr'eux fut un peu appaisée, elle se ranima de nouveau pour un autre sujet. Voilà, dit-il, voilà une jolie affaire à présent. Les chiens ont fini par prendre le change, et quand nous nous imaginions chasser un renard, que le diable l'emporte, il se trouve que nous n'avons poursuivi qu'un blaireau.

Je vous en prie, mon cher voisin, dit All-

(1) Nom d'un de ses chevaux.

worthy, laissez-là vos métaphores et parlez un peu plus clairement. — Eh bien donc ! pour vous parler clairement, nous avons toujours craint jusqu'à ce moment un fils de p... un bâtard de je ne sais qui, et maintenant un autre damné fils de p... d'un lord, peut-être bâtard aussi, que m'importe ! je ne m'en soucie guères, car il n'aura jamais ma fille de mon consentement. Ils ont réduit la nation à la mendicité, mais ils ne m'y reduiront jamais, moi. Mes terres ne passeront pas dans le pays d'Hanovre.

— Vous me surprenez beaucoup, mon bon ami.

—Ventrebleu ! je suis surpris moi-même. Je suis allé hier soir voir ma sœur Western, comme elle m'y avait invité elle-même et j'y ai trouvé une chambre toute pleine de femmes. Il y avait lady Bellaston ma cousine, et lady Betty, et lady Catherine, et lady je ne sais qui. Dieu me damne si jamais l'on me ratrappe dans un tel chenil ! Dieu me damne, j'aimerais mieux être couru par mes propres chiens, comme un certain *Ac-*

ton (1) qui, à ce que dit le livre d'histoire, fut changé en *lièvre*, et ses propres chiens le tuèrent et le mangèrent. Ventrebleu! nul mortel ne fut jamais couru de cette manière. Si je détournais d'un côté, l'une m'attrapait; si je voulais m'arrêter ou reculer, l'autre tombait sur moi. Oh! c'est certainement un des plus grands partis de toute l'Angleterre, disait une cousine, et il essayait de la contrefaire: c'est en vérité une offre très-avantageuse, s'écriait une autre cousine, car il faut que vous sachiez qu'elles sont toutes mes cousines, quoique je n'en aie jamais vu la moitié. Sûrement, disait cette grosse lady Bellaston: cousin, il faudrait que vous fussiez tout à fait hors de sens, pour avoir seulement la pensée de refuser une pareille proposition.

— Maintenant je commence à comprendre, dit Allworthy; quelqu'un à fait à miss Western des propositions que les dames de

(1) Probablement, Actéon.

la famille approuvent, mais ce quelqu'un n'est pas de votre goût.

—De mon goût! dit Western; comment diable pourrait-il en être! je vous dis que c'est un lord, et ce sont des gens avec lesquels vous savez que j'ai résolu de tout tems de n'avoir rien à démêler. N'ai-je pas refusé d'accepter un terrain précieux en échange d'un petit morceau de terre que l'un d'eux avait fantaisie d'enclore dans un parc, seulement parce que je ne voulais pas avoir à faire à des lords, et celui-ci croit que je lui donnerai ma fille. D'ailleurs ne suis-je pas engagé avec vous, et ai-je jamais rompu aucun marché, quand j'avais donné ma parole?

— Quant à cela, voisin, dit Allworthy, je vous dispense absolument de tous vos engagemens. Nul contrat ne peut être obligatoire entre deux parties qui n'ont pas eu un plein pouvoir de le faire, et ne pourraient par la suite avoir celui de l'exécuter.

— Bah! répondit Western, quand je vous dis que j'ai le pouvoir de le faire et que je l'exécuterai. Venez avec moi sur le champ

au *Doctors Commons*, j'obtiendrai une licence. Delà j'irai chez ma sœur, je lui enleverai de force la petite mutine et elle l'épousera, ou je l'enferme et la tiens au pain et à l'eau pour le reste de ses jours.

—M. Western, dit Allworthy, oserais-je vous prier d'écouter mon sentiment sur ce sujet.—T'écouter, ah! sans doute, de tout mon cœur. —En ce cas, Monsieur, je peux vous dire franchement, sans compliment pour vous ni pour la jeune personne, que quand ce mariage fut proposé, j'y consentis avec autant d'empressement que de joie, tant vous m'inspiriez tous deux une véritable estime. Je regardais comme l'évènement le plus desirable une alliance entre deux familles si proche voisines, et entre lesquelles il a toujours existé une correspondance mutuelle et une aussi bonne intelligence. Et relativement à la jeune personne, non seulement le concours d'opinions de tous ceux qui la connaissaient, mais ma propre observation m'assuraient qu'elle serait un trésor inestimable pour un bon mari. Je

ne dirai rien de ses qualités personnelles qui sont certainement admirables. Son bon naturel, sa bienfaisance éclairée, sa modestie sont trop connus pour avoir besoin de panégyrique; mais elle a une qualité que possédait au plus haut dégré la meilleure des femmes qui est maintenant au premier rang des anges dans le ciel (1); cette qualité qui n'est pas brillante de sa nature échappe plus communément à l'observation : on la remarque même en général si peu, que je ne trouve pas de terme pour l'exprimer. Il me faut user d'une tournure négative en cette occasion. Je n'ai jamais entendu citer d'elle aucun mot piquant, ou ce qu'on appelle aucune saillie : je n'ai jamais reconnu en elle aucune prétention à l'esprit; beaucoup moins encore à ce genre de mérite qui ne peut être le résultat que du grand savoir et de l'expérience, et dont l'affectation est aussi absurde dans une jeune femme que les imitations grimacières d'un singe.

(1) Il veut sans doute parler de la sienne.

Point de sentences magistrales, point d'opinions tranchantes, point de critiques profondes. Toutes les fois que je l'ai vu en société, elle a été tout attention, elle n'y a montré que la modestie d'un écolier qui veut s'instruire, et non l'assurance d'un maître qui enseigne. Une fois, pour l'éprouver seulement, je lui demandai son opinion sur un point qui était en controverse entre M. Thwackum et M. Square. Elle répondit avec douceur: vous voudrez bien me pardonner, cher M. Allworthy, mais vous ne pouvez pas sérieusement sans doute me croire capable de décider une question sur laquelle deux personnes aussi éclairées sont d'un avis différent. Thwackum et Square qui tous deux également se croyaient sûrs d'une décision en leur faveur appuyèrent ma demande. Elle répondit encore avec la même affabilité: il faut absolument que vous m'excusiez, je craindrais de faire injure à l'un de vous deux en déclarant que je suis de son opinion. En général, elle montrait toujours la plus haute déférence pour le jugement des hommes,

qualité absolument essentielle à une femme qui veut rendre son mari heureux. J'ajouterai encore que comme elle est manifestement étrangère à toute espèce d'affectation, cette déférence est sans doute sincère.

Ici Blifil soupira douloureusement; sur quoi Western dont les yeux s'étaient remplis de larmes en entendant l'éloge de Sophie les laissa couler en lui disant : n'aies donc pas le cœur si sensible, ne crains rien, tu l'auras, Dieu me damne, tu l'auras, quand elle serait vingt fois encore plus parfaite.

Souvenez-vous de votre promesse, Monsieur, s'écria Allworthy, vous ne deviez pas m'interrompre. — Bien, mais il l'aura, répondit Western. Je ne dirai plus rien.

Maintenant, mon bon ami, continua Allworthy, si j'ai appuyé si longuement sur le mérite de cette jeune personne, c'est d'abord parce que je suis réellement amoureux de son caractère, et puis, pour qu'on n'imaginât pas que j'aie eu principalement en vue sa fortune lorsque j'ai accepté avec tant

d'empressement la proposition qui m'a été faite de l'unir à mon neveu : car sous ce rapport, ce mariage est réellement avantageux pour lui. J'ai souhaité ardemment, j'en conviens, qu'une personne de son mérite entrât dans ma famille; mais quoique je puisse souhaiter beaucoup de choses fort bonnes, je ne voudrais pas cependant les dérober, ni me rendre coupable de violence ou d'injustice pour m'en mettre en possession. Or, forcer une femme à se marier sans son consentement ou son approbation, est un acte d'injustice et d'oppression, tel, que que je voudrais que les lois de notre pays pussent le réprimer. Mais la conscience d'un honnête homme n'est jamais sans lois dans le pays le plus mal constitué. Il se fait à lui-même celles que la négligence des législateurs a oublié de rendre, et c'est ici assurément le cas; car, n'est-il pas cruel, je dirai même impie, de forcer une femme à entrer malgré elle dans l'état du mariage? état dans lequel elle doit rendre compte de sa conduite à la plus haute et la plus ter-

rible cour de judicature et en répondre au péril de son ame : s'acquitter comme on le doit des devoirs du mariage, n'est pas une tâche aisée ; et imposerons-nous ce fardeau à une femme, au moment même où nous la privons de tous les secours qui peuvent l'aider à la supporter ? lui déchirerons-nous le cœur, lorsque nous lui prescrivons des devoirs à l'accomplissement desquels son cœur tout entier suffirait à peine ? Je dois vous parler ici très-franchement ; je pense que les parens qui se conduisent ainsi, sont complices de toutes les fautes dont leurs enfans se rendent coupable par la suite, et doivent conséquemment, devant un juge équitable, s'attendre à partager leur punition. Mais quand ils pourraient l'éviter, bon Dieu ! est-il un père qui puisse supporter la pensée d'avoir contribué à la damnation de son enfant ?

Pour ces raisons, mon excellent voisin, comme je vois que l'inclination de cette jeune personne est malheureusement contraire à mon neveu, je dois renoncer désor-

mais à l'honneur que vous vouliez me faire, tout en vous assurant que j'en conserverai toujours le plus vif sentiment de reconnaissance.

Fort bien, Monsieur, dit Western, écumant de colère, vous ne pouvez pas dire que je ne vous aie pas écouté jusqu'au bout, j'espère maintenant que vous m'écouterez à votre tour, et si je ne réponds pas victorieusement à tout ce que vous avez dit, je consens à abandonner l'affaire. Premièrement donc, je vous prie de répondre à une question : ne l'ai-je pas mise au monde? ne l'ai-je pas mise au monde? répondez-moi à cela. On dit que celui-là, est un père sage qui connaît bien son enfant, et assurément, j'ai à cet égard les titres les plus incontestables, car je l'ai élevée. Vous m'accorderez, je crois, que je suis son père; et si je le suis, ne dois-je pas gouverner mon propre enfant? et si je dois la gouverner dans tout le reste, sûrement je dois la gouverner dans ce qui l'intéresse le plus. Et que desiré-je, moi, en tout ceci? desiré-je qu'elle fasse

quelque chose pour moi ? qu'elle me donne quelque chose ? tout au contraire, je desire seulement qu'elle accepte aujourd'hui la moitié de mon bien, et l'autre moitié après ma mort. Et pourquoi tout cela ? n'est-ce pas pour la rendre heureuse ? il y a de quoi rendre fou d'entendre parler certaines gens. Si j'allais me marier, moi, alors elle aurait raison de crier et de pleurer. Mais au contraire, n'ai-je pas proposé d'engager tout mon bien de manière à ce que je ne pusse me marier quand même je le voudrais, et qu'aucune femme sur la terre si pauvre qu'elle fût ne voulût de moi. Que diable d'enfer puis-je faire de plus ! et je contribuerais à sa damnation ? Ventrebleu, je consentirais plutôt à voir tout le monde damné, qu'à lui voir mal au bout du petit doigt. En vérité Monsieur Allworthy, il faut que vous m'excusiez ; mais je suis surpris de vous entendre parler ainsi ; et je dois vous dire, vous le prendrez comme vous voudrez, que je vous croyais plus de bon sens.

Allworthy ne se vengea de cette réflexion

que par un sourire, et il n'aurait pas pu, quand même il eût fait tous ses efforts pour cela, mettre dans ce sourire le plus léger mélange de malice ou de mépris. Ses sourires en pareille circonstance étaient semblables à ceux que nous devons supposer aux anges, lorsqu'ils daignent laisser tomber leurs regards sur les absurdités du genre humain.

Blifil demanda alors la permission de parler. Quant à user d'aucune violence envers la jeune personne, j'atteste, dit-il, que je n'y consentirai jamais. Ma conscience ne me permettrait jamais d'user de violence envers aucun individu, et beaucoup moins envers une personne pour qui, quelque cruelle qu'elle soit à mon égard, je conserverai toujours l'affection la plus pure et la plus sincère. J'ai lu quelque part cependant, que les femmes sont rarement capables de résister à la persévérance. Pourquoi ne puis-je donc pas espérer que je pourrai parvenir au moins par cette voie à gagner son cœur, dans lequel par la suite je ne trouverai peut-

être plus de rival : car, s'il n'y avait que ce lord, M. Western est assez bon pour me préférer à lui, et sûrement, Monsieur, vous ne nierez point qu'un père ait au moins une voix négative dans cette matière. J'ai de plus oui dire, que cette jeune personne a dit et déclaré plus d'une fois, qu'elle regardait comme inexcusables, les enfans qui se mariaient en opposition directe à la volonté de leurs parens. D'ailleurs, quoique les dames de la famille semblent soutenir les prétentions de milord, je ne vois pas que la jeune personne soit portée à le favoriser le moins du monde. Hélas ! je suis trop certain du contraire ; il m'est trop démontré que le plus vil des hommes est encore celui qui occupe la première place dans son cœur. »

« Oui, oui, n'en doutez pas, s'écria Western. »

« Mais sûrement, dit Blifil, lorsqu'elle entendra parler de l'assassinat qu'il a commis, quand même la loi lui ferait grâce de la vie... »

« Comment ! que dites-vous ! s'écria

Western. Un assassinat ? A-t-il commis un assassinat ? Et y a-t-il quelqu'espérance de le voir pendu.... Ta la la, ta la la...» Ici il se mit à chanter et à sauter autour de la chambre.

« Mon enfant, dit Allworthy, votre malheureuse passion m'afflige plus que je ne peux vous le dire. Je vous plains de tout mon cœur, et je ne négligerai aucun des moyens que l'honnêteté avoue pour obtenir le succès de vos vœux. »

« Je n'en demande pas davantage, s'écria Blifil, je suis convaincu que mon cher oncle a trop bonne opinion de moi, pour croire que je desire qu'il en fasse davantage en ma faveur. »

« Eh bien ! dit M. Allworthy, je vous donne la permission de lui écrire, de la voir même, si elle y consent, mais j'insiste pour qu'on ne lui fasse aucune violence, je ne veux point d'emprisonnement, ni que l'on tente rien de semblable. »

« Bien, bien, dit Western, on ne tentera rien de semblable. Nous essayerons

encore quelque tems quel effet auront les moyens doux, et si ce vaurien peut être seulement pendu par-dessus le marché... Ta la la... Je n'ai jamais reçu de meilleures nouvelles de ma vie. Je réponds à présent que tout ira à mon gré... Je vous en prie, cher Allworthy, venez dîner avec moi *aux colonnes d'Hercule*; j'ai commandé une épaule de mouton rôti, une côtelette de porc et un poulet avec une sauce aux œufs. Il n'y aura personne que nous, à moins que nous n'ayons le desir d'avoir l'hôte; car j'ai envoyé le curé Supple chercher ma tabatière à Basingstoke, où je l'ai laissée dans une auberge, et je ne voudrais pas la perdre pour tout l'or du monde: car c'est une vieille connaissance de plus de vingt ans. Je peux vous dire au surplus, que l'hôte est le plus drôle de corps, et qu'il vous divertira beaucoup.»

M. Allworthy céda à cette invitation, et bientôt après M. Western sortit en chantant et en sautant, dans l'espoir de voir incessamment la fin tragique du pauvre Jones.

Quand il fut parti, M. Allworthy, reprit

avec beaucoup de gravité le sujet précédent. Il dit à son neveu, qu'il desirait de tout son cœur qu'il fît ses efforts pour vaincre une passion, du succès de laquelle je ne peux, lui dit-il, vous flatter aucunement. C'est, je le sais, une erreur commune, que l'on peut vaincre ce genre d'aversion dans une femme par la persévérance. Quelquefois peut-être, l'indifférence s'est laissé vaincre ainsi ; mais les triomphes que la persévérance d'un amant a coutume d'obtenir ne se remportent que sur le caprice, la prudence, l'affectation, et souvent une excessive légèreté qui engage les femmes peu sensibles à satisfaire leur vanité en prolongeant le tems des petits soins, lors même qu'elles aiment déjà, et les détermine enfin, si jamais elles se déterminent, à donner à leurs amans un misérable dédommagement de leur persévérance. Mais une répugnance prononcée, comme je crains bien que ne le soit celle-ci, acquerra plutôt de la force qu'elle ne sera vaincue par le tems. D'ailleurs, mon cher, j'ai une autre crainte qu'il faut que

vous me pardonniez : je crains que cette passion que vous avez pour cette jeune et jolie personne, n'ait trop sa beauté pour objet, et dans ce cas, elle est indigne du nom d'amour, de cet amour qui est le seul fondement du bonheur conjugal. Admirer, aimer, desirer ardemment la possession d'une belle femme, sans avoir aucun égard à ses sentimens pour nous, est, je le crains bien, une chose trop naturelle : mais je crois que l'amour ne naît que de l'amour ; au moins suis-je à peu près convaincu qu'aimer une personne dont nous sommes sûrs que nous sommes haïs n'est pas dans la nature humaine. Examinez donc votre cœur jusque dans ses replis les plus cachés, mon cher enfant, et si, après cet examen, vous avez le moindre soupçon que la chose puisse être ainsi, je suis sûr que votre vertu et votre religion vous engageront à déraciner de votre cœur une passion aussi vicieuse, et que votre raison vous mettra en état d'y réussir sans peine.

Le lecteur peut facilement deviner la ré-

ponse de Blifil : mais s'il y trouvait quelque difficulté, nous le prévenons que nous n'avons pas pour le moment le loisir de contenter sa curiosité, attendu que notre histoire marche rapidement vers des objets d'une plus grande importance, et que nous ne pouvons supporter plus long-tems d'être absens de Sophie.

CHAPITRE IV.

Scène extraordinaire entre Sophie et sa tante.

La génisse mugissante et la brebis bêlante, peuvent avec le reste du troupeau errer dans les paturages sans courir aucun danger et même sans être remarquées. Il est vrai qu'elles sont condamnées à devenir par la suite la proie de l'homme; cependant on leur permet de jouir du moins pendant quelques années d'une liberté sans trouble. Mais si l'on découvre une jolie biche qui s'est échappée du sein de la forêt pour venir se reposer dans quelque champ ou dans quelque bosquet, tout le village est aussitôt en alarme; chacun se prépare à lâcher ses chiens sur elle, et si le bon seigneur du lieu parvient à la leur arracher, ce n'est que pour se l'assurer sans partage et la manger lui-même.

J'ai souvent remarqué qu'une jeune per-

sonne très-jolie, ayant de la fortune et de la naissance, lorsqu'on la rencontre pour la première fois hors des limites du lieu qui l'a vu naître, est à peu près dans la même situation que cette biche. La ville est aussitôt en rumeur : elle est poursuivie des promenades à la comédie, de la cour dans les assemblées, des assemblées jusque dans sa propre chambre, et échappe rarement pendant une seule saison à la gueule de ses ennemis, prêts à la dévorer. Car, si ses amis la protègent contre la férocité d'un de ces animaux carnaciers, ce n'est que pour la livrer à un autre de leur propre choix, qui lui est souvent plus désagréable que tous les autres : tandis que les divers troupeaux d'autres femmes vont en sûreté et sans être à peine regardées, aux promenades, à la comédie, à l'opéra et dans les assemblées : et quoique pour la plupart au moins, elles finissent par être dévorées tôt ou tard ; elles peuvent, plus ou moins long-tems, folâtrer en liberté, sans trouble et sans obstacle.

De toutes ces merveilleuses beautés, nulle

n'éprouva ce genre de persécution plus que la pauvre Sophie. Sa mauvaise étoile ne se contenta pas de tout ce qu'elle avait souffert à cause de Blifil, elle lui suscita un autre poursuivant, qui ne paraissait pas moins disposé que le précédent à la tourmenter. Car, si sa tante était moins violente que son père, elle n'était pas moins assidue dans ses persécutions.

Le dîner achevé et les domestiques retirés, mistriss Western qui en avait déjà dit quelque chose à Sophie, l'informa qu'elle attendait milord dans l'après dîner, et qu'elle comptait saisir la première occasion de la laisser seule avec lui. « Si vous le faites, Madame, répondit Sophie, avec un peu de vivacité, je saisirai la première occasion de le laisser seul avec lui-même. — Comment, miss, s'écria sa tante, est-ce là la reconnaissance dont vous payez la bonté que j'ai eue de vous tirer de la prison où vous étiez chez votre père ? — Vous savez, Madame, dit Sophie, que la cause de cet emprisonnement était un refus d'obéir à mon père

qui me pressait d'accepter un homme que je détestais. Ma chère tante qui m'a sauvé de ce malheur, voudra-t-elle me replonger dans un autre également fâcheux ? — Et croyez-vous donc, miss, qu'il n'y a pas de différence entre milord Fellamar et M. Blifil ? — Très-peu dans mon opinion, et si je dois être condamnée à épouser l'un des deux, je voudrais certainement avoir le mérite de me sacrifier au desir de mon père. — Ainsi donc, mon desir, à ce que je vois, est de fort peu de conséquence pour vous ; mais cette considération ne me fera pas changer : j'agis par des motifs plus nobles. Aggrandir ma famille, vous ennoblir vous-même, voilà mon plan. N'avez-vous donc aucun sentiment d'ambition ? ne trouvez-vous aucun charme dans la pensée d'avoir bientôt une couronne sur votre carosse ? — Aucun, sur mon honneur. Cette pelote de fil sur mon carosse me plairait tout autant. — Ne prononcez jamais le mot *honneur* ; il ne convient pas dans la bouche d'une misérable comme

vous. Je suis fâchée, ma nièce, que vous me forciez à me servir d'un mot comme celui-là : mais je ne puis supporter votre caractère rampant ; vous n'avez rien en vous du sang des Western. Au surplus, quelque bas, quelque abjects que soient vos sentimens, vous ne dégraderez pas les miens. Je ne souffrirai pas qu'on dise de moi dans le monde que je vous ai engagée à refuser un des meilleurs mariages de toute l'Angleterre, un mariage qui, outre ses avantages du côté de la fortune, ferait honneur à presque toutes les familles et a, j'en conviens, sous le rapport des titres, l'avantage sur la nôtre. — Je suis née bien imparfaite apparemment, et il me manque plusieurs sens dont les autres sont doués. Il faut qu'il y en ait un surtout destiné, il me semble, à savourer les plaisirs bruyans, ou ceux d'un vain éclat et que je ne possède pas. Car assurément, les hommes ne se tourmenteraient pas tant, ne feraient pas tant de sacrifices pour acquérir et ne seraient pas si orgueil-

leux de posséder ce qui, à l'extérieur, ne leur paraîtrait comme à moi, que la plus insignifiante de toutes les bagatelles.

— Non, non, miss, vous êtes née avec tous les sens dont les autres sont doués, mais je vous assure que vous n'êtes pas née avec assez d'esprit pour faire de moi une sotte, ou pour me rendre ridicule aux yeux du monde. Je vous déclare donc ici sur ma parole, et vous savez, je crois, combien mes résolutions sont inébranlables, qu'à moins que vous ne consentiez à voir milord cet après dîner, je vous remettrai demain matin de mes propres mains entre celles de votre père; je ne me mêlerai plus désormais de vous, et je ne vous reverrai jamais. » Sophie garda quelque tems le silence après ce discours qui fut prononcé du ton le plus courroucé et le plus absolu : puis fondant en larmes, elle s'écria : faites de moi, Madame, tout ce qu'il vous plaira ; je suis la plus misérable créature qui soit sur la terre. Si ma chère tante m'abandonne, où chercherai-je un protecteur ? — Ma chère nièce, vous au-

rez dans milord un très-bon protecteur, un protecteur que votre folle passion pour ce vil coquin de Jones peut seule vous faire refuser.—En vérité, Madame, vous me faites tort. Comment pouvez-vous imaginer, après la lettre que vous m'avez fait voir, que si j'ai jamais eu une pareille pensée, je ne la bannisse loin de moi pour toujours. Si cela peut vous satisfaire, je ferai serment de ne jamais le revoir. — Mais, mon enfant, ma chère enfant, soyez raisonnable : pouvez-vous trouver une seule objection....? — Je vous ai déjà fait, je crois, une objection suffisante. — Laquelle ? je ne m'en rappelle aucune. — Assurément, Madame, je vous ai dit qu'il m'avait traitée de la manière la plus vile et la plus grossière. — En vérité, mon enfant, je ne vous avais pas entendue, ou je ne vous avais pas comprise. Mais qu'entendez-vous par cette manière vile et grossière ? — En vérité, Madame, je suis presque honteuse de vous le dire. Il m'a pris dans ses bras, m'a poussée sur une chaise longue, a osé porter sa main sur mon sein et

y a appliqué ses lèvres avec tant de violence, que j'en ai encore la marque sur le sein gauche. — En vérité! — Oui, en vérité, Madame; mon père est arrivé heureusement en cet instant, sinon, le ciel sait jusqu'où il avait le projet de pousser son insolence. — Je suis aussi étonnée que confondue. Aucune femme du nom de Western n'a jamais été traitée ainsi, depuis que notre famille subsiste. J'aurais arraché les yeux à un prince, s'il avait voulu prendre de semblables libertés avec moi. Cela est impossible; assurément, Sophie, vous inventez cela pour exciter mon indignation contre lui. — J'espère, Madame, que vous avez trop bonne opinion de moi, pour me croire capable de dire un mensonge: sur mon ame, tout ce que je vous ai dit est vrai.—Je l'aurais poignardé, si j'avais été présente. Cependant il ne pouvait avoir de dessein malhonnête: cela n'est pas possible; il n'aurait pas osé. D'ailleurs ses propositions le prouvent; car elles ne sont pas seulement honorables, mais généreuses. Je ne sais, mais le siècle où nous

sommes, permet de trop grandes libertés. Une révérence à une honnête distance est tout ce que j'aurais accordé avant la cérémonie. J'ai eu autrefois des amans, il n'y a pas même si long-tems; j'en ai eu plusieurs, quoique je ne voulusse jamais consentir au mariage et que je n'encourageasse jamais la moindre liberté: c'est une sotte coutume et à laquelle je n'ai jamais voulu m'assujettir. Jamais homme n'a baisé que ma joue: c'est tout ce qu'on peut se permettre que de donner ses lèvres à baiser à un mari; et quand j'aurais pu me laisser persuader de me marier, je crois, en vérité, qu'on ne m'aurait pas facilement amenée à endurer cette licence. —Vous m'excuserez, Madame, si je vous fais une observation. Vous convenez que vous avez eu plusieurs amans, et tout le monde le sait quand même vous le nieriez. Vous les avez tous refusés; et je suis convaincue qu'il y avait parmi eux, au moins, un homme titré. — Vous dites vrai, ma chère Sophie, il m'a été une fois offert un titre. — Pourquoi donc ne me laissez-vous pas refuser celui-ci. ? —

Cela est vrai, mon enfant, j'ai refusé l'offre d'un titre : mais ce n'était pas une offre si brillante; je vous le répète, ce n'était pas une offre si brillante.—Oui, Madame, mais il vous a été fait de très-belles propositions de la part de gens extrêmement riches. Ce ne fut ni le premier, ni le second, ni le troisième mariage avantageux qui vous fut proposé. — Je l'avoue. — Eh bien ! Madame, ne puis-je pas espéret qu'il m'en sera proposé un second peut-être plus avantageux que celui-ci ? Quoique vous ne soyez plus extrêmement jeune, je suis sûre que vous ne vous engageriez pas à couronner les vœux du premier amant qui vous offrirait une grande fortune et même un titre. Je suis une très-jeune personne, moi, et assurément je ne dois pas désespérer. — Et bien ! ma chère, ma chère Sophie, que voulez-vous que je dise? — Je vous demande uniquement de ne pas me laisser seule, au moins ce soir. Accordez-moi cela, et je me résigne, si vous le jugez convenable, après ce qui s'est passé, à le voir en votre présence. — Fort

bien, je vous accorde cela, Sophie, vous savez que je vous aime et ne puis rien vous refuser. Vous connaissez la facilité de mon caractère; je n'ai pas toujours été si facile: j'ai même passé autrefois pour cruelle, aux yeux des hommes, s'entend; on m'appellait la cruelle Parthenisse. J'ai brisé plus d'une vitre où l'on avait écrit des vers à la cruelle Parthenisse. Sophie, je n'ai jamais été si jolie que vous, et cependant il n'y a pas encore long-tems que j'avais quelque chose de vous. Je suis un peu changée. Les royaumes et les empires, comme dit Cicéron dans ses épîtres, sont sujets à des changemens; il en doit être ainsi de la forme humaine. » Elle continua pendant près d'une demi-heure à parler d'elle, et de ses conquêtes et de sa cruauté, jusqu'à l'arrivée de milord, qui, après la visite la plus ennuyeuse, pendant laquelle mistriss Western ne quitta pas la chambre, se retira, tout aussi mécontent de la tante que de la nièce; car, Sophie avait mis sa tante de si bonne humeur qu'elle avait approuvé presque tout ce qu'elle avait dit,

et était convenue qu'il fallait tenir à quelque distance un amant aussi entreprenant que celui-là.

C'est ainsi que Sophie par une petite flatterie bien dirigée, pour laquelle sans doute personne ne la blâmera, obtint un peu de repos et différa au moins le jour fatal. Maintenant que nous avons vu notre héroïne dans une situation plus douce qu'elle ne l'avait été depuis fort long-tems, nous allons un peu nous occuper de M. Jones que nous avons laissé dans l'état le plus déplorable que l'on puisse imaginer.

CHAPITRE V.

Mistriss Miller et M. Nightingale vont voir Jones dans sa prison.

Quand M. Allworthy et son neveu sortirent pour aller dîner chez M. Western, mistriss Miller se rendit chez son gendre pour l'instruire de l'accident arrivé à son ami Jones. Mais il y avait long-tems que Partridge l'en avait instruit; car Jones, en sortant de chez mistriss Miller avait trouvé une chambre dans la même maison que M. Nightingale. L'excellente femme trouva sa fille dans une grande douleur au sujet de M. Jones. Après l'avoir consolée du mieux qu'elle put, elle se rendit à Gate-house, où on lui avait dit qu'il était, et où M. Nightingale était arrivé avant elle.

La fermeté et la constance d'un véritable

ami versent un baume si délicieux dans les plaies de l'ame, que les peines du malheureux, si elles ne sont que temporaires et de nature à être adoucies, sont plus que compensées par cette puissante consolation. Les exemples en ce genre ne sont pas si rares que l'ont affirmé quelques observateurs aussi légers que superficiels. A dire le vrai, le manque de pitié ne doit pas être mis au nombre de nos défauts les plus communs : le noir poison qui souille notre ame est l'envie ; c'est elle, je le crains bien, qui fait que nous levons les yeux rarement, sans une petite pointe de malignité, sur ceux qui sont manifestement plus grands, meilleurs, plus sages ou plus heureux que nous, tandis que nous les baissons communément avec bienveillance et commisération sur le pauvre et sur le malheureux. J'ai remarqué que la plupart des défauts que j'ai observés dans les liaisons dont j'ai été témoin ne provenaient que de l'envie, vice diabolique et dont cependant je n'ai connu que peu de personnes entièrement exemptes. Mais en voilà assez sur

ce sujet, qui, si je le continuais, me mene-rait trop loin.

Soit que la fortune ne voulût pas que Jones succombât sous le poids de son adversité et craignît de perdre ainsi l'occasion de le tourmenter à l'avenir; soit qu'elle se relachât réellement un peu de sa sévérité envers lui, elle parut un peu adoucir sa persécution, en lui envoyant la compagnie de deux amis si fidèles, et ce qui est peut-être plus rare, d'un fidèle serviteur. Car, bien que Partridge eût beaucoup de défauts, il ne manquait pas d'attachement; et quoique la crainte ne lui eût pas permis de s'exposer à se faire pendre pour son maître, je crois que pour tout l'or du monde, on ne lui aurait pas fait abandonner sa cause.

Tandis que Jones témoignait sa vive satisfaction de la présence de ses amis, Partridge vint lui annoncer que M. Fitz Patrick était encore vivant, quoique le chirurgien déclarât qu'il y avait très-peu d'espérance. En entendant cette nouvelle, Jones poussa un profond soupir. « Mon cher Tom, lui

dit Nightingale, pourquoi vous affligeriez-vous d'un accident qui, quelqu'en soient les suites, ne peut entraîner aucun danger pour vous et que votre conscience ne peut vous reprocher le moins du monde. Si le misérable meurt, qu'avez-vous fait de plus que d'avoir oté la vie à un scélérat en vous défendant? Croyez que c'est ainsi que le jury en décidera; et alors vous serez admis sans peine à donner caution. Je sais que vous aurez le désagrément de subir les formes d'un procès, mais c'est un procès auquel bien des gens se soumettraient à votre place pour un scheling. — Allons, allons, M. Jones, dit mistriss Miller, prenez courage. Je savais bien que vous ne pouviez avoir été l'agresseur : c'est ce que j'ai dit à M. Allworthy, et il faudra qu'il en soit persuadé lui-même avant que je le laisse tranquille. »

Jones répondit gravement que quelque pût être son sort, il gémirait toute sa vie d'avoir versé le sang d'un de ses semblables, comme d'un des plus grands malheurs qui pût lui être arrivé. Mais j'éprouve

un autre malheur qui frappe mon cœur dans sa partie la plus sensible. — J'entends, dit mistriss Miller; il s'agit de votre maîtresse. Allons, allons, j'en sais plus que vous n'imaginez, (le bavard Partridge lui avait tout dit en effet), et j'en ai plus appris que vous n'en savez vous-même. Les choses vont mieux, je vous assure, que vous ne pensez, et je ne donnerais pas six sols de toutes les prétentions de Blifil sur la jeune personne. »

« Je vous assure, ma chère amie, répondit Jones, je vous assure que vous ne connaissez aucunement la cause de mon chagrin. Si vous étiez instruite de tout, vous conviendriez avec moi que mon malheur n'admet pas de consolation. Je ne crains rien de Blifil : c'est moi qui me suis perdu moi-même. — Ne vous désespérez pas, reprit mistriss Miller, vous ne savez pas ce que peut une femme; et s'il y a quelque chose en mon pouvoir, je vous promets de le faire pour vous servir; c'est mon devoir : mon fils, mon cher M. Nightingale, qui a la bonté de me dire qu'il vous a les mêmes

obligations que moi, sait que c'est mon devoir. Faut-il que j'aille trouver moi-même la jeune personne ? je lui dirai tout ce que vous voudrez que je lui dise. »

« O la plus excellente des femmes ! s'écria Jones, en lui serrant les mains ; ne parlez pas de vos obligations envers moi.... mais puisque vous avez été assez bonne pour me le proposer, il y aurait un service qu'il serait peut-être en votre pouvoir de me rendre. Je crois que vous connaissez (je ne sais comment vous y êtes parvenue,) la personne qui est si chère à mon cœur. Si vous pouviez trouver les moyens de lui remettre ceci (tirant un papier de sa poche,) je serai à jamais reconnaissant de votre bonté. »

« Donnez-le moi, dit mistriss Miller. Si je ne le vois pas de mes propres yeux entre ses mains avant de me mettre au lit, que mon premier sommeil soit le dernier de ma vie. Consolez-vous, bon jeune homme ; soyez assez sage pour profiter de vos fautes passées ; je vous garantis que tout ira bien, et que je vous verrai encore heureux avec la

jeune personne la plus charmante qu'il y ait au monde : car c'est ainsi que je l'entends nommer partout. »

« Croyez-moi, Madame, dit Jones, je ne parle pas ici le jargon commun à ceux qui se trouvent dans ma malheureuse situation. Avant que cet horrible accident arrivât, j'avais résolu d'abandonner un genre de vie, dont j'avais reconnu la perversité et la folie. Je vous assure que malgré le trouble que j'ai malheureusement occasionné dans votre maison et dont je vous demande pardon de tout mon cœur, je ne suis point un libertin déterminé. Quoique j'aie été entraîné dans le vice, je n'ai point un caractère vicieux, et à dater d'aujourd'hui, je ferai tout pour me rendre estimable. »

Mistris Miller témoigna combien elle était satisfaite de cette déclaration dans la sincérité de laquelle elle avoua qu'elle avait une confiance entière. Le reste de la conversation se passa de la part de cette excellente femme et de M. Nightingale à réunir leurs efforts pour ranimer les esprits abattus de M.

Jones, ce en quoi ils réussirent assez bien pour le laisser beaucoup plus tranquille et plus content qu'ils ne l'avaient trouvé. Mais rien ne contribua plus à cet heureux changement que l'obligeant engagement pris par mistriss Miller de remettre à Sophie cette lettre qu'il désespérait de trouver aucun moyen de lui faire parvenir. Car, lorsque Black Georges remit la dernière de Sophie à Partridge, il l'informa qu'elle lui avait expressément défendu de lui rapporter aucune réponse, sous peine d'en parler à son père. Il était d'ailleurs charmé de voir qu'il avait auprès de M. Allworthy un avocat aussi chaud dans cette excellente femme qui, à la vérité, était une des plus dignes créatures qui fût au monde.

Mistriss Miller après une visite d'environ une heure, et Nightingale qui était arrivé assez long-tems avant elle, prirent tous deux congé, en promettant de revenir bientôt. Mistriss Miller lui dit qu'elle espérait lui apporter quelque bonne nouvelle de sa maîtresse, et M. Nightingale promit de

s'informer de l'état de la blessure de M. Fitz Patrick, et de tâcher de découvrir quelques-uns de ceux qui avaient été présens à leur rencontre.

Mistriss Miller alla donc sur-le-champ à la maison de Sophie, et nous allons l'y accompagner.

CHAPITRE VI.

Dans lequel mistriss Miller fait une visite à Sophie.

L'accès auprès de la jeune personne était extrêmement facile; car elle vivait alors avec sa tante absolument comme une amie, et pouvait en conséquence recevoir en pleine liberté toutes les visites qu'elle voulait.

Sophie s'habillait quand on vint lui annoncer qu'il y avait en bas une dame qui desirait la voir. Comme, elle ne redoutait pas de recevoir une personne de son sexe en cet état, mistriss Miller fut introduite sur-le-champ.

Après les révérences et les cérémonies accoutumées entre femmes qui sont étrangères l'une à l'autre, Sophie dit : « Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, Madame.

— Cela est vrai, Madame, répondit mistriss Miller ; et je dois vous demander pardon de mon indiscrétion ; mais quand vous saurez ce qui m'a engagée à la commettre, j'espère.... — Je vous en prie, Madame, quelle affaire avez-vous à me confier, dit Sophie avec un peu d'émotion ?—Madame, nous ne sommes pas seules, reprit mistriss Miller à voix basse. —Sortez, Betty, dit Sophie. »

Quand Betty fut sortie, mistriss Miller dit : « Un jeune homme très-malheureux m'a prié, Madame, de vous remettre cette lettre. » Sophie changea de couleur en voyant l'adresse, dont elle connaissait bien l'écriture, et après avoir hésité un moment, répondit : « Je n'aurais pu croire, Madame, d'après votre extérieur, que c'eût été une affaire de cette nature.... De quelque part que vienne cette lettre, je ne l'ouvrirai point. Je serais fâchée de concevoir un injuste soupçon de qui que ce soit, mais vous êtes totalement une étrangère pour moi. »

« Si vous voulez avoir patience, Ma-

dame, répondit mistriss Miller, je vous instruirai qui je suis et comment cette lettre m'est parvenue. — Je n'ai la curiosité de rien savoir, Madame, mais je dois insister pour que vous rendiez cette lettre à la personne qui vous l'a remise. »

Mistriss Miller se jeta alors à ses genoux, et dans les termes les plus passionnés, implora sa compassion. Sophie lui répondit : « Assurément, Madame, il est surprenant que vous vous intéressiez si fortement en faveur de cette personne ; je ne voudrais pas croire, Madame... — Non, Madame, dit mistriss Miller, vous ne croirez rien que la vérité ; je vous dirai tout, et vous ne vous étonnerez plus de l'intérêt que je prends à lui ; c'est la meilleure créature qui ait jamais existé.... » Elle raconta alors toute l'histoire de M. Anderson. Après quoi elle s'écria : « Voilà, Madame, voilà l'effet de sa bonté. Mais je lui ai des obligations beaucoup plus grandes encore ; il a été le sauveur de ma fille. » Ici, après avoir répandu quelques larmes, elle raconta tout ce qui était

relatif à ce fait, en supprimant seulement les circonstances qui auraient trop compromis la réputation de sa fille, et termina en disant : « Maintenant, Madame, vous jugerez si j'en puis trop faire pour un jeune homme si obligeant, si bon, si généreux, et s'il n'est pas la meilleure et la plus digne de toutes les créatures humaines. »

L'altération qui s'était faite jusqu'ici dans les traits de Sophie, avait été à son désavantage en donnant un peu trop de pâleur à son teint ; mais en ce moment elle devint, s'il est possible, plus rouge que du vermillon, et s'écria : « Je ne sais que dire : assurément on ne peut blâmer ce qui provient de la reconnaissance.... Mais quel service puis-je rendre à votre ami en lisant cette lettre, puisque je suis résolue de ne jamais.... » Mistriss Miller renouvela encore ses instances, et la conjura de lui pardonner, mais elle ne pouvait pas, dit-elle, remporter la lettre. « Je ne puis empêcher, Madame, que vous la laissiez, si vous y êtes déterminée ; certainement vous pou-

vez la laisser, que je le veuille ou non. » Je n'ai pas la présomption de vouloir expliquer ce que Sophie entendait par là, ni même de décider si elle y entendait quelque chose; mais mistriss Miller interpréta ces derniers mots à sa fantaisie, et posant la lettre sur la table, prit congé, après avoir d'abord demandé à Sophie la permission de revenir; ce qui ne lui fut ni accordé, ni refusé.

La lettre ne resta sur la table qu'aussi long-tems qu'il en fallut à mistriss Miller pour s'éloigner de la vue de Sophie, qui l'ouvrit aussitôt, et la lut.

Cette lettre fut bien peu utile à la cause de Jones, car elle ne consistait guères qu'en aveux de son indignité, en lamentations amères, expressions de désespoir, et solennelles protestations de sa fidélité inaltérable envers Sophie. Il espérait, disait-il, l'en convaincre, s'il avait encore l'honneur d'être admis en sa présence. Il ajoutait qu'il pourrait lui expliquer sa lettre à lady Bellaston, de manière à mériter sinon son pardon, au moins sa pitié, et terminait en faisant le

serment que rien ne fut jamais plus loïn de sa pensée que d'épouser lady Bellaston.

Quoique Sophie eût lu et relu cette lettre avec une grande attention, le contenu en était une énigme pour elle, et son imagination ne lui pouvait suggérer aucun moyen d'excuser Jones. Elle était encore sans doute fort courroucée contre lui, quoique lady Bellaston eût une si forte part à son ressentiment qu'il en dût rester bien peu pour aucune autre personne, dans un cœur aussi doux que le sien.

Milady devait malheureusement dîner ce jour-là chez sa tante Western, et elles devaient aller toutes trois dans la soirée à l'opéra, et delà au thé de lady Thomas Hutchet. Sophie aurait bien voulu pouvoir se dispenser de tout cela, mais elle ne voulait pas désobliger sa tante; et quant à l'artifice de supposer une maladie, elle y était si absolument étrangère, que cette idée ne lui vint pas une seule fois dans la tête. Ainsi donc elle descendit dès qu'elle fut habillée, résolue à braver l'horrible ennui

de cette journée, qui fut en effet une des plus désagréables qu'elle eût passées; car lady Bellaston saisit toutes les occasions de l'insulter le plus poliment et le plus finement possible. Ses esprits étaient tellement abattus, qu'elle ne put lui répondre; et s'il faut confesser la vérité, elle était, même dans les circonstances les plus heureuses, peu prompte à la répartie.

Un autre malheur qui arriva à la pauvre Sophie fut la compagnie de lord Fellamar, qu'elle rencontra à l'opéra, et qui la suivit au thé de lady Hutchet. Quoique ces deux endroits fussent trop publics pour permettre aucun entretien particulier, et qu'elle eût dans l'un les distractions de la musique, comme dans l'autre celle du jeu, elle ne put jouir de rien en sa présence; car il y a dans les femmes une sorte de délicatesse qui ne leur permet pas d'être même à leur aise dans la compagnie de l'homme qu'elles savent avoir des prétentions sur elles, quand elles ne veulent pas les favoriser.

Voilà deux fois que dans ce chapitre

nous parlons d'un thé, mot que la postérité n'entendra probablement pas dans le sens que nous lui donnons ici; nous nous arrêterons donc un moment, quoique nous soyons fort pressés, pour donner en aussi peu de mots que nous le pourrons, une idée de ce genre d'amusement.

Or, un thé est une assemblée de personnes des deux sexes fort bien mises, dont le plus grand nombre joue aux cartes, et le reste ne fait rien du tout, tandis que la maîtresse de la maison joue le rôle d'une maîtresse d'auberge; et, comme la maîtresse d'auberge s'enorgueillit du nombre de ses hôtes, quoique, différente en cela de l'autre, elle n'y trouve pas toujours son profit.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'attendu les efforts continuels absolument nécessaires pour vivifier ces scènes ennuyeuses, nous entendions les femmes de qualité se plaindre éternellement de n'en avoir pas la force, plainte au surplus absolument particulière aux gens du grand monde. Nous n'aurons

pas de peine à croire que ce cercle impertinent dût être insupportable à Sophie, dans la situation d'ame où elle était. Combien ne dut-elle pas trouver difficile d'affecter dans son maintien l'apparence de la gaîté, quand son ame n'éprouvait que la douleur la plus cruelle, quand chacune de ses réflexions ne lui rappelait que des idées déchirantes.

Enfin, cependant la nuit la rendit à son appartement et bientôt à son lit, où nous la laisserons, pour calmer au moins sa mélancolie, quoique nous craignions bien qu'elle soit hors d'état de se livrer au sommeil, et nous continuerons notre histoire, d'autant plus que nous entendons à notre oreille un certain murmure qui nous annonce que nous sommes à la veille de quelque grand évènement.

CHAPITRE VII.

Scène pathétique entre M. Allworthy et mistriss Miller.

Aussitôt que M. Allworthy fut de retour de son dîner chez M. Western, mistriss Miller eut avec lui une longue conversation, dans laquelle elle l'instruisit que Jones avait malheureusement perdu tout ce qu'il avait eu la bonté de lui donner lors de leur séparation ; elle lui peignit tous les embarras dans lesquels cette perte l'avait jeté, et dont elle avait appris tous les détails du fidèle Partridge. Elle lui reparla encore de toutes les obligations qu'elle avait à Jones ; non que sa narration fût extrêmement exacte relativement à sa fille ; car, quoiqu'elle eût la plus grande confiance en M. Allworthy, et n'eût aucun espoir de tenir

secrète une affaire qui était malheureusement connue de plus d'une demi-douzaine de personnes, elle ne put prendre sur elle de rappeler les circonstances qui compromettaient le plus la chasteté de la pauvre Nancy, et supprima cette partie de son histoire aussi soigneusement que si elle eût été devant un juge, et que si sa fille eût été accusée d'un infanticide.

M. Allworthy dit qu'il y avait très-peu de caractères assez complètement vicieux pour n'avoir pas le moindre mélange de vertu. « Cependant, ajouta-t-il, je ne puis nier que vous n'ayiez quelques obligations à ce jeune homme, tout mauvais sujet qu'il soit, et je consens en conséquence à excuser tout ce qui s'est passé, mais j'exige absolument que vous ne prononciez plus son nom devant moi; car je vous assure que c'est d'après l'évidence la plus entière et la plus incontestable, que je me suis décidé à prendre les mesures que j'ai prises. — Je n'en ai pas le moindre doute, dit mistriss Miller, mais je vous montrerai tous ces faits sous

leurs couleurs vraies et naturelles, et vous serez alors convaincu que ce jeune homme a plus de droits à vos bontés que quelques autres personnes que je ne nommerai pas.»

« Madame, dit Allworthy un peu blessé, je ne veux entendre aucune réflexion offensante sur mon neveu, et si vous dites un mot de plus sur le même ton, je quitte sur-le-champ votre maison ; c'est le plus digne et le meilleur des hommes, et, je vous le répète encore une fois, il a poussé l'amitié pour ce vaurien à un excès blâmable, en me cachant trop long-temps ses actions les plus coupables. L'ingratitude du malheureux pour ce bon jeune homme est ce qui m'irrite le plus ; car j'ai, Madame, les plus grandes raisons de croire qu'il avait formé le complot de supplanter mon neveu dans mon affection, et de me le faire déshériter.»

« Je vous assure, Monsieur, répondit mistriss Miller un peu effrayée (car, bien que M. Alllworthy eût le sourire le plus doux et le plus bienveillant, il avait quelque chose de terrible quand il fronçait le

sourcil), je vous assure que je ne parlerai jamais contre aucun de ceux dont vous avez la bonté de penser favorablement. Assurément, Monsieur, une telle conduite ne me conviendrait guères, surtout quand il s'agit de votre plus proche parent. Mais, Monsieur, vous ne pouvez pas m'en vouloir, vous ne devez pas m'en vouloir, des souhaits que je forme pour ce pauvre misérable. Sûrement je peux bien l'appeler ainsi à présent, quoique j'aie vu autrefois le tems où vous vous fussiez mis en colère contre moi si j'avais parlé de lui avec le plus léger manque de respect. Combien de fois vous ai-je entendu l'appeler votre fils ! Combien de fois m'en avez-vous parlé avec toute la tendresse d'un père ! Non, Monsieur, je ne peux oublier cette foule d'expressions tendres dont vous vous serviez en me parlant de lui ; enfin, tous les éloges que vous me faisiez de sa beauté, de son esprit, de ses vertus, de son bon naturel et de sa générosité ; non, Monsieur, je ne peux les oublier, car je les ai

tous trouvés vrais. J'en ai fait l'épreuve dans ma propre cause : toutes ces bonnes qualités ont sauvé ma famille. Vous me pardonnerez mes larmes, Monsieur, oh ! oui, vous me les pardonnerez. Lorsque je considère combien le sort de ce pauvre jeune homme à qui j'ai tant d'obligations, a cruellement changé; lorsque je considère qu'il a perdu vos bontés, qu'il estimait, je le sais, plus que sa propre vie, je dois, ah ! je dois pleurer sur lui. Quand vous auriez un poignard à la main, quand je vous verrais prêt à le plonger dans mon sein, je ne pourrais m'empêcher de pleurer le malheur d'un jeune homme que vous avez aimé, et que j'aimerai toujours. »

M. Allworthy fut assez vivement ému de ce discours, mais il ne parut pas que ce fût de colère ; car, après un court silence, prenant mistriss Miller par la main, il lui dit très-affectueusement : « Allons, Madame, allons, pensons un peu à votre fille. Je ne peux vous blâmer de vous réjouir d'un mariage qui lui promet tant d'avan-

tages ; mais vous savez que ces avantages dépendent en grande partie de la réconciliation avec le père. Je connais beaucoup M. Nightingale, j'ai eu autrefois des affaires à traiter avec lui ; je lui ferai une visite, et tâcherai de vous servir en cette occasion. Je le crois un peu attaché à ses intérêts ; mais comme il s'agit de son fils unique, et qu'enfin la chose est irréparable, peut-être parviendra-t-il avec le tems à entendre raison ; je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour vous. »

La pauvre femme fit mille remercîmens à M. Allworthy pour cette offre obligeante et généreuse, et ne put s'empêcher de saisir encore cette occasion d'exprimer sa reconnaissance pour Jones, à qui, ajouta-t-elle, j'ai encore l'obligation du service que vous voulez bien me rendre. Allworthy l'interrompit avec un geste plein de douceur ; il était trop bon pour être offensé d'un sentiment qui avait un principe aussi noble que celui qui faisait agir mistriss Miller, et véritablement si ce nouvel évènement n'eût

pas fait revivre son ancienne colère contre Jones, il est possible qu'elle se fût un peu adoucie au récit d'une action que la méchanceté elle-même n'aurait pu attribuer à un mauvais motif.

M. Allworthy et mistriss Miller étaient restés plus d'une heure ensemble, quand leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Blifil et d'une autre personne, qui n'était autre que M. Dowling le procureur, lequel était devenu le grand favori de M. Blifil, et que M. Allworthy, à la sollicitation de son neveu, avait chargé de ses affaires; il l'avait aussi recommandé à M. Western, de qui le procureur avait reçu la promesse d'être promu au même office, dès qu'il serait vacant dans sa maison. M. Western l'avait chargé, en attendant, de terminer quelques affaires qu'il avait alors à Londres, relativement à certaine hypothèque.

C'était là le principal motif qui amenait alors M. Dowling à la ville; il avait profité de cette occasion pour apporter de

l'argent à M. Allworthy, et lui rendre compte de quelques autres affaires; mais comme tous ces détails sont beaucoup trop ennuyeux pour trouver place dans cette histoire, nous laisserons l'oncle, le neveu et le procureur parler ensemble de leurs affaires, et nous passerons à autre chose.

CHAPITRE VIII.

Contenant divers objets.

Avant de revenir à M. Jones, nous ferons encore une visite à Sophie.

Quoique cette jeune personne eût, par ces petits moyens adoucissans dont nous avons parlé, mis sa tante de très-bonne humeur, elle n'avait pu parvenir à modérer son zèle pour lord Fellamar. Ce zèle était encore enflammé par lady Bellaston, qui lui avait dit le soir précédent qu'elle était très-satisfaite de la conduite et des procédés de Sophie envers milord; que tout délai serait dangereux, et que le seul moyen de réussir était de presser le mariage avec une telle célérité, que la jeune personne n'eût pas le tems de réfléchir, et fût obligée de consentir, en sachant à peine ce qu'elle fe-

rait. « C'est ainsi, disait-elle, que se termine la moitié des mariages parmi les gens de condition. » Fait très-probablement vrai, et auquel il faut attribuer, je suppose, cette tendresse mutuelle qui subsiste par la suite entre tant de couples fortunés.

Lady Bellaston avait à peu près fait entendre la même chose à lord Fellamar, et tous deux embrassèrent son avis avec tant d'empressement, qu'à la requête de milord, le lendemain fut fixé par mistriss Western pour une entrevue particulière entre les jeunes gens. Ce projet fut communiqué à Sophie par sa tante, qui insista en termes si impérieux, que la jeune personne, après avoir, sans le moindre succès, dit tout ce qu'elle put inventer pour qu'il n'eût pas lieu, finit par donner la plus grande preuve de complaisance qu'une jeune personne puisse donner, et consentit à voir milord.

Comme les conversations de ce genre ne procurent pas un grand plaisir, on nous excusera de ne pas rapporter en entier tout ce qui se passa dans cette entrevue, dans

laquelle, après que milord eut fait mille déclarations de l'amour le plus pur et le plus ardent à Sophie, qui rougissait et gardait le silence, elle rassembla enfin le peu de force qui lui restait, et dit d'une voix foible et tremblante : « Milord, vous devez juger vous-même si votre dernière conduite avec moi a été d'accord avec les protestations que vous me faites maintenant. — N'y a-t-il donc, répondit-il, aucun moyen d'expier mon délire? Ce que j'ai fait, je le crains bien, a dû vous convaincre trop clairement que la violence de mon amour m'avait privé de l'usage de ma raison. — Eh bien! milord, il est en votre pouvoir de me donner la preuve d'une affection que je me sentirais disposée à encourager, et dont je vous serais très-redevable. — Quelle est-elle, Madame, dit Milord avec beaucoup de chaleur? — Milord, dit-elle, baissant les yeux sur son éventail, vous devez sentir combien cette passion que vous avez la prétention d'avoir pour moi m'a rendu jusqu'ici malheureuse. — Pouvez-

vous être assez cruelle pour appeler ainsi la passion que vous m'avez inspirée ! — Oui, Milord, toute protestation d'amour, faite à l'objet de nos persécutions, est la plus insultante de toutes les impostures. Votre poursuite est pour moi la plus cruelle des persécutions ; je dirai plus, c'est prendre, de la manière la moins généreuse, avantage de ma malheureuse situation.—O la plus aimable, la plus adorable des femmes ! ne m'accusez pas, s'écria-t-il, d'un procédé aussi peu généreux, car je n'ai d'autres pensées que celles qui ont pour but votre honneur et votre intérêt, et d'autre projet, d'autre espoir, d'autre ambition que de mettre à vos pieds, moi, mes titres, ma fortune, enfin tout ce que je possède. — Milord, dit-elle, c'est cette fortune, ce sont ces titres qui vous donnent sur moi cet avantage dont je me plains ; ce sont là les charmes qui ont séduit mes parens, mais ces charmes sont tout à fait sans pouvoir sur moi. Si vous voulez mériter ma reconnaissance, il n'y a qu'un moyen..... — Pardonnez-moi,

divine créature : tout ce que je peux faire en votre faveur vous est tellement dû, et me procurera à moi un si grand plaisir, qu'il n'y aurait aucun motif pour votre reconnaissance. — Je vous assure, Milord, répondit-elle, que vous pouvez mériter ma reconnaissance, mon estime et tous les souhaits pour votre bonheur qu'il est en mon pouvoir de faire; je dis plus, vous pouvez les mériter sans peine, car il doit être sans doute facile à un cœur généreux de m'accorder ma demande. Souffrez que je vous conjure de cesser une poursuite dont vous ne pouvez espérer aucun succès; je vous demande cette grâce autant pour l'amour de vous-même que pour l'amour de moi; car sûrement vous avez le cœur trop noble pour trouver quelqu'espèce de plaisir à tourmenter une malheureuse créature. Que vous proposez-vous, Milord ! Vous vous condamnez vous-même à une peine inutile, par une persévérance qui, sur mon honneur, sur le salut de mon ame, ne pourra rien gagner, ne gagnera as-

surément rien sur moi, dans quelques malheurs que vous puissiez parvenir à me plonger. » Ici Milord poussa un profond soupir, et dit : « Est-il donc vrai, Madame, que je sois assez malheureux pour être à vos yeux un objet de haine et de mépris ? ou me pardonnerez-vous de soupçonner que quelqu'autre. . . . » Ici il hésita, et Sophie répondit avec assez de force : « Milord, je ne suis point obligée de vous rendre compte de mes sentimens ; je vous rends grâces des propositions généreuses que vous m'avez faites, je conviens qu'elles surpassent de beaucoup mon mérite et mes espérances. J'espère cependant, Milord, que quand je vous déclare que je ne peux les accepter, vous n'insisterez pas pour que je vous en explique les raisons. Lord Fellamar lui répondit par un long discours que nous n'avons pas compris parfaitement, soit qu'en effet il fût dénué de sens, soit qu'il péchât simplement contre les règles de la grammaire ; mais il le termina, en disant : que si elle avait antérieurement engagé son

cœur à quelque gentilhomme, dût-il être malheureux toute sa vie, il se croirait obligé en honneur de se désister de ses prétentions. Peut-être Milord appuya-t-il un peu trop emphatiquement sur le mot *gentilhomme*, car nous ne pouvons expliquer autrement l'indignation qu'il inspira à Sophie, qui dans sa réponse parut vivement offensée.

Tandis qu'elle parlait d'un ton de voix plus élevé que de coutume, mistriss Western entra, les joues enflammées de colère, et le feu jaillissant de ses yeux comme des éclairs. « Je suis honteuse, dit-elle, Milord, de la réception qu'on vous a faite; je vous assure que nous sommes tous sensibles à l'honneur que vous avez bien voulu nous faire. Je dois vous dire, miss Western, que la famille attend de vous une conduite toute différente. » Ici Milord intercéda en faveur de la jeune personne, mais ce fut sans succès. La tante continua jusqu'à ce que Sophie, après avoir tiré son mouchoir de sa poche, se fût jetée dans un fauteuil en versant un torrent de larmes.

Le reste de la conversation entre mistriss Western et Milord, jusqu'à ce que ce dernier se retirât, se passa du côté de Milord en lamentations amères, et du côté de mistriss Western en assurances très-positives que sa nièce consentirait, et même volontairement, à tout ce qu'il desirait. « Il faut convenir, Milord, ajouta-t-elle, que cette petite fille a eu une sotte éducation, aussi peu digne de sa fortune que de sa naissance. Son père, je suis fâchée de le dire, mérite toutes sortes de reproches; la petite fille a des notions de timidité si niaises, si provinciales : ce n'est que cela, Milord, sur mon honneur; je suis convaincue qu'au fonds elle a du sens, et qu'on la ramènera aisément à la raison. »

Ces dernières phrases furent dites en l'absence de Sophie; car elle avait quitté depuis quelque tems le salon, avec plus d'apparence de colère qu'elle n'en avait encore montrée en aucune autre occasion. Alors, après les plus vives expressions de reconnaissance envers mistriss Western, les plus ardentes

protestations d'un amour dont rien ne pourrait triompher, et mille promesses de persévérance, que mistriss Western encouragea fortement, Milord prit congé et sortit.

Avant de raconter ce qui se passa ensuite entre mistriss Western et Sophie, il peut être à propos de rapporter un accident malheureux qui était arrivé, et avait occasionné le retour de mistriss Western dans cet état de fureur où nous l'avons vue.

Le lecteur saura donc que la femme de chambre qui servait alors Sophie avait été recommandée par lady Bellaston, chez laquelle elle avait demeuré quelque tems en qualité de coiffeuse. C'était une fille d'esprit, et elle avait reçu les instructions les plus sévères de surveiller très-soigneusement sa jeune maîtresse. Ces instructions, nous sommes fâchés de le dire, lui avaient été données par mistriss Honora, dans les bonnes grâces de laquelle lady Bellaston était parvenue si avant, que la vive affection que cette bonne femme de chambre avait eue autrefois pour Sophie, était tota-

lement effacée par le grand attachement qu'elle avait pour sa nouvelle maîtresse.

Or, dès que mistriss Miller fut sortie, Betty (c'était le nom de la nouvelle femme de chambre de Sophie) trouva en rentrant dans la chambre, sa jeune maîtresse occupée très-attentivement à lire une longue lettre. L'altération visible de ses traits aurait suffi pour autoriser les soupçons que cette fille conçut ; mais ils avaient encore un fondement plus solide, car elle avait entendu toute la scène qui s'était passée entre Sophie et mistriss Miller.

Mistriss Western fut instruite de tout par Betty, qui, après avoir reçu beaucoup de complimens et même quelque récompense de sa fidélité, eut l'ordre de faire entrer chez mistriss Western la femme qui avait apporté la lettre, en cas qu'elle revînt.

Malheureusement mistriss Miller revint au même moment que Sophie était en discussion avec Milord. Betty, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, l'introduisit sur-le-

champ chez mistriss Western, qui, parfaitement instruite d'une foule de circonstances relatives à ce qui s'était passé la veille, fit aisément accroire à la pauvre femme que Sophie lui avait tout dit, et tira d'elle par ce moyen tout ce qu'elle savait concernant la lettre et concernant Jones.

Cette pauvre créature pouvait s'appeler la simplicité même; elle était de cette classe de gens qui sont toujours prêts à croire tout ce qu'on leur dit, à qui la nature n'a donné ni armes défensives, ni armes offensives en fait d'imposture, et qui sont conséquemment exposés à être trompés par quiconque veut faire simplement la dépense d'un petit mensonge pour y réussir. Mistriss Western, après avoir tiré de mistriss Miller tout ce qu'elle savait, ce qui n'était, en effet, que bien peu de chose, mais était suffisant pour lui en faire soupçonner beaucoup, la renvoya, en l'assurant que Sophie ne la verrait pas, qu'elle ne répondrait pas à la lettre, et n'en recevrait pas d'autre. Elle ne la laissa pas partir sans lui avoir fait un beau sermon

sur la honte d'un métier auquel elle ne pouvait donner un autre nom que celui d'entremetteuse. Cette découverte avait déjà beaucoup altéré sa bonne humeur, lorsqu'entrant dans la pièce voisine de celle où étaient lord Fellamar et Sophie, elle entendit sa nièce protestant avec beaucoup de chaleur contre les persécutions de Milord. Sa rage, qui fermentait déjà, éclata alors, et elle se précipita dans l'appartement de sa nièce avec cet excès de fureur dont nous avons rendu compte.

Lord Fellamar ne fut pas plutôt sorti, que mistriss Western rentra chez Sophie, à laquelle elle reprocha amèrement le mauvais usage qu'elle avait fait de sa confiance en elle, et la perfidie qu'elle avait employée pour recevoir des lettres d'un homme avec lequel, la veille seulement, elle avait voulu s'engager par le serment le plus solennel à ne plus jamais avoir de correspondance. Sophie protesta qu'elle n'avait pas continué une semblable correspondance. « Comment! comment! miss Wes-

tern, dit la tante, voulez-vous nier que vous ayez reçu hier une lettre de lui?—Une lettre, Madame, répondit Sophie un peu surprise! —Il n'est pas très-poli, Miss, reprit la tante, de répéter mes propres paroles; je dis une lettre, et j'insiste pour que vous me la montriez sur-le-champ. — Je dédaigne le mensonge, Madame, dit Sophie; j'ai en effet reçu une lettre, mais c'était sans que je l'eusse desirée, et je puis même dire sans mon consentement. — Assurément, Miss, s'écria la tante, assurément vous devriez rougir d'avouer que vous en ayez reçu; mais où est la lettre? car je veux la voir.»

Sophie hésita un moment avant de répondre à cette demande positive, et finit par ne trouver d'autre excuse que de déclarer qu'elle n'avait pas la lettre dans sa poche, ce qui était littéralement vrai. Sa tante perdant alors toute patience, lui dit sèchement : « Êtes-vous résolue, oui ou non, à épouser lord Fellamar? Elle ne répondit à cette question que par la négative

la plus énergique. Mistriss Western répliqua par un serment, ou quelque chose qui y ressemblait beaucoup, que le lendemain de bon matin elle la remettrait entre les mains de son père.

Sophie alors se mit à raisonner avec sa tante de la manière suivante : « Pourquoi, Madame, faut-il nécessairement que je sois forcée à me marier? Considérez combien cette nécessité vous aurait paru cruelle à vous-même, et combien vos parens ont été plus doux, en vous laissant votre liberté à cet égard. Qu'ai-je donc fait pour perdre cette liberté? Je ne me marierai jamais sans avoir obtenu le consentement de mon père et sans vous demander le vôtre; et quand je demanderai ce consentement à l'un ou à l'autre, pour un objet qui en sera reconnu indigne, ne sera-t-on pas alors assez à tems de me contraindre à en épouser un autre?— Puis-je supporter ce discours, s'écria mistriss Western, de la part d'une fille qui a maintenant dans sa poche la lettre d'un assassin. — Je vous proteste, répondit Sophie, que

je n'ai point de pareille lettre ; et s'il est un assassin, il ne sera bientôt plus dans le cas de vous donner de l'inquiétude. — Comment, miss Wessern, dit la tante, avez-vous l'audace de parler de lui de cette manière, et de m'avouer en face votre amour pour un tel scélérat ? — Assurément, Madame, dit Sophie, vous interprétez mes paroles d'une manière très-étrange. —Miss Western, je vous proteste que je suis décidée à ne pas souffrir plus long-tems votre manière d'être avec moi. C'est de votre père que vous avez appris à me traiter ainsi ; c'est lui qui vous a enseigné à me donner un démenti ; il vous a totalement perdue par son faux système d'éducation, et grâce au ciel, il aura la consolation d'en recueillir les fruits ; car je vous déclare encore une fois que je vous renverrai à lui demain matin ; je retirerai toutes mes troupes du champ de bataille, et, comme le sage roi de Prusse, je resterai dorénavant dans un état de neutralité parfaite. Vous êtes tous deux trop sensés pour avoir besoin d'être

gouvernés par moi ; ainsi donc, faites vos préparatifs, car demain matin vous évacuerez cette maison. »

Sophie lui fit toutes les représentations possibles ; mais sa tante fut sourde à tout ce qu'elle dit. Nous la laisserons donc pour le présent dans son opiniâtreté, d'autant plus que nous ne voyons pas d'espoir de l'amener à changer de sentiment.

CHAPITRE IX.

Ce qui arriva à M. Jones dans sa prison.

M. Jones avait passé seul plus de vingt-quatre heures bien tristes, excepté les momens où Partridge était venu lui tenir compagnie, lorsque M. Nightingale revint; non que ce digne jeune homme eût abandonné ou oublié son ami, car il avait employé la plus grande partie de ce tems-là à le servir.

Ses informations l'avaient conduit à apprendre que les seules personnes qui eussent vu le commencement de la malheureuse rencontre, étaient une troupe de matelots attachée à un vaisseau de guerre alors à Deptford. Il alla donc à Deptford pour les y trouver; mais lorsqu'il fut arrivé à bord du vaisseau, on lui apprit que les hommes

qu'il cherchait étaient tous à terre. Il les suivit à la piste de place en place, et enfin il en trouva deux buvant ensemble avec une troisième personne, dans un mauvais cabaret, près Aldersgate.

Nightingale desira parler à Jones en particulier, car Partridge était dans la chambre quand il entra. Aussitôt qu'ils furent seuls, Nightingale prenant Jones par la main, lui dit : « Allons, mon brave ami, ne vous laissez pas trop abattre par ce que je viens vous dire. Je suis fâché d'être un messager de mauvaises nouvelles, mais je crois de mon devoir de vous les dire. — Je devine déjà quelles sont ces mauvaises nouvelles, répondit Jones; le pauvre gentilhomme est donc mort! — J'espère que non : il était encore vivant ce matin, quoique je ne veuille pas vous flatter, car je crains, d'après les informations que j'ai prises, que sa blessure ne soit mortelle. Si l'affaire est exactement comme vous me l'avez racontée, quoi qu'il puisse arriver, vos propres remords sont tout ce que vous

aurez à craindre ; mais pardonnez-moi, mon cher Jones, si je vous conjure de dire à vos amis ce qu'il y a de plus fâcheux dans votre histoire ; si vous nous déguisez quelque chose, c'est de vous-même et de vous seul que vous aurez été l'ennemi. »

« Quelle raison, mon cher Jack, vous ai-je jamais donné, dit Jones, de me percer le cœur par un si cruel soupçon ? — Patience, continua Nightingale, et je vous dirai tout. Après les recherches les plus actives, j'ai enfin rencontré deux hommes qui se sont trouvés présens à ce malheureux accident, et j'ai la douleur de vous dire qu'ils ne racontent pas l'histoire si fort à votre avantage que vous l'avez racontée vous-même. — Que disent-ils donc ? — Je suis véritablement aussi fâché de le répéter, qu'effrayé des conséquences qui peuvent en résulter pour vous. Ils disent qu'ils étaient à une trop grande distance pour avoir entendu le sujet de la querelle ; mais tous deux s'accordent à soutenir que le premier coup a été donné par vous. — Eh

bien ! sur le salut de mon ame, ils me calomnient ; non-seulement il m'a frappé le premier, mais il m'a frappé sans la moindre provocation de ma part. Qui peut donc engager ces malheureux à m'accuser faussement ? — C'est ce que je ne peux deviner ; et si vous, vous-même, et moi, qui suis si sincèrement votre ami, ne pouvons concevoir la raison pour laquelle ils vous donnent ainsi un démenti, quelle raison un tribunal toujours impassible pourra-t-il donner pour ne pas les croire ? Je leur ai répété ma question à plusieurs reprises ; ainsi l'a fait cette autre personne qui était présente, que je crois être un marin, et qui réellement semblait s'intéresser très-vivement à vous ; car il les engagea plus d'une fois à considérer qu'il s'agissait de la vie d'un homme en cette circonstance, et ne se lassa pas de leur demander s'ils étaient bien certains de ce qu'ils avançaient ; à quoi ils ont répondu tous deux qu'ils en étaient très-certains, et qu'ils étaient prêts à appuyer leur témoignage par serment. Au nom du ciel, mon cher ami,

rappelez-vous bien tout ce qui s'est passé; car, si ce qu'ils disent se trouve être vrai, vous sentez qu'il n'y a pas de tems à perdre pour tirer le meilleur parti de votre situation présente. Je ne voudrais pas vous affliger; mais vous connaissez sans doute la sévérité de la loi, quelques provocations verbales que l'on ait pu vous faire. — Hélas! mon ami, quel intérêt peut avoir un malheureux comme moi de rester sur la terre? Pensez-vous, d'ailleurs, que je puisse même souhaiter de vivre avec la réputation d'un assassin? Quand j'aurais encore des amis, et je n'en ai plus, hélas! pourrais-je avoir le front de les solliciter de parler en faveur d'un homme condamné pour le crime le plus noir qui soit dans la nature? Croyez-moi, je n'ai pas cette espérance; mais j'ai quelque confiance dans un tribunal, supérieur de beaucoup à ceux d'ici bas, et j'ai l'assurance d'y trouver toute la protection que je mérite. »

Il finit par les protestations les plus solennelles et les plus énergiques qu'il avait

dit la vérité dans tout ce qu'il avait avancé.

La confiance de Nightingale fut de nouveau ébranlée, et commençait même à pencher en faveur de son ami, quand mistriss Miller parut, et fit un rapport fâcheux du mauvais succès de son ambassade. Jones ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il s'écria fort héroïquement : « A présent, mon ami, je suis totalement indifférent sur ce qui peut arriver, au moins sous le rapport de ma vie ; et si c'est la volonté du ciel que j'expie ainsi le sang que j'ai versé, j'espère que la bonté divine permettra un jour que mon honneur soit reconnu, et qu'au moins les paroles d'un mourant inspireront assez de confiance pour justifier sa mémoire. »

Il se passa alors une scène extrêmement triste entre le prisonnier et ses amis ; mais, comme peu de lecteurs auraient probablement desiré de s'y trouver présens, il en est aussi peu, je crois, qui puissent desirer de l'entendre raconter en détail. Nous passerons en conséquence à l'arrivée du geolier, qui annonça à Jones qu'une

dame desirait lui parler, quand il en aurait le loisir.

Jones témoigna sa surprise de ce message ; il dit qu'il ne connaissait aucune dame au monde dont il pût espérer de recevoir la visite dans le lieu où il était. Cependant, comme il n'avait pas de motif pour refuser de voir qui que ce fût, mistriss Miller et M. Nightingale prirent sur-le-champ congé de lui, et il donna ordre de faire entrer cette dame.

Si Jones fut surpris qu'on lui eût annoncé la visite d'une dame, combien ne le fut-il pas davantage, quand il la reconnut pour être mistriss Waters. Nous le laisserons donc un moment dans cet état d'étonnement, ne fût-ce que pour donner au lecteur le tems de revenir de sa surprise ; car probablement il en aura aussi éprouvé beaucoup à l'arrivée de cette dame.

Qui était cette mistriss Waters, le lecteur le sait assez : ce qu'elle était à présent, voilà ce dont il faut qu'il soit complètement instruit. Il voudra donc bien se souvenir

que cette dame partit d'Upton dans la même voiture que M. Fitz Patrick et un autre gentilhomme irlandais, et qu'elle alla avec eux jusqu'à Bath.

Or, il y avait à cette époque un certain emploi vacant dans la maison et à la disposition de M. Fitz Patrick, je veux dire celui de sa femme; car la dame qui avait autrefois occupé cet emploi, avait résigné, ou tout au moins en avait abandonné les fonctions. M. Fitz Patrick ayant en conséquence examiné avec beaucoup d'attention mistriss Waters pendant le voyage, l'avait trouvée extrêmement propre à remplir cette place. A son arrivée à Bath, il la lui conféra sur-le-champ, et elle l'accepta sans scrupule. Tout le tems qu'ils restèrent à Bath, ils vécurent comme mari et femme, et comme mari et femme, ils arrivèrent ensemble à Londres.

Soit que M. Fitz Patrick fût trop sage pour quitter une bonne chose avant de s'en être assurée une meilleure, ce dont il commençait seulement alors à entrevoir l'es-

pérance ; soit que mistriss Waters eût si bien rempli son emploi qu'il eût le projet de la garder en chef, et de ne faire de sa femme, ce qui arrive souvent, que sa lieutenante, il est certain qu'il ne lui en parla jamais ; qu'il ne lui communiqua jamais la lettre qu'il avait reçue de sa tante, et ne lui fit jamais une seule fois mention du dessein où il était de la reprendre. Il lui avait encore beaucoup moins prononcé le nom de Jones ; car, quoiqu'il pensât à se battre avec lui partout où il le rencontrerait, il n'imita point ces personnages prudens, qui pensent qu'une femme, une mère, une sœur, ou quelquefois même une famille toute entière, sont les seconds sur lesquels on peut compter le plus sûrement dans ces sortes d'occasions. La première nouvelle qu'elle apprit de tout cela lui en fut donnée par lui-même, après qu'il eût été rapporté chez lui de la taverne où sa blessure avait été pansée.

Cependant, comme M. Fitz Patrick n'avait jamais eu le talent de raconter une

histoire d'une façon bien claire, et comme il était ce jour-là peut-être encore plus obscur que de coutume, ce ne fut que quelque tems après qu'elle découvrit que le gentilhomme qui lui avait fait cette blessure était le même de qui elle en avait reçu une, qui, quoiqu'elle ne fût pas mortelle, était cependant si profonde, qu'elle avait laissé après elle une cicatrice considérable. Mais elle ne fut pas plutôt informée que M. Jones était celui qui avait été mis à Gate-house pour cet assassinat supposé, qu'elle saisit la première occasion de confier M. Fitz Patrick aux soins d'une garde, et se hâta d'aller visiter le vainqueur.

Elle entra dans la chambre de Jones avec un air de gaîté qui fut aussitôt réprimé par l'aspect mélancolique du pauvre Jones, qui tressaillit en la voyant. « Je ne m'étonne pas de votre surprise, lui dit-elle, je crois que vous ne vous attendiez pas à me voir. Peu de prisonniers reçoivent ici des visites de femmes, à moins que ce ne soit de la leur; vous voyez le pouvoir que vous avez sur

moi, M. Jones. J'étais loin de penser, en nous séparant à Upton, que notre première entrevue aurait lieu dans un endroit tel que celui-ci. — Assurément, Madame, dit Jones, je dois vous rendre grâces de cette visite : peu de gens suivent les malheureux, surtout dans ces affreuses demeures.—Je vous assure, M. Jones, dit-elle, que j'ai peine à me persuader que vous soyez le même agréable jeune homme que j'ai vu à Upton; votre visage est plus triste que toutes les prisons de l'univers ; que peut-il donc vous être arrivé ? — Je croyais, Madame, dit Jones, que sachant que j'étais ici, vous en saviez aussi la malheureuse cause. — Je sais que vous avez fait une petite piquûre à un homme en vous battant en duel, voilà tout. » Jones témoigna quelqu'indignation de cette légèreté, et parla avec la douleur la plus profonde de ce qui s'était passé. Elle lui répondit : « Eh bien donc, Monsieur, si vous prenez cette affaire si fort à cœur, je vais bien vous rassurer ; le gentilhomme n'est pas mort, et

je suis à-peu-près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Le premier chirurgien qui l'a pansé était un jeune homme, qui avait intérêt de faire croire la blessure aussi dangereuse qu'il était possible, afin de se faire plus d'honneur par sa guérison; mais le chirurgien du roi l'a vu depuis, et assure qu'à moins d'une fièvre dont il n'apperçoit aucun symptôme quant à présent, il ne craint absolument rien pour sa vie. » A ce récit, Jones laissa voir sur son visage la plus grande satisfaction. Mistriss Waters s'en appercevant, affirma la vérité de ce qu'elle avait dit, et ajouta : « Par le hasard le plus extraordinaire du monde, je loge dans la même maison, et j'ai vu ce gentilhomme; je vous assure qu'il vous rend justice, et dit que, quelles qu'en soient les conséquences, c'est lui qui a été entièrement l'agresseur, et qu'il n'y a pas le moindre reproche à vous faire. »

Jones témoigna la joie la plus vive de la nouvelle que mistriss Waters lui apportait; il l'instruisit alors de beaucoup de choses qu'elle savait aussi bien que lui, comme de

ce qu'était M. Fitz Patrick, de ce qui avait donné lieu à son ressentiment, etc. Il lui raconta aussi plusieurs faits qu'elle ignorait absolument, comme l'aventure du manchon et d'autres particularités, lui taisant seulement le nom de Sophie. Il déplora ensuite les folies et les fautes de toute espèce dont il s'était rendu coupable; chacune d'elles, disait-il, ayant été suivie de conséquences si funestes, qu'il serait tout à fait impardonnable s'il ne se tenait pas pour bien averti, et ne renonçait pas désormais à cette coupable conduite. Il termina en lui annonçant sa résolution d'être plus sage à l'avenir, de peur qu'il ne lui arrivât quelque chose de plus fâcheux encore.

Mistriss Waters s'amusa beaucoup à tourner tous ses beaux sentimens en ridicule, les regardant, disait-elle, comme les effets du chagrin et de la solitude. Elle répéta quelques vieilles plaisanteries sur le *diable, quand il fut malade*, etc., et dit qu'elle ne doutait pas de le voir bientôt libre et aussi gai qu'auparavant. «Je ne mets

pas même en question, ajouta-t-elle, si votre conscience sera bientôt délivrée de tous ces scrupules qui ne font que vous rendre malades. »

Elle lui dit beaucoup d'autres choses de ce genre, dont quelques-unes ne lui feraient pas grand honneur dans l'opinion de quelques lecteurs, si nous les rapportions. Nous ne sommes pas même tout à fait sûrs que les réponses faites par Jones ne fussent pas tournées en ridicule par d'autres. En conséquence, nous supprimerons le reste de cette conversation, et nous nous contenteron d'observer qu'elle se termina en toute innocence, beaucoup plus à la satisfaction de Jones que de mistriss Waters ; car le premier était transporté des nouvelles qu'elle lui avait apportées, mais la dame n'était pas tout à fait si charmée de la conduite repentante d'un homme dont, à la première entrevue, elle avait conçu une opinion toute différente de celle qu'elle était obligée d'en prendre en ce moment.

Ainsi se trouva presqu'entièrement dis-

sipée la tristesse qu'avait occasionnée le rapport de M. Nightingale; mais l'abattement causé par celui de mistriss Miller subsistait toujours; son récit cadrait tellement avec les expressions de la lettre de Sophie, qu'il ne doutait pas un moment qu'elle n'eût montré la sienne à sa tante, et n'eût pris la ferme résolution de l'abandonner.

Les tourmens que cette pensée lui causa ne pouvaient être égalés que par ceux que lui fit souffrir une nouvelle calamité que la fortune lui réservait encore, et que nous communiquerons au lecteur dans le second chapitre du livre suivant.

FIN DU LIVRE DIX-SEPTIÈME.

TOM JONES.

LIVRE XVIII

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Adieu au lecteur.

Nous voilà maintenant, cher lecteur, arrivés au dernier relais de notre long voyage. Puisque nous avons parcouru ensemble un si grand nombre de pages, conduisons-nous l'un envers l'autre comme des camarades de voyage, qui ont passé ensemble plusieurs jours dans une voiture publique, et qui, malgré quelques picoteries et quelques petites animosités qui ont pu avoir lieu sur la route, finissent généralement par tout ou-

blier, et remontent pour la dernière fois dans la voiture avec joie et plaisir ; d'autant qu'après ce dernier relais il peut fort bien nous arriver ce qui leur arrive communément, de ne plus nous rencontrer.

Puisque je me suis servi ici de cette comparaison, permettez-moi de la pousser un peu plus loin. Je veux donc imiter, dans ce dernier livre la bonne compagnie dont je viens de parler : chacun sait qu'alors tous les bons mots et toutes les railleries cessent, que ceux des voyageurs qui ont joué pendant la route les rôles de plaisans, y renoncent tout à fait, et que la conversation devient ordinairement simple et sérieuse.

De même, si je me suis permis, dans le cours de cet ouvrage quelque plaisanterie pour te divertir, j'y renonce absolument. La variété des matières que je serai obligé d'entasser dans ce livre, ne laissera point de place à ces observations badines que j'ai faites ailleurs, et qui t'ont peut-être empêché quelquefois de te laisser aller à un léger sommeil, quand il commençait à vouloir s'emparer de toi. Tu ne trouveras dans ce dernier livre rien, ou

en vérité presque rien de ce genre : ce ne sera en tout qu'un simple récit ; et en effet, quand tu auras parcouru la foule de grands évènemens que ce livre va enfanter, tu croiras le nombre de pages qu'il renferme à peine suffisant pour les contenir.

Maintenant, mon ami, je saisis cette occasion, puisque je n'en aurai probablement pas d'autre, de te souhaiter cordialement tout le bonheur possible. Si j'ai été pour toi un compagnon de voyage amusant, je te promets que c'est ce que j'ai desiré. Si je t'ai offensé en quelque chose, c'est réellement sans aucune intention. Peut-être quelqu'un des traits que j'aurai lancés aura-t-il frappé toi ou tes amis, mais je déclare très-solennellement qu'ils n'ont été dirigés ni contre toi, ni contr'eux. Je ne doute pas qu'entr'autres contes qu'on t'aura fait de moi, l'on ne t'ait dit que tu allais voyager avec un homme qui poussait la raillerie jusqu'au sarcasme ; mais quiconque te l'a dit m'a fait injure ; personne ne déteste plus que moi une raillerie offensante, et personne n'en a plus de raisons, car personne n'a eu plus à s'en plaindre ; et ce qui

est assurément une destinée très-sévère, on m'a imputé quelques-uns des écrits injurieux de ces mêmes hommes qui, dans d'autres de leurs ouvrages m'ont outragé eux-mêmes avec le plus de violence.

Je suis cependant bien convaincu que tous ces ouvrages seront morts long-tems avant que cette page où j'en parle ne s'offre sous tes yeux; car, quelque courte que puisse être la durée des miens, ils survivront probablement à leur foible auteur et aux foibles productions de ceux de ses contemporains qui l'ont outrageusement critiqué.

CHAPITRE II,

Contenant un incident très-tragique.

Tandis que Jones était plongé dans les cruelles méditations où nous l'avons laissé, Partridge entra dans sa chambre d'un pas chancelant, le visage plus pâle que la mort, les yeux fixes, les cheveux dressés sur la tête et tremblant de tout son corps; en un mot il avait l'air qu'il aurait eu, s'il eût vu un spectre ou s'il eût été un spectre lui-même.

Jones, quoiqu'étranger à la peur, ne put s'empêcher d'être un peu frappé de cette apparition soudaine; il changea lui-même de couleur, et sa voix était légèrement altérée en lui demandant ce qu'il avait.

« J'espère, Monsieur, dit Partridge, que vous ne serez pas en colère contre moi; je vous assure que je n'ai pas écouté; mais j'étois obligé de me tenir dnl'anticha mbre. Je vous pro-

teste que j'aurais desiré être à cent milles de là. — Pourquoi? de quoi s'agit-il, dit Jones? — Pourquoi, Monsieur! bonté du ciel, répondit Partridge! Cette femme qui vient de sortir est-elle la même qui était avec vous à Upton? — Oui, Partridge. — Et avez-vous réellement couché avec cette femme, dit-il en tremblant? — Je crains bien que ce qui s'est passé entre nous ne soit plus un secret. — Non; mais je vous prie, Monsieur, au nom du ciel, Monsieur, répondez-moi. — Vous savez que cela n'est que trop vrai. — En ce cas donc, que Dieu ait pitié de votre ame et vous pardonne, s'écria Partridge; car, aussi sûr que j'existe, et que je suis ici, vous avez couché avec votre propre mère. »

A ces mots, l'horreur se peignit encore plus fortement dans les traits de Jones que dans ceux de Partridge lui-même. Il demeura quelque tems muet et saisi d'effroi: tous deux se regardaient d'un air farouche. Enfin, ses paroles trouvèrent un passage, et il dit d'une voix entrecoupée: « Comment! comment! que me dites-vous? — Ah! Monsieur, laissez-moi reprendre haleine.... Il ne m'en reste

pas assez pour vous raconter maintenant..... Mais ce que je vous ai dit est de toute vérité.... Cette femme qui vient de sortir est votre propre mère; qu'il a été malheureux pour vous, Monsieur, que le hasard ne me l'ait pas fait voir à tems pour avoir prévenu ce malheur; il faut que ce soit le diable lui-même qui ait conduit tout cela. »

« Assurément la fortune ne cessera pas de me persécuter qu'elle ne m'ait entraîné au désespoir. Mais pourquoi faire des reproches à la fortune, je suis seul cause de tous mes malheurs; tous les maux affreux qui sont tombés sur moi ne sont que des conséquences de mes folies et de mes vices. Ce que tu m'as dit, Partridge, m'a presque totalement privé de ma raison; mistriss Waters était donc..... mais pourquoi le demander? car tu dois bien assurément la connaître..... Si tu as quelque affection pour moi, si tu as seulement quelque pitié, je te conjure d'aller chercher cette misérable femme et de l'engager à revenir me voir. O bonté du ciel! un inceste!.... avec ma mère! A quoi suis-je donc réservé? » Il tomba alors dans un accès extrêmement vio-

mieux qu'il vous sera possible, car M. Fitz Patrick n'est aucunement en danger. Ainsi, de quelqu'autres crimes dont vous puissiez avoir à vous repentir, celui d'avoir commis un meurtre n'est pas du nombre. »

Après avoir lu cette lettre, Jones la laissa tomber, car il n'avait pas la force de la tenir, et était d'ailleurs privé de l'usage de presque toutes ses facultés. Partridge la ramassa, et prenant le silence de Jones pour un consentement, la lut aussi tout du long; elle ne produisit pas sur lui un effet moins terrible : c'est au pinceau et non à la plume à retracer l'horreur empreinte sur leurs deux figures. Tandis qu'ils étaient restés muets et immobiles, le geolier entra dans la chambre, et sans faire la plus légère attention à ce qui se remarquait suffisamment dans tous leurs traits, il annonça à Jones qu'il y avait un homme à la porte qui desirait lui parler. Cet homme fut introduit sur-le-champ, c'était Black Georges.

Comme Black Georges était moins accoutumé que le geolier à voir des spectacles d'horreur, il s'apperçut sur-le-champ de la grande altération qui paraissait sur le visage

de Jones : il l'attribua à l'évènement qui avait eu lieu, et qu'on avait rapporté chez M. Western sous les couleurs les plus funestes. Il en conclut que le gentilhomme était mort, et que M. Jones était au moment de faire une fin ignominieuse. Cette pensée lui causa beaucoup de douleur ; car Georges était d'un naturel compâtissant, et nonobstant une petite faute qu'il avait précédemment commise envers l'amitié, la tentation ayant été si forte qu'il n'avait pu y résister, il n'en était pas moins reconnaissant des anciens services ais M. Jones lui avait autrefois rendus. rti,

A cet aspect déplorable, le pauvre ga qu'il eut donc bien de la peine à retenir ses lar onne Il dit à Jones qu'il était extrêmement se l'avait à ses malheurs, et le pria de réfléchi ait juré pourrait pas lui être de quelqu'utilité. oudrait, être, Monsieur, ajouta-t-il, pourri fermer. avoir besoin de quelqu'argent en ce plaisir, constance ; en ce cas, Monsieur, le peu rd, j'ai est de tout mon cœur à votre service. »»

Jones lui serra la main très-cordialement, et le remercia mille fois de l'offre obligeante qu'il venait de lui faire, mais il lui répondit

qu'il n'en avait aucunement besoin. Georges le pressa plus vivement encore d'accepter ses services. Jones lui renouvela ses remerciemens, en l'assurant qu'il n'avait besoin de rien de ce qui était au pouvoir d'aucun homme vivant. « Allons, allons, mon bon maître, répondit Georges, ne prenez pas cette affaire si à cœur; les choses peuvent tourner mieux que vous ne croyez. Vous n'êtes sûrement pas le premier gentilhomme qui ait tué un homme et qui s'en soit bien tiré. — Vous duis loin d'être au fait, Georges, dit Partridge, au p ntilhomme n'est pas mort, et probable- reur ne mourra pas. Ne troublez pas mon qu'ils e en ce moment, car relativement à ce geolier tourmente, il n'est pas en votre pou- la plus lui rendre le moindre service. — Vous suffisam pas ce que je suis capable de faire, à Jones idge, répondit Georges; si son cha- desirait pport à ma jeune maîtresse, j'ai des sur- velles à dire à votre maître..... — Que es-vous, Georges, s'écria Jones? est-il arrivé quelque chose de nouveau en quoi ma Sophie soit intéressée? Ma Sophie! comment un misérable comme moi ose-t-il ainsi profaner

son nom ! — J'espère qu'elle sera encore votre Sophie, répondit Georges.... Oui, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire qui la concerne. Madame Western vient de ramener miss Sophie à la maison, et il y a eu une terrible affaire. Je n'ai pas bien pu savoir quelle en était la cause ; mais mon maître était dans la plus violente colère, ainsi que madame Western, à qui j'ai entendu dire en sortant pour remonter dans sa chaise à porteurs, qu'elle ne remettrait plus le pied dans la maison de mon maître. Je ne sais pas ce dont il s'agit, mais tout était fort tranquille quand je suis sorti, et Robin qui servait à souper, m'a dit qu'il n'avait jamais vu M. Western de si bonne humeur avec notre jeune dame ; qu'il l'avait embrassée plusieurs fois, et qu'il avait juré qu'elle ferait de lui tout ce qu'elle voudrait, et qu'il ne penserait plus jamais à l'enfermer. J'ai cru que cette nouvelle vous ferait plaisir, et en conséquence, quoiqu'il fût bien tard, je me suis échappé pour vous en instruire. » M. Jones assura Georges que cette nouvelle lui faisait le plus grand plaisir ; car, bien qu'il n'osât plus penser à lever les yeux jusqu'à cette

incomparable créature, rien ne pouvait plus adoucir son malheur que la pensée qu'elle était heureuse. »

Le reste de la conversation qui eut lieu pendant cette visite n'est pas assez important pour être rapporté ici. Le lecteur voudra donc bien nous pardonner cette brusque interruption, et sera sans doute bien aise d'apprendre ce qui avait donné lieu à cet excès de bonté que M. Western venait de témoigner à sa fille.

Mistriss Western, en mettant le pied dans l'appartement de son frère, commença par vanter le grand honneur et les grands avantages qui résulteraient pour la famille de l'union de Sophie avec lord Fellamar, union que sa nièce avait absolument refusée. M. Western ayant pris le parti de sa fille, et approuvé son refus, mistriss Western se mit sur-le-champ dans une violente colère, irrita et provoqua son frère, au point qu'il ne put se contenir plus long-tems, et que sa prudence accoutumée l'abandonna. Il se fit alors entr'eux un combat de paroles extrêmement animé. Ce fut dans le fort de

la bataille que mistriss Western sortit; ce qui fit qu'elle n'eut pas le tems de parler à son frère de la lettre que Sophie avait reçue, et qui aurait probablement produit un mauvais effet; mais, à dire vrai, je crois qu'elle ne s'en souvint pas alors.

Dès que mistriss Western fut sortie, Sophie, qui avait jusque-là gardé le silence, autant, je crois, par nécessité que par goût, se montra reconnaissante envers son père de ce qu'il avait pris son parti contre sa tante, en prenant à son tour le parti de son père contre elle. C'était la première fois que cela lui arrivait : ce qui plut extrêmement à M. Western. Il se rappela encore que M. Allworthy avait exigé qu'on renonçât absolument à toute mesure violente; et comme il ne faisait pas d'ailleurs le moindre doute que Jones ne fût pendu, il n'en faisait pas davantage qu'il ne dût réussir auprès de sa fille par des moyens doux. Il donna donc encore une fois carrière à la tendresse passionnée qu'il avait naturellement pour elle, ce qui produisit un tel effet sur le cœur soumis, reconnaissant, tendre et affectionné de Sophie, que sans la parole d'honneur

qu'elle avait donnée à Jones, sans quelque chose encore peut-être en quoi il pouvait bien être intéressé, je doute fort si pour obliger son père elle ne se serait pas sacrifiée à l'homme qu'elle n'aimait pas. Elle lui promit cependant qu'elle ferait la principale affaire de sa vie de lui plaire, et ne se marierait jamais sans son consentement; ce qui le mit de si bonne humeur, qu'il se détermina à prendre un parti contraire à celui qu'il avait pris jusqu'alors, la quitta pour aller boire, et se coucha complètement ivre.

CHAPITRE III.

Allworthy va voir le père de Nightingale ; découverte étrange qu'il fit en cette occasion.

Le lendemain matin, M. Allworthy, suivant sa promesse, alla voir le père de Nightingale, sur lequel il avait un si grand crédit, qu'après avoir resté avec lui trois heures, il finit par obtenir qu'il consentirait à voir son fils.

Il s'ensuivit un évènement extraordinaire, par un de ces hasards véritablement étranges, dont plusieurs personnes très-honnêtes et très-sensées ont conclu que la Providence s'interpose souvent dans la découverte des crimes les plus secrets, pour empêcher les hommes de quitter la route de la vertu, quelques précautions qu'ils puissent prendre en suivant le chemin du vice.

M. Allworthy, en entra nt chez . Nightingale, avait vu Black Georges; il n'eut pas l'air de l'appercevoir, et Black Georges crut qu'il ne l'avait pas apperçu. Cependant, quand leur conversation sur le sujet principal fut terminée, Allworthy demanda à Nightingale s'il connaissait un certain Georges Séagrim, et pour quelle affaire il venait chez lui. « Oui, répondit Nightingale, je le connais très-bien, c'est un garçon extraordinairement rangé qui, en ce tems-ci, a trouvé le moyen d'accumuler 500 livres sur le produit d'un très-petit bien affermé 30 livres. — Est-ce-là l'histoire qu'il vous a faite? — Et rien n'est plus sûr, je vous le promets, car j'ai la somme entre mes mains en cinq billets de banque, que je dois lui placer, soit avec hypothèque sur quelque bon bien, soit en faisant quelque achat pour lui dans le nord de l'Angleterre. » Sur la demande d'Allworthy, les billets lui furent montrés; il n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'il se félicita de la singularité de cette découverte. Il dit aussitôt à Nightingale que ces billets de banque lui avaient appartenu autrefois, et l'instruisit en-

suite de toute l'affaire. Comme personne ne déclame plus haut contre les fraudes des gens d'affaires que les voleurs de grand chemin, les joueurs et les autres voleurs de cette espèce, il n'y a aussi personne qui se récrie avec plus d'amertume contre les fraudes des joueurs, etc. que les usuriers, les prêteurs sur gages et les autres voleurs de cette espèce; soit que l'une de ces manières de voler nuise à l'autre, soit que l'argent qui est l'objet commun de la tendresse de tous les voleurs, les fasse se regarder entr'eux comme des rivaux, Nightingale n'eut pas plutôt appris cette histoire, qu'il déclama contre Georges en termes beaucoup plus violens que la justice et l'honnêteté d'Allworthy ne s'en étaient permis à son égard.

Allworthy pria Nightingale de garder l'argent et le secret jusqu'à ce qu'il entendît parler de lui; et si, dans l'intervalle, il revoyait Black Georges, de ne pas lui dire un mot de la découverte qu'il venait de faire. Il retourna alors chez lui, où il trouva mistriss Miller dans un extrême abattement de ce que son gendre venait de lui apprendre. M. Allwor-

thy lui dit avec beaucoup de gaîté qu'il avait de très-bonnes nouvelles à lui communiquer; et sans un plus long préambule, l'informa qu'il avait amené M. Nightingale à voir son fils, et qu'il n'avait pas le moindre doute qu'il n'effectuât une réconciliation parfaite entr'eux, quoiqu'il eût trouvé le père fort aigri par un autre accident du même genre qui était arrivé dans sa famille. Il lui raconta alors l'escapade de la fille de l'oncle, qu'il avait apprise du vieux gentilhomme, et que mistriss Miller et son gendre ne savaient pas encore.

Le lecteur peut supposer que mistriss Miller reçut cette nouvelle avec beaucoup de reconnoissance et non moins de plaisir; mais son amitié pour Jones était d'une espèce si rare, que je ne suis pas certain si la peine qu'elle souffrait à cause de lui ne l'emportait pas encore dans son cœur sur la satisfaction d'apprendre une nouvelle qui tendait si directement au bonheur de sa famille; et si même cette nouvelle, en lui rappelant les obligations qu'elle avait à Jones, n'était pas pour elle plus affligeante qu'agréable, lorsque son cœur

reconnaissant lui disait : « Tandis que ma famille est heureuse, combien il est malheureux ce pauvre jeune homme, à la générosité duquel nous devons le commencement de tout ce bonheur. »

Allworthy, après l'avoir laissé un peu ruminer, si j'ose parler ainsi, cette première nouvelle, lui dit qu'il avait encore à lui communiquer quelque chose qu'il croyait devoir lui faire plaisir. « Je crois, dit-il, avoir retrouvé un trésor assez considérable appartenant à ce jeune homme que vous aimez tant ; mais dont la situation présente pourrait être telle qu'il lui devienne inutile. La dernière partie de ce discours fit comprendre à mistriss Miller de qui M. Allworthy voulait parler, et elle répondit en soupirant : « J'espère que non. — Je l'espère aussi, dit Allworthy, et c'est de tout mon cœur; mais mon neveu m'a dit ce matin qu'il avait entendu faire un récit très-fâcheux de cette malheureuse affaire. — Bon dieu, Monsieur, dit-elle !..... à la bonne heure.... il m'est défendu de parler, et cependant il est certainement bien dur d'être obligé de se taire quand on entend..... — Madame,

dit Allworthy, vous pouvez dire tout ce qui vous plaira, vous me connaissez trop bien pour croire que j'aie de la prévention contre quelqu'un; et, quant à ce jeune homme, je vous assure que je serais charmé de tout mon cœur qu'on me fît entrevoir qu'il se justifiera de tout, et particulièrement de cette malheureuse affaire. Vous pouvez témoigner l'affection que je lui ai portée autrefois. Je sais que le monde me reprochait de trop l'aimer; je ne lui ai pas retiré cette affection sans croire que j'en eusse les plus justes motifs. Croyez-moi, mistriss Miller, je serais charmé qu'on me fît voir que je me suis trompé. » Mistriss Miller allait s'empresser de répondre, quand un domestique vint lui annoncer que quelqu'un voulait lui parler sur-le-champ. Allworthy demanda alors son neveu, et on lui dit qu'il avait été pendant quelque tems dans sa chambre avec quelqu'un qui venait le voir fréquemment. M. Allworthy devinant que c'était M. Dowling, donna ordre qu'on le lui envoyât sur-le-champ.

Quand Dowling entra, Allworthy lui soumit le cas des billets de banque, sans nommer

personne, et lui demanda quelle pourrait être la punition du coupable. Dowling répondit que son opinion était qu'il pourrait être poursuivi au criminel; mais que, comme c'était une affaire assez délicate, il serait à propos de consulter; il dit qu'il allait se trouver dans un moment avec des avocats pour une affaire de M. Western, et que si M. Allworthy le voulait, il leur soumettrait le cas : ce qui fut convenu. Alors mistriss Miller ouvrit la porte, et s'écria : « Je vous demande pardon, je ne savais pas que vous eussiez compagnie. » Mais Allworthy la pria d'entrer, en disant qu'il avait fini son affaire. M. Dowling se retira donc, et mistriss Miller introduisit le jeune M. Nightingale, qui venait remercier M. Allworthy du service important qu'il lui avait rendu. Mais à peine eut-elle la patience de lui laisser finir sa phrase, elle l'interrompit en disant : « O Monsieur, M. Nightingale apporte de grandes nouvelles au sujet du pauvre M. Jones. Il a été voir le gentilhomme blessé, qui est hors de tout danger, et qui déclare de plus que c'est lui qui a attaqué le pauvre M. Jones et qui l'a frappé. Assurément, Monsieur, vous

ne voudriez pas que M. Jones fût un lâche; si j'étais homme, je vous assure que si un individu quelconque se mettait en devoir de me frapper, je tirerais sur-le-champ mon épée. Je vous en prie, mon cher, dites à M. Allworthy, dites-lui tout vous-même. » Alors Nightingale confirma tout ce que mistriss Miller avait dit, et termina par mille choses flatteuses sur Jones, qui avait, ajouta-t-il, l'un des meilleurs caractères qui fût au monde, et ne s'était jamais montré querelleur. Nightingale allait cesser de parler, quand mistriss Miller le pria encore de répéter toutes les expressions tendres et respectueuses dont il l'avait entendu se servir en parlant de M. Allworthy. « Dire tout le bien possible de M. Allworthy, continua Nightingale, ce n'est que lui rendre une exacte justice; il ne peut y avoir de mérite à cela; mais je dois à la vérité de déclarer qu'on ne peut être plus reconnaissant que le pauvre Jones des obligations qu'il a à un aussi excellent homme. En vérité, Monsieur, je suis convaincu que le poids de votre déplaisir est celui qui l'accable le plus en ce moment; il en a souvent

gémi avec moi, et m'a aussi souvent protesté de la manière la plus solennelle qu'il ne s'est jamais rendu volontairement coupable d'aucune offense envers vous; il m'a même juré qu'il aimerait mieux mille fois mourir, que si sa conscience lui reprochait d'avoir eu seulement la pensée de vous manquer de soumission, de respect et de reconnaissance. Mais, je vous demande pardon, Monsieur, je crains que vous ne m'accusiez d'indiscrétion de me mêler d'une affaire si délicate. — Vous n'en avez pas plus dit que ce n'est le devoir de tout bon chrétien, dit mistriss Miller. — M. Nightingale, répondit Allworthy, j'applaudis à votre généreuse amitié, et je souhaite qu'il la mérite. Je confesse que je suis charmé d'avoir entendu ce que vous m'avez dit de cet infortuné jeune homme, et si cette dernière affaire tourne comme vous l'espérez, car je ne doute en aucune manière de ce que vous dites, je pourrai peut-être en revenir à mieux penser de lui que je ne l'ai fait depuis quelque tems. Cette excellente femme ici présente, je puis même dire tous ceux qui me connaissent, peuvent attester que je l'ai aimé aussi tendre-

ment que s'il eût été mon propre fils. Je l'ai considéré comme un enfant que la fortune confiait à mes soins. Je me rappelle encore l'innocente, l'attendrissante situation où je l'ai trouvé. Je me sens encore en ce moment doucement presser par ses petites mains..... il m'était cher, il me l'était véritablement.....» A ces mots, il cessa de parler et des larmes roulaient dans ses yeux.

Comme la réponse que fit mistriss Miller pourrait nous conduire à nous occuper d'objets nouveaux, nous nous arrêterons ici un moment pour rendre compte du changement remarquable qui s'était fait dans le cœur de M. Allworthy, et de la diminution de son ressentiment contre Jones. Il est vrai que des révolutions de cette espèce arrivent fréquemment dans les romans et les ouvrages dramatiques, par l'unique raison que le roman ou la pièce de théâtre tire à sa fin : elles sont d'ailleurs justifiées par l'autorité des plus grands auteurs. Cependant, quoique nous prétendions avoir autant d'autorité qu'aucun autre auteur quel qu'il soit, nous n'userons de ce pouvoir qu'avec beaucoup de ménagement et

seulement quand la nécessité nous y contraindra, ce que nous ne prévoyons pas devoir arriver dans le cours de cet ouvrage.

Or, ce changement qui s'était fait dans le cœur de M. Allworthy, avait été occasionné par une lettre qu'il venait de recevoir de M. Square, et que nous donnerons au lecteur au commencement du chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Contenant deux lettres de styles très-différens.

Mon respectable ami,

« Je vous ai informé dans ma dernière, que l'on m'avait interdit l'usage des eaux, l'expérience ayant démontré qu'elles augmentaient plutôt qu'elles ne diminuaient les accès de ma maladie. Maintenant je dois vous apprendre une nouvelle qui, je crois, affligera plus mes amis qu'elle ne m'a affligé moi-même. Les docteurs Harrington et Brewster m'ont annoncé qu'il n'y avait aucun espoir de guérison pour moi.

» J'ai lu quelque part, que le grand usage de la philosophie est d'apprendre à mourir. Je ne deshonorerai donc pas la mienne au point de paraître étonné de recevoir une leçon que je dois être censé avoir si long-tems étudiée :

quoiqu'à parler franchement une seule page de l'Évangile en apprenne plus à cet égard que tous les volumes des philosophes anciens et modernes. L'assurance qu'il nous donne d'une autre vie, est pour un bon esprit un soutien beaucoup plus ferme que toutes les consolations tirées de la nécessité de la nature, du vuide ou de la satiété de nos plaisirs ici bas, ou que tous les autres lieux communs débités si emphatiquement qui peuvent bien quelquefois nous armer d'une patience opiniâtre, et nous faire supporter la pensée de la mort, mais ne peuvent jamais nous élever jusqu'à la mépriser réellement, et beaucoup moins encore jusqu'à nous la faire regarder comme un bien réel; non que je veuille donner à entendre que j'accuse d'un horrible athéisme ou même d'une dénégation absolue de l'immortalité de l'ame tous ceux qu'on appelle philosophes : beaucoup d'entr'eux, tant anciens que modernes, ont par les seules lumières de la raison, conçu quelqu'espérance d'une vie future. Mais en réalité, ces lumières étaient si faibles et si pâles, cette espérance était si incertaine et si précaire, que l'on peut douter sans

injustice, de quel côté penchait leur croyance. Platon lui-même termine son Phœdon, en déclarant que ses plus forts argumens ne vont qu'à établir une probabilité : et Cicéron lui-même semble plutôt desirer croire que croire réellement la doctrine de l'immortalité. Quant à moi, pour être très-sincère avec vous, je n'y ai jamais cru bien sérieusement, avant d'être bien sérieusement chrétien.

» Vous serez peut-être étonné de cette dernière expression ; mais je vous assure que ce n'est que depuis bien peu de tems que je puis avec vérité m'appeller de ce nom. L'orgueil de la philosophie avait enivré ma raison, et la sagesse la plus sublime me paraissait comme aux anciens Grecs, une sottise impertinente. Dieu a eu cependant la bonté de me montrer à tems mon erreur et de me conduire dans le chemin de la vérité, avant que je tombasse pour jamais dans les ténébres les plus profondes.

» Je sens que je commence à m'affaiblir, je m'empresse donc d'arriver au but principal de cette lettre.

» Quand je pense aux actions de ma vie

passée, je n'en connais pas qui pèse davantage sur ma conscience que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre malheureux, que vous regardiez comme votre fils adoptif. Non seulement j'ai fermé les yeux sur l'infamie des autres, mais j'ai été personnellement coupable d'injustice envers lui. Croyez-moi, mon cher ami, quand je vous proteste, sur la parole d'un mourant, qu'il a été bassement calomnié : quant au fait principal, d'après le faux exposé duquel vous l'avez chassé de chez vous, je vous affirme solennellement qu'il en est innocent. Lorsque l'on vous croyait sur votre lit de mort, il fut le seul dans la maison qui témoigna une douleur véritable, et ce qui arriva ensuite ne provint que du délire de sa joie en apprenant votre rétablissement, et je suis fâché de le dire, de la bassesse d'un autre... Mais mon desir est de justifier l'innocent, je ne veux accuser personne. Croyez-moi, mon ami, ce jeune homme a le cœur le plus noble et le plus généreux, le plus capable d'une parfaite amitié, la plus grande intégrité, en un mot ; il a toutes les vertus qui peuvent annoblir une créature

humaine. Il a quelques défauts sans doute, mais on ne peut mettre de ce nombre le moindre manque de respect et de reconnaissance envers vous; au contraire, j'ai la persuasion que quand vous l'avez renvoyé de chez vous, son cœur vous regretta personnellement plus que tout le reste.

» Des intérêts purement humains, ont été les vils et criminels motifs du secret que je vous en ai fait si long-tems. Je ne puis en avoir d'autres aujourd'hui pour vous le révéler que le desir de servir la cause de la vérité, de rendre justice à l'innocent et d'expier de tout mon pouvoir une faute passée. J'espère donc que cette déclaration aura l'effet desiré, et rétablira dans vos bonnes grâces ce jeune homme qui les mérite si bien. Si je peux l'apprendre avant de mourir, ce sera la plus grande consolation qui puisse être apportée

Monsieur,

à votre très-obligé, très-obéissant
et très-humble serviteur.

THOMAS SQUARE. »

Le lecteur après cette lettre ne s'étonnera

plus guères de la révolution si visiblement opérée dans M. Allworthy, quoiqu'il reçût de Thwackum par le même courrier une autre lettre d'un genre très-différent que nous allons transcrire ici, attendu qu'il se pourrait très-bien faire que ce fût la dernière fois que nous aurons occasion de nous occuper de lui.

Monsieur,

« Je ne suis point du tout surpris d'apprendre par votre digne neveu une nouvelle preuve d'infamie du jeune pupille de M. Square, l'athée. Je ne m'étonnerai donc d'aucun meurtre commis par lui, et je prie ardemment le ciel que votre propre sang ne scelle point son emprisonnement éternel dans le séjour des pleurs et des grincemens de dents.

» Quoique vous deviez avoir des motifs suffisans de repentir pour les trop nombreuses et inexcusables faiblesses que vous avez montrées dans votre conduite envers ce misérable, et qui ont tourné si fort au préjudice de votre famille légitime et de votre réputation, quoique je puisse raisonnablement supposer que votre conscience en est suffisamment tour-

mentée à l'heure où je vous écris; je croirais cependant manquer à mon devoir, si je négligeais de vous donner quelques avis qui pourront servir à vous éclairer sur vos erreurs. Je vous prie donc sérieusement de réfléchir sur le jugement que va probablement subir cet infâme scélérat, et puisse-t-il vous servir au moins d'avertissement pour ne pas mépriser à l'avenir les avis d'un homme qui fatigue tous les jours le ciel de ses prières pour votre prospérité.

» Si vous ne m'eussiez interdit certaines corrections qu'il méritait si bien, j'aurais chassé une grande partie de cet esprit diabolique du corps d'un enfant dont j'avais découvert que le diable avait pris entièrement possession dès sa plus tendre enfance. Mais ces sortes de réflexions viennent aujourd'hui trop tard.

» Je suis fâché que vous ayez donné si promptement le bénéfice de Western; je vous l'aurais demandé plutôt, si j'avais pu prévoir que vous ne m'eussiez pas consulté avant d'en disposer. Votre objection contre la pluralité est par trop rigoureuse: s'il y avait le moin-

dre crime à cela, tant d'hommes d'une piété exemplaire ne se la permettraient pas ; si le curé d'Aldergrove venait à mourir, car l'on m'a mandé qu'il déclinait de jour en jour, j'espère que vous penserez à moi, puisque je suis sûr que vous devez être convaincu de mes vœux les plus sincères pour votre plus grand bonheur ; bonheur devant lequel toutes les considérations mondaines sont aussi faibles que le paiement des petites dixmes dont il est parlé dans l'Écriture sainte comparé à l'observation des préceptes importans ordonnés par la loi divine.

Je suis, Monsieur,

Votre fidèle et humble serviteur.

ROGER THWACKUM. »

C'était la première fois que Thwackum écrivait à Allworthy dans ce stile impératif, et il eut dans la suite des raisons suffisantes de s'en repentir, comme ceux qui prennent un noble excès de bonté pour un lâche excès de faiblesse. La vérité est qu'Allworthy n'avait jamais aimé cet homme : il le connaissait pour être vain et d'un mauvais naturel ; il sa-

vait aussi que sa religion avait une teinte de son caractère, au point, qu'à beaucoup d'égards, il la désapprouvait entièrement. Mais cet homme était d'un autre côté un excellent maître, et infatigable dans les leçons qu'il donnait à ses deux élèves : ajoutez à cela l'extrême sévérité des ses mœurs, une honnêteté irréprochable, la plus grande dévotion; ensorte qu'au total, quoiqu'Allworthy ne l'estimât ni ne l'aimât, il n'avait pu prendre sur lui de renvoyer un précepteur qui, autant par son savoir que par son talent à enseigner, était extrêmement propre à remplir cette fonction. Il espérait d'ailleurs, que les deux enfans étant élevés dans sa maison et sous ses yeux, il serait à portée de corriger ce qu'il pourrait y avoir de mauvais dans les instructions de Thwackum.

CHAPITRE V.

Où l'histoire continue.

Nous avons vu que M. Allworthy avait parlé de Jones avec le plus vif intérêt : les sentimens tendres qu'il avait exprimés pour lui, avaient même rempli de larmes les yeux de cet excellent homme. Mistriss Miller en ayant fait la remarque, lui dit : « oui, oui, Monsieur, votre bonté pour ce pauvre jeune homme est connue, malgré tous vos soins pour la cacher. Mais il n'y a pas une seule syllabe de vrai dans tout ce que ces coquins ont dit. M. Nightingale vient de tout découvrir. Il paraît que ces gens étaient employés par un lord qui est le rival du pauvre M. Jones, et qu'ils avaient ordre de le *presser* à bord d'un vaisseau. Je ne sais pas à présent qui se trouvera à l'abri de la *presse*. M. Nightingale ici présent, a vu l'officier lui-même,

qui est un homme bien né, et qui lui a tout dit. Il est extrêmement faché de la commission qui lui a été donnée, et dont il ne se serait pas chargé, s'il avait su que M. Jones fût un gentilhomme; mais on lui avait dit que c'était un de ces vagabonds qui errent dans les rues.

Allworthy fut frappé de surprise en entendant tout cela, et déclara qu'il ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait. Oui, Monsieur, répondit-elle, je crois bien que vous n'y comprenez rien. C'est une histoire très-différente, je crois, de ce que ces gens ont dit à l'homme d'affaires.

« Quel homme d'affaires, Madame? que voulez-vous dire? dit Allworthy. — Vous faites toujours comme cela, reprit-elle, vous ne voulez jamais convenir de votre bonté. Mais M. Nightingale ici présent l'a vu. — Vu qui, Madame? — Qui? votre homme d'affaires, Monsieur, que vous avez eu la bonté d'envoyer chercher pour vous informer de l'affaire. — Je suis toujours dans la même obscurité, sur mon honneur. — Dites-lui donc vous-même ce que vous avez vu,

mon cher Nightingale. — Oui, Monsieur, dit Nightingale, j'ai vu ce même homme d'affaires qui sortait de votre appartement quand j'y suis entré, je l'ai vu dans un cabaret à Aldersgate, avec deux des gens employés par lord Fellamar pour *presser* M. Jones, et qui en conséquence avaient été présens à la malheureuse rencontre qui a eu lieu entre lui et M. Fitz Patrick. — J'avoue, Monsieur, dit mistriss Miller, que quand je le vis entrer chez vous, je dis à M. Nightingale que je présumais que vous l'aviez envoyé chercher pour vous informer de l'affaire; Allworthy témoigna, par l'expression de son visage, combien il était étonné de cette nouvelle; il en fut frappé au point de rester muet pendant deux ou trois minutes. Enfin, s'adressant à M. Nightingale, il lui dit: Je dois avouer, Monsieur, que je suis plus surpris de ce que vous me dites que je ne l'ai jamais été dans le cours de ma vie. Êtes-vous certain que ce soit la personne...? — J'en suis très-certain, répondit Nightingale. — A Aldersgate? Et vous vous êtes trouvé avec cet homme d'affaires et

ces deux gens? — J'y ai resté, Monsieur, près d'une demi-heure. — Eh bien! Monsieur, de quelle manière cet homme d'affaires s'est-il conduit? Avez-vous entendu tout ce qui a été dit entre lui et eux? — Non, Monsieur, ils étoient ensemble avant que j'arrivasse. L'homme d'affaires n'a dit que peu de chose en ma présence. Mais après que j'eus plusieurs fois interrogé ces deux hommes qui persistaient à dire le contraire de ce que j'avais entendu dire à M. Jones, et ce que l'aveu de M. Fitz Patrick lui-même m'a fait découvrir pour être un mensonge infâme, l'homme d'affaires les engagea à ne dire que la vérité, et il eut l'air de parler tellement en faveur de M. Jones, que quand j'ai revu la même personne chez vous, j'en ai conclu que votre bonté vous avait porté à l'envoyer à Aldersgate. — Ne l'y avez-vous pas envoyé en effet? dit mistriss Miller. — Non, en vérité, répondit Allworthy. Je n'apprends qu'à l'instant qu'il s'est chargé d'un pareil message. — Je vois tout, à présent, dit mistriss Miller, sur mon ame, je vois tout. Il ne faut pas s'étonner s'ils s'é-

taient enfermés si secrètement tout-à l'heure. Mon fils Nightingale, je vous prie de courir sur-le-champ après ces gens-là.... Tâchez de les découvrir, s'ils sont encore à terre. J'irai moi-même. — Chère Mme. Miller, dit Allworthy, ayez un peu de patience, et rendez-moi le service d'envoyer un domestique là haut pour faire descendre M. Dowling, s'il est dans la maison, sinon, M. Blifil. Mistriss Miller sortit en murmurant quelque chose entre ses dents, et revint bientôt avec la réponse que M. Dowling était sorti, mais que l'autre, c'est ainsi qu'elle l'appela, allait venir. »

Allworthy était d'un tempérament plus froid que cette excellente femme dont tous les esprits étaient disposés à guerroyer pour la cause de son ami. Il n'était pas cependant sans quelques soupçons qui se rapprochaient beaucoup des siens. Quand Blifil entra dans la chambre, il lui demanda avec un visage très-sérieux, et en jetant sur lui un regard moins tendre que de coutume, s'il était instruit que M. Dowling eût vu aucune des personnes qui étaient présentes au duel qui

avait eu lieu entre Jones et un autre gentilhomme.

Il n'y a rien de si dangereux qu'une question faite à l'improviste, pour un homme dont l'intérêt est de cacher la vérité ou de défendre le mensonge. C'est pour cela que ces respectables personnages, dont la noble fonction est de sauver la vie à leurs semblables au tribunal de *Old Bailey* (1), prennent le plus grand soin, après les avoir interrogés préalablement et à plusieurs reprises, de prévoir toutes les questions qui peuvent être faites à leurs cliens le jour où ils comparaîtront devant leurs juges, afin de leur fournir des réponses prêtes et convenables, que la plus fertile invention ne pourrait leur fournir au moment même. D'ailleurs la soudaine et violente impulsion, que ces sortes de surprises donnent au sang, cause souvent une telle altération dans les traits, que le coupable est forcé de témoigner contre lui-même. Telle fut l'altération qui se fit remarquer sur le visage de Blifil à cette question soudaine; et

(1 Vieux bailliage.

elle fut si frappante, que nous avons peine à blamer la vivacité de mistriss Miller, qui s'écria sur-le-champ : Coupable, sur mon honneur, coupable, sur mon ame.

Allworthy la reprit sévèrement de cette violence ; puis se tournant vers Blifil, qui aurait voulu être cent pieds sous terre, il lui dit : Pourquoi hésitez-vous, Monsieur, à me répondre ? certainement c'est vous qui lui avez donné cette commission, car il ne s'en serait pas chargé de son propre mouvement, j'en suis bien sûr, surtout sans m'en prévenir.

Blifil répondit alors : « J'avoue, Monsieur, que je me suis rendu coupable d'une offense envers vous, je crois pouvoir cependant espérer que vous voudrez bien me pardonner. — Vous pardonner ! dit Allworthy très-en colère. — Oui, Monsieur, reprit Blifil, je savais que vous seriez offensé ; mais sûrement mon cher oncle excusera une démarche qui a été le simple effet de la plus douce des faiblesses humaines. La pitié pour ceux qui ne la méritent pas est un crime, je l'avoue, mais c'est un crime dont vous n'êtes pas vous-

même entièrement exempt. Je sais que je m'en suis rendu coupable en plus d'une circonstance pour ce même homme, et j'avouerai que j'ai chargé M. Dowling, non de faire une vaine et inutile information, mais de tâcher de découvrir les témoins et d'adoucir leur déposition. Voilà, Monsieur, la vérité. Quoique j'eusse l'intention de vous la cacher, je ne vous la nierai point.

» J'avoue, dit Nightingale, que la chose m'a paru telle que Monsieur vient de l'exposer.

» A présent, Madame, dit M. Allworthy, je crois que vous conviendrez une fois dans votre vie que vous avez conçu un faux soupçon, et que vous n'êtes plus si fâchée contre mon neveu que vous l'étiez. »

Mistriss Miller garda le silence; car, bien qu'il lui fût impossible de prendre en aussi peu de tems du goût pour Blifil qu'elle regardait comme ayant été l'auteur de la ruine de Jones, cependant dans cette circonstance particulière il lui en avait imposé comme à tous les autres, tant le diable s'était montré fidèlement son ami. Aussi je regarde

cette observation vulgaire, que le diable abandonne souvent ses amis et les laisse dans le piège, comme une grande calomnie indigne de son caractère connu; il peut quelquefois abandonner ceux qui ne sont que de simples connoissances d'un moment, ou qui ne lui sont tout au plus qu'à moitié dévoués, mais généralement il reste à côté de ceux qui sont ses serviteurs jusque dans le fond de l'ame, et les secourt dans toutes les extrémités où ils se trouvent, jusqu'à ce que le pacte fait entre eux expire.

Comme une rebellion étouffée augmente la force d'un gouvernement, ou comme la santé est plus parfaitement assurée après la maladie, la colère une fois éteinte redonne souvent une nouvelle vie à l'affection. M. Allworthy se trouva dans ce dernier cas; car Blifil ayant écarté le soupçon le plus grave, celui qu'avait fait naître la lettre de Square tomba dès-lors et fut oublié. Ce fut Thwackum, contre lequel il était vivement irrité, qui porta seul le poids des malédictions que Square avait lancées sur les ennemis de Jones.

Quant à celui-ci, le ressentiment de M. Allworthy à son égard commençait à diminuer de plus en plus; il dit donc à Blifil que non seulement il lui pardonnait cette preuve rare de son bon naturel, mais qu'il voulait lui donner le plaisir d'imiter son exemple; puis se tournant vers mistriss Miller, avec un sourire tel qu'on en pourrait supposer sur les lèvres d'un ange, il s'écria: Qu'en dites-vous, Madame? prendrons-nous une voiture pour aller tous ensemble rendre visite à votre ami? Je vous promets que ce n'est pas la première que j'ai faite dans une prison.

Tous mes lecteurs, je pense, pourront répondre comme cette digne femme; mais il faut qu'ils aient reçu de la nature une magnifique portion de bonté, et qu'ils se connaissent bien en amitié ceux qui pourront sentir ce qu'elle sentit en cette occasion. Il y en a peu, je l'espère, en état d'éprouver ce qui se passait alors dans le cœur de Blifil; mais ceux qui sont dans ce cas reconnaîtront qu'il lui était impossible d'élever aucune objection contre cette visite. Cependant le ha-

sard, ou ce compagnon fidèle dont nous avons parlé plus haut, se montra constamment son ami, et l'empêcha de se trouver à une entrevue si cruelle pour lui; car au moment même qu'on envoyait chercher la voiture, Partridge arriva, et ayant appelé mistriss Miller en particulier, l'instruisit du terrible secret nouvellement découvert. Ayant appris d'elle ensuite quelle était l'intention de M. Allworthy, il la pria de trouver quelques moyens de l'en détourner; car, ajouta-t-il, le fait doit à tous égards rester un secret pour lui, et s'il faisait à l'heure qu'il est cette démarche, il trouverait M. Jones avec sa mère qui arrivait au moment même que je sortais, et les entendrait se lamenter l'un et l'autre du crime horrible qu'ils ont commis sans le savoir.

La pauvre femme qui se trouva presque totalement privée de l'usage de ses sens à cette épouvantable nouvelle, ne fut jamais moins capable d'invention qu'en ce moment. Cependant, comme en général les femmes ont l'imagination beaucoup plus prompte que les hommes, elle s'avisa d'une excuse, et se

rapprochant d'Allworthy, lui dit : « Je suis sûre, Monsieur, que vous serez surpris d'entendre de ma bouche une objection à l'obligeante proposition que vous venez de faire; mais je ne vous cache pas que j'en redouterais les conséquences, si vous la mettiez sur-le-champ à exécution. Vous devez vous imaginer, Monsieur, que tous les malheurs qui ont accablé depuis peu ce pauvre jeune homme ont dû jeter ses esprits dans le plus grand abattement : or, Monsieur, si nous allions tout-à-coup lui causer un transport de joie aussi vif que le sera, j'en suis sûre, celui que lui occasionnera votre présence, je craindrais que cela ne produisît quelqu'accident fâcheux, d'autant plus que son domestique qui est à la porte m'assure qu'il est loin d'être en parfaite santé. »

Son domestique est-il là, s'écria Allworthy? je vous prie, faites-le entrer, je veux lui faire quelques questions relatives à son maître.

Partridge fut d'abord effrayé de paraître devant M. Allworthy; mais il se laissa persuader après que mistriss Miller, qui avait

souvent entendu son histoire de sa propre bouche, lui eut promis de le présenter.

Allworthy reconnut Partridge dès qu'il entra dans la chambre, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis un grand nombre d'années. Mistriss Miller aurait donc pu s'épargner ici un discours en règle, dans lequel il faut convenir qu'elle fut un peu prolixe; car le lecteur, je crois, peut avoir déjà observé que l'excellente femme avait, entr'autres bonnes qualités, une grande volubilité de langue, toujours au service de ses amis.

« Vous êtes donc, dit Allworthy à Partridge, le domestique de M. Jones? — Je ne puis dire, Monsieur, répondit-il, que je sois proprement un domestique, mais sauf le respect que je vous dois, je vis avec lui pour le présent. *Non sum qualis eram* (1), comme Monsieur sait fort bien. »

M. Allworthy lui fit alors beaucoup de questions sur Jones, sur sa santé et sur d'autres objets. Partridge répondit à tout, sans aucun égard à ce qui était vrai ou non, mais

(1) Je ne suis pas tel que j'étais.

suivant seulement ce qu'il desirait que les choses parussent; car un strict attachement à la vérité, n'était pas au nombre des articles de morale ni de religion de cet honnête garçon.

Durant ce dialogue, M. Nightingale prit congé, et un moment après mistriss Miller quitta la chambre. Allworthy fit alors sortir Blifil, car il imaginait que Partridge seul avec lui s'expliquerait plus librement qu'en compagnie. Ils ne furent pas plutôt en particulier, qu'Allworthy lui parla comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Dans lequel l'histoire continue encore.

« Assurément, mon ami, dit l'excellent homme, vous êtes le plus étrange des hommes. Non seulement avoir souffert, comme cela vous est arrivé autrefois, pour avoir persisté obstinément dans un mensonge, mais y persister jusqu'au bout, et vouloir ainsi passer dans le monde pour le domestique de votre propre fils! Quel intérêt pouvez-vous avoir à tout cela? quel peut être votre motif? »

« Je vois, Monsieur, dit Partridge en tombant à genoux, je vois que vous êtes prévenu contre moi, et résolu à ne rien croire de ce que je dis. A quoi pourraient donc servir toutes mes protestations? Mais cependant il y a quelqu'un là haut qui sait que je ne suis point le père de ce jeune homme. »

« Comment! dit Allworthy, voulez-vous

nier encore ce dont vous avez été autrefois convaincu d'une manière si évidente et si incontestable? et n'est-ce pas une confirmation des témoignages portés contre vous, que de vous retrouver avec ce même homme au bout de vingt ans? J'ai cru que vous aviez quitté l'Angleterre; je vous croyais même mort depuis long-tems. De quelle manière avez-vous eu des nouvelles de ce jeune homme? où avez-vous pu le retrouver, à moins d'avoir entretenu une correspondance avec lui? Ne me le niez pas, car je vous assure que votre fils gagnera beaucoup dans mon opinion, quand je saurai qu'il a eu un sentiment assez profond du devoir filial pour avoir soutenu secrètement son père pendant un si grand nombre d'années. »

« Si vous voulez avoir la patience de m'écouter, dit Partridge, je vous dirai tout. » — Ayant reçu ordre de continuer, il poursuivit ainsi: « Quand vous m'eûtes accablé de votre disgrâce, ma ruine la suivit bientôt après, car je perdis ma petite école, et le curé, pensant, je le suppose, faire une chose qui vous serait agréable, m'ôta la place de be-

deau ; ensorte que je n'avais plus de fonds à faire que sur ma boutique de barbier, laquelle, dans un lieu comme celui-là, est un pauvre gagne-pain ; mais quand ma femme mourut, car jusqu'à cette époque je recevais une pension de douze livres d'une main inconnue, mais que je crois véritablement avoir été la vôtre, (quelle autre personne fait de ces choses-là....) mais, comme je disais, quand ma femme mourut, cette pension ne me fut plus payée ; ensorte que j'avais alors deux ou trois petites dettes qui commencèrent à m'inquiéter, surtout une à un procureur qui l'avait fait monter, avec les frais de quinze schelings, à près de trente livres. Voyant donc que tous mes moyens de subsistance m'abandonnaient à la fois, je fis sans différer un paquet de mon petit avoir, et je m'en allai.

» Je me rendis d'abord à Salisbury, où je me mis au service d'un homme de loi, le meilleur humain que j'aie jamais connu ; car il n'était pas seulement bon pour moi, mais je connais mille actions bonnes et charitables qu'il fit pendant que je demeurai chez lui,

et je l'ai vu souvent refuser des affaires, par la seule raison qu'elles étaient injustes et oppressives. — Vous n'avez pas besoin d'entrer dans tant de détails, dit Allworthy, je connais cet homme, c'est un digne homme, et qui honore sa profession. — De là, Monsieur, continua Partridge, j'allai à *Lymington*, où je fus pendant plus de trois ans au service d'un autre homme de loi, qui était également une bonne pâte d'homme, et assurément l'un des plus joyeux de toute l'Angleterre. Eh bien! Monsieur, à la fin de ces trois ans, j'établis une petite école qui commençait à tourner assez bien, sans un accident très-malheureux qui m'arriva. J'avais un cochon, et un jour ma mauvaise fortune permit que mon cochon s'échappât et causât un *délit*, je crois qu'on appelle cela ainsi, dans un jardin appartenant à un de mes voisins, homme fier et vindicatif, et qui avait pour procureur un... un... je ne peux pas me rappeler son nom; mais il me fit assigner et m'envoya aux *assises*. Quand j'y comparus, et que j'entendis, Dieu ait pitié de moi, tout ce que dirent les avocats, il y en eut un qui

dit au lord-juge un tas de mensonges atroces contre moi ; il dit que j'avais l'usage de conduire mes cochons dans les jardins d'autrui, et pis encore : il termina en disant qu'il espérait que j'avais enfin conduit mes cochons au marche. A coup sûr on aurait pu croire qu'au lieu d'être l'humble possesseur d'un seul petit cochon, j'étais le plus gros marchand de cochons de toute l'Angleterre. — C'est fort bien, dit Allworthy, mais je vous prie, n'entrez pas dans tant de détails. Je ne vous ai pas encore ouï-dire un mot de votre fils. — Oh ! ce ne fut qu'après un grand nombre d'années, répondit Partridge, que je revis mon fils, comme il vous plaît de l'appeler..... Après cela je m'embarquai pour l'Irlande, et j'établis une école à Corck. Un procès m'y ruina encore, et je restai sept ans dans la prison de Winchester. — C'est bien, dit Allworthy, passons à votre retour en Angleterre. — A la bonne heure, Monsieur, reprit Partridge. Il y a environ six mois que je débarquai à Bristol, où je demeurai quelque tems ; n'y trouvant rien à faire, et ayant entendu parler d'un village entre Bristol et Glocester,

où le barbier venait de mourir, je m'y rendis, et j'y étais depuis deux mois environ quand M. Jones y vint. » Il fit alors à Allworthy un récit très-détaillé de leur première rencontre et de tout ce qui leur était arrivé depuis cette époque, autant qu'il put se le rappeler. Il ne perdit pas une occasion d'entrecouper son récit de grands panégyriques de Jones, sans oublier de citer des exemples de l'amour et du respect extrêmes qu'il avait toujours conservés pour M. Allworthy. Il termina en disant : A présent, Monsieur, je vous ai dit toute la vérité; il répéta, avec les protestations les plus solennelles, qu'il n'était pas plus le père de Jones que du pape de Rome, et il appela sur sa tête les plus horribles malédictions, s'il ne disait pas la pure vérité.

« Que dois-je penser de ceci, s'écria Allworthy. A quoi bon nieriez-vous avec autant de force un fait, dont je crois qu'il serait plutôt de votre intérêt de convenir? — Mais, Monsieur, répondit Partridge, car il ne pouvait plus se contenir, si vous ne voulez pas me croire, vous pouvez vous donner la satisfaction d'interroger une autre personne.

Je desirerais bien que vous vous fussiez mépris sur la mère de ce jeune homme, comme vous l'avez fait sur son père. Interrogé alors sur ce qu'il voulait dire, il raconta à Allworthy, avec un sentiment d'horreur aussi remarquable dans sa voix que sur son visage, cette même histoire qu'un petit moment auparavant il avait prié si instamment mistriss Miller de lui cacher. »

Allworthy fut presqu'aussi effrayé de cette découverte, que Partridge lui-même l'avait été en la racontant. Bonté du ciel! s'écria-t-il, dans quelles affreuses calamités le vice et l'imprudence précipitent les hommes! que les effets de la corruption nous entraînent souvent bien plus loin que nous ne voulons! — A peine avait-il prononcé ces derniers mots, que mistriss Waters entra brusquement sans s'être fait annoncer. Partridge ne la vit pas plutôt qu'il s'écria : La voici, Monsieur, voici cette femme elle-même; c'est la malheureuse mère de M. Jones; je suis sûr qu'elle me justifiera devant vous. Je vous en prie, Madame....

Mistriss Waters, sans faire aucune atten-

tion à ce que Partridge disait, et presque sans le remarquer lui-même, s'avança vers M. Allworthy : « Je crois, Monsieur, lui dit-elle, qu'il y a si long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que vous ne me reconnaissez pas. — En effet, répondit Allworthy, vous êtes si changée à tant d'égards, que si cet homme ne m'eût pas déjà instruit qui vous étiez, je ne vous aurais pas rappelée sur-le-champ à mon souvenir. Avez-vous, Madame, quelqu'affaire particulière qui vous amène vers moi ? » Allworthy lui dit ces derniers mots avec le sérieux le plus grave; car le lecteur peut aisément croire qu'il n'était pas très-satisfait de la conduite de cette dame, et aussi peu de ce qu'il en avait appris autrefois, que de ce que Partridge venait de lui en raconter.

Mistriss Warers répondit : « Il est vrai, Monsieur, j'ai une affaire très-particulière à traiter avec vous, et elle est de nature à ce que je ne puisse la communiquer qu'à vous. Je dois donc vous prier de m'accorder la grâce de vous dire un mot, mais à vous seul, car je vous assure que ce que j'ai à vous dire est de la plus grande importance. »

Partridge reçut en conséquence ordre de se retirer ; mais avant de sortir, il pria la dame de convaincre M. Allworthy qu'il était parfaitement innocent. Vous n'avez pas besoin de craindre, Monsieur, lui répondit-elle, je l'en convaincrai parfaitement.

Alors Partridge se retira, et ce qui se passa entre M. Allworthy et mistriss Waters se lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Continuation de l'histoire.

Mistriss Waters gardant le silence depuis quelques minutes, M. Allworthy ne put s'empêcher de lui dire: « Je suis fâché de voir, Madame, par ce que j'ai appris depuis, que vous ayez fait un si mauvais usage..... — M. Allworthy, dit-elle en l'interrompant, je sais que j'ai commis des fautes, mais l'ingratitude envers vous n'est pas de ce nombre; je ne pourrais jamais oublier, et je n'oublierai jamais vos bontés, dont j'avoue que je suis très-peu digne; mais daignez suspendre vos reproches pour le moment, attendu que j'ai une affaire extrêmement importante à vous communiquer, concernant ce jeune homme, à qui vous avez donné le nom de Jones, mon nom de fille alors. »

« Aurais-je donc, dit Allworthy, puni par méprise un homme innocent dans la personne de celui qui vient de nous quitter? N'était-il pas le père de l'enfant? — Il ne l'était pas en effet, dit mistriss Waters. Vous pouvez vous rappeler, Monsieur, ce que je vous ai dit alors, que vous le connaîtriez un jour, et je confesse m'être rendue coupable d'une cruelle négligence en ne vous l'ayant pas découvert plutôt; je savais si peu combien il était nécessaire..... — Eh bien! Madame, dit Allworthy, ayez la bonté de continuer. — Vous devez vous souvenir, Monsieur, dit-elle, d'un jeune homme dont le nom était Summer. — Très-bien: c'était le fils d'un ecclésiastique de grand savoir et d'une vertu distinguée, pour qui j'avais beaucoup d'amitié. — Cela parut bien dans le tems, Monsieur, car c'est vous, je crois, qui avez élevé ce jeune homme, et qui l'avez entretenu à l'université. Ce fut, je crois, quand il eut fini ses études, qu'il vint se fixer chez vous. Je ne crois pas que la nature ait jamais produit un jeune homme plus parfait; car, outre

qu'il avait la plus belle figure qu'on ait jamais vue, il était si aimable, il avait tant d'esprit et de politesse..... — Le pauvre jeune homme! il nous fut enlevé bien avant le tems; j'étais loin de penser qu'il eût aucune faute de cette nature à se reprocher, car je vois clairement que vous allez me dire qu'il était le père de votre enfant. »

« Non, Monsieur, il ne l'était point. — Comment? et à quoi tend donc tout ce préambule? — A vous préparer, Monsieur, au récit d'un fait dont je vois avec douleur que c'est à moi de vous instruire. Oh! Monsieur, ce que vous allez entendre vous surprendra, vous affligera. — Parlez: je n'ai rien à me reprocher, et il n'y a rien que je craigne d'entendre. — Monsieur, ce M. Summer, le fils de votre ami, élevé à vos dépens, qui, après avoir vécu chez vous pendant un an comme s'il eût été votre propre fils, y est mort de la petite vérole, qui a été tendrement regretté par vous, et à qui vous avez fait rendre des honneurs funèbres si distingués, ce Summer, Monsieur, était le père de cet enfant. — Com-

ment ? vous vous contredisez vous-même. — Non, Monsieur ; il était en effet le père de cet enfant, mais je ne suis point sa mère. — Prenez garde, Madame ; pour éviter l'imputation d'un crime, ne vous rendez pas coupable d'un mensonge ; souvenez-vous qu'il y a un être à qui vous ne pouvez rien cacher, et au tribunal duquel un mensonge ne fera qu'aggraver votre faute. — Je vous atteste, Monsieur, que je ne suis point sa mère ; et, pour le monde entier, je ne voudrais point à présent avoir le moindre doute à cet égard. — Je sais vos raisons, et je serai heureux autant que vous que cela ne soit pas. Cependant vous devez vous souvenir que vous l'avez vous-même confessé devant moi. — Ce que j'ai confessé était si loin d'être vrai, que j'ai porté l'enfant moi-même dans votre lit, que je l'y ai porté par l'ordre de sa mère ; c'est aussi par son ordre que je l'ai reconnu pour le mien, et je me suis trouvée alors, par sa générosité, noblement récompensée de mon silence et de ma honte. — Qui peut être cette femme ? — Je tremble en vérité de la nommer. — Tout cela me ferait croire

qu'elle était ma parente. — Et votre parente très proche même. » A ces mots, Allworthy tressaillit de surprise. Elle continua : « Vous aviez une sœur, Monsieur. — Une sœur ! répéta-t-il en la regardant avec effroi. — Comme la vérité réside dans le ciel, votre sœur était la mère de cet enfant que vous trouvâtes dans votre lit. — Bonté divine ! est il possible ? — Ayez patience, Monsieur, et je vous développerai toute cette histoire. Aussitôt après votre départ pour Londres, mistriss Bridget vint un jour chez ma mère ; elle eut la bonté de lui dire qu'elle avait entendu faire un éloge extraordinaire de moi, de mon savoir et de mon esprit, infiniment supérieur à celui de toutes les autres jeunes filles du village, du moins c'est ainsi qu'elle eut la bonté de s'exprimer. Elle m'ordonna en conséquence de venir la voir au château, où, quand j'étais auprès d'elle, elle m'employait à lui faire la lecture. Elle me montra beaucoup de bonté, et me combla de présens ; enfin, elle me fit un jour un discours assez long sur l'importance qu'il y avait de savoir bien garder un secret. Je lui fis à cela des réponses si satisfai-

santes, qu'après avoir fermé la porte de sa chambre, elle m'emmena dans son cabinet, et après en avoir aussi fermé la porte, elle me dit qu'elle voulait me convaincre de la confiance absolue qu'elle avait dans mon honnêteté, en me communiquant un secret d'où dépendait son honneur, et conséquemment sa vie. Elle s'arrêta alors, et après un silence de quelques minutes, pendant lequel elle essuya souvent ses yeux, elle me demanda si je croyais qu'on pût entièrement se fier à ma mère. Je lui répondis que je pouvais répondre de sa fidélité. Elle me confia alors le grand secret dont elle était oppressée, et qui, je crois, lui causa plus de douleurs à mettre au jour qu'elle n'en souffrit ensuite en accouchant. Il fut convenu alors que ma mère et moi serions les seules personnes qui l'approcheraient à cette époque, et que mistriss Wilkins serait envoyée, comme elle le fut en effet, dans le fonds de Dorsetshire, pour prendre des informations sur une femme de chambre; car mistriss Bridget avait renvoyé la sienne près de trois mois auparavant. Pendant ce tems, je restai auprès d'elle à l'essai;

c'était l'expression dont elle se servait, quoiqu'elle eût déclaré ensuite que je n'étais pas assez adroite pour les fonctions dont elle m'avait chargée : ce qu'elle avait l'habitude de répéter en tems et lieu, ainsi que beaucoup d'autres choses, à l'effet de prévenir les soupçons que Wilkins pourrait concevoir par la suite, quand je viendrais à avouer l'enfant ; car elle pensait qu'on ne pourrait jamais croire qu'elle se hasardât à offenser une jeune fille à qui elle avait confié un pareil secret. Vous pouvez être assuré, Monsieur, que je fus bien payée pour tous ces affronts, que j'endurai, d'autant plus patiemment que j'en connaissais bien la cause. La vérité est que la dame craignait davantage mistriss Wilkins que toute autre personne ; non qu'elle eût la moindre aversion pour elle, mais elle la jugeait incapable de garder un secret, surtout vis-à-vis de vous, Monsieur ; car j'ai souvent entendu dire à miss Bridget que si mistriss Wilkins commettait jamais un meurtre, elle ne doutait pas qu'elle ne vous en instruisît. Enfin le jour arriva où mistriss Wilkins fut éloignée ; il y avait huit jours qu'elle était

prête à partir, mais son départ avait été retardé de jour en jour, sous différens prétextes, afin qu'elle ne fût pas trop tôt de retour. L'enfant vint alors au monde, en ma présence et celle de ma mère, qui l'emporta à sa maison, où il fut gardé secrètement jusqu'au soir de votre arrivée, que, par l'ordre de miss Bridget, je le portai dans le lit où vous l'avez trouvé. Tous les soupçons qui ont pu s'élever par la suite ont été détournés par la conduite adroite de votre sœur, qui affectait de mauvaises dispositions pour l'enfant, et prétendait que le peu d'égard qu'elle lui montrait n'était que par pure complaisance pour vous. »

Mistriss Waters protesta alors mille fois de la vérité de son récit, et conclut en disant : « Ainsi, Monsieur, vous avez enfin découvert votre neveu ; car je suis sûre que vous le regarderez dorénavant comme tel ; et je ne doute pas que sous ce titre il ne devienne à la fois pour vous un honneur et une consolation. »

« Je n'ai pas besoin, Madame, de vous exprimer mon étonnement de ce que vous venez de me dire ; et cependant vous n'au-

riez pas voulu, vous n'auriez pas pu réunir autant de circonstances pour appuyer un mensonge; je m'en rappelle, je l'avoue, quelques unes relatives à ce Summer, qui me donnèrent autrefois l'idée que ma sœur avait du goût pour lui. Je lui en parlai à elle-même; car je faisais un si grand cas de ce jeune homme, tant à cause de lui qu'à cause de son père, que j'aurais volontiers consenti à ce mariage; mais elle repoussa avec le plus grand mépris mes soupçons désobligeans, c'est ainsi qu'elle les appelait, ensorte que je ne lui en reparlai plus. Bonté du ciel! Allons, Dieu dispose de tout! Cependant ma sœur s'est conduite d'une manière inexcusable, en emportant avec elle ce secret dans le tombeau. — Je vous assure, Monsieur, qu'elle a toujours professé l'intention contraire, et qu'elle m'a dit souvent qu'elle avait le projet de vous le communiquer. Elle disait encore qu'elle était charmée que son complot eût aussi bien réussi, et que vous eussiez, de votre propre mouvement, pris une telle amitié pour l'enfant, qu'il ne fût pas encore nécessaire de vous

faire aucune déclaration expresse. Oh, Monsieur, si cette dame avait assez vécu pour voir ce pauvre jeune homme chassé de chez vous comme un vagabond! Oh! Monsieur, si elle avait assez vécu pour apprendre que vous avez vous-même chargé un procureur de le poursuivre pour un meurtre dont il n'était pas coupable! Pardonnez-moi, M. Allworthy, je dois dire qu'il y avait quelque chose de cruel à cela. Croyez-moi, vous avez été trompé, il n'a jamais mérité cela de vous. — Assurément, Madame, vous avez été trompée par celui, quel qu'il soit, qui vous a raconté ce fait. — Ne vous trompez pas à mes paroles, Monsieur; je ne prétends pas dire que vous ayez en ceci le moindre tort; celui qui est venu me voir ne m'a rien dit de semblable; il m'a dit seulement, en me prenant pour la femme de M. Fitz Patrick, que si M. Jones avait assassiné mon mari, j'aurais tous les secours d'argent qui me seraient nécessaires, et qu'ils me seraient fournis par un très-digne gentilhomme, parfaitement instruit, ajouta-t-il, à quel scélérat j'avais affaire. C'est par cet homme

que j'ai découvert quel était ce M. Jones, et ce même M. Jones vient de me dire que cet homme, dont le nom est Dowling, est votre homme d'affaires. J'ai appris son nom par un évènement très-étrange, car il avait refusé de me le dire lui-même; mais Partridge, qui l'a rencontré la seconde fois qu'il est venu chez moi, l'avait connu autrefois à Salisbury. »

« Et ce M. Dowling, dit M. Allworthy, en marquant un grand étonnement, vous a-t il dit que je vous aiderais dans cette poursuite? — Non, Monsieur, je ne veux point l'accuser injustement; il m'a dit que je serais aidée, mais il ne m'a nommé personne. Vous aurez cependant la bonté de me pardonner, Monsieur, si les circonstances m'ont pu faire croire que ce ne pouvait être un autre..... — Et moi, Madame, les mêmes circonstances me persuadent trop bien que c'est un autre..... Bonté du ciel! par quels merveilleux moyens vous permettez que la plus noire et la plus profonde scélératesse soit quelquefois découverte! Oserai-je vous prier, Madame, de rester jusqu'à ce que la

personne dont vous venez de parler arrive ; je l'attends à chaque minute, elle est peut-être même déjà dans la maison. »

M. Allworthy s'avança alors vers la porte pour appeler un domestique, quand parut, non M. Dowling, mais le personnage qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Continuation ultérieure.

Le personnage en question était M. Western. Il n'apperçut pas plutôt M. Allworthy, que sans avoir le moindre égard pour la présence de mistriss Waters, il se mit à vociférer de la manière suivante : «voilà de belle besogne chez moi! Un beau plat de poisson que j'ai découvert à la fin. Qui diable voudra désormais s'embarrasser de la garde d'une fille? — Qu'est-ce donc, voisin? dit Allworthy! — Ce que c'est, répondit Western! quand je croyais qu'elle allait se rendre; quand elle m'avait promis en quelque sorte de faire tout ce que je voudrais; quand j'espérais n'avoir plus rien à faire que d'envoyer chercher le notaire pour finir tout, que croyez-vous que j'aie découvert? Que la petite coquine s'était jouée de moi pendant tout ce tems-là, et avait con-

tinué d'entretenir une correspondance avec ce bâtard de votre façon. Ma sœur Western que j'avais querellée à son sujet, m'en a écrit un mot, et j'ai ordonné qu'on fouillât ses poches pendant qu'elle dormirait, et l'on y a trouvé une lettre signée du propre nom de ce fils de p.... Je n'ai pas eu la patience d'en lire la moitié, car elle est plus longue qu'aucun des sermons du curé Supple ; mais j'ai vu clairement que tout cela ne roulait que sur l'amour, et en effet, que pourrait ce être autre chose ? Je l'ai coffrée encore une fois dans sa chambre, et demain matin je la renvoye à la campagne, à moins qu'elle ne consente à être mariée sur le champ. Elle y vivra dans un grenier au pain et à l'eau pour le reste de ses jours; et le plutôt qu'une pareille coquine me débarrassera d'elle sera le mieux ; quoique, le diable l'emporte, cela me paraisse trop dur. Mais non, elle vivra assez long-tems pour me tourmenter. — M. Western, répondit Allworthy, vous savez que j'ai toujours protesté contre la force, et vous aviez consenti vous-même à ce qu'il n'en fût employé aucune. — Oui, mais c'était à la seule condition

qu'elle obéirait sans cela. Que diable ! ne puis-je faire ce que je veux de ma propre fille, surtout quand je ne veux que son bien. — Eh bien, voisin, si voulez me le permettre, j'entreprendrai de raisonner avec elle. — Le voulez-vous ! c'est bien obligeant de votre part, et d'un bon voisin, et peut-être en obtiendrez vous plus que je n'ai pu faire jusqu'ici ! car je vous assure qu'elle a très-bonne opinion de vous. — Eh bien ! si vous voulez retourner chez vous et la tirer de sa prison, j'irai la voir dans une demi-heure. — Mais si pendant ce tems elle allait s'enfuir avec lui : car Dowling l'homme d'affaires, m'a dit qu'il n'y avait plus d'espoir que le drôle fût pendu, attendu que son adversaire est vivant, et paraît devoir être bientôt en parfaite santé. Il pense en outre que Jones ne tardera pas à sortir de prison. — Comment, dit Allworthy, l'aviez-vous chargé de prendre des informations ou d'agir dans cette affaire ? — Non pas moi, répondit Western ; il vient à l'instant de me dire tout cela de lui-même. — A l'instant ? s'écria Allworthy, où l'avez-vous donc vu ? j'ai absolument besoin de le voir aussi. — Vous pourrez le voir, si vous

voulez, en ce moment même chez moi; car il doit y avoir ce matin un rendez-vous d'avocats, au sujet d'une hypothèque qu'on me conteste. Par Dieu! cet honnête M. Nigtingale me fera perdre, je crois, deux ou trois mille livres. — Je serai chez vous, Monsieur, dans une demi-heure, dit Allworthy. — Prenez une fois l'avis d'un homme qu'on appelle un sot, ne vous amusez pas à joûter avec elle en prenant des moyens doux, croyez-moi, ils ne feront rien; je les ai essayés assez long-tems. Il faut absolument l'effrayer; il n'y a pas d'autres moyens: dites-lui que je suis son père; montrez-lui toute l'horreur du péché de désobéissance, et de la punition effroyable qui lui est réservée dans l'autre monde. Dites-lui bien qu'elle court le danger d'être enfermée toute sa vie dans un grenier, et d'y être nourrie au pain et à l'eau. — Je ferai tout ce que je pourrai; car je vous proteste que je ne desire rien davantage qu'une alliance avec cette aimable personne. — Quant à cela, la petite fille est assez bien; un homme pourrait faire bien du chemin, et rencontrer pire; je peux le déclarer, quoiqu'elle soit ma fille: et si elle

voulait seulement m'obéir, on trouverait à peine un père à cent milles à la ronde, qui aimât mieux sa fille que je n'aime la mienne. Mais je vois que vous avez affaire avec cette dame, je retourne donc chez moi vous attendre et je suis votre humble serviteur. »

Aussitôt que M. Western fut sorti, mistriss Waters dit : « Je vois, Monsieur, que M. Western ne se rappelle aucunement de m'avoir vue. Je crois, M. Allworthy, que vous ne m'auriez pas reconnu non plus. Je suis considérablement changée depuis le jour où vous avez eu la bonté de me donner ces avis que j'aurais été trop heureuse d'avoir suivis. — Je vous l'avoue, Madame, je fus extrêmement affligé lorsque j'appris le contraire. — Oh ! Monsieur, j'ai été perdue par un projet infâme tellement bien concerté que, si vous le connoissiez, quoique je ne puisse pas espérer de me justifier dans votre opinion, il diminuerait beaucoup de ma faute, et vous engagerait à me plaindre. Vous n'avez pas aujourd'hui le loisir d'entendre toute mon histoire ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que j'ai été trompée par les promesses

de mariage les plus solennelles, je dirai plus, j'ai été mariée à la face du ciel. Car, après avoir lu beaucoup de livres sur ce sujet, je suis convaincue que les cérémonies particulières ne sont requises que pour donner une sanction légale au mariage, et ne servent qu'à garantir les avantages civils à une femme mariée. Mais celle qui vit constamment avec un homme après une union qui n'en est pas moins solennelle pour avoir été secrète, quelque nom que le monde puisse lui donner, a peu de chose à se reprocher dans le fond de sa conscience. — Je suis fâché, Madame, dit Allworthy, que vous ayez fait un si mauvais usage de votre instruction. Assurément, il eût été heureux pour vous ou d'en avoir acquis davantage, ou d'être restée dans un état de complète ignorance; et cependant, Madame, je crains que vous n'ayez encore d'autres fautes à vous reprocher.—Pendant sa vie qui dura plus de douze ans, je puis vous attester solennellement, répondit-elle, que je n'en ai point commis d'autre; et considérez, Monsieur, puisque cela est en ma faveur, ce que peut une femme

perdue de réputation et dénuée de tout moyen de subsistance. Croyez-vous que le monde ait assez de bienveillance pour laisser rentrer dans le chemin de la vertu une brebis égarée comme je l'étais, quelque desir qu'elle en puisse avoir. Je vous assure donc que c'est cette route que j'eusse choisie, si cela eût été en mon pouvoir; mais la nécessité me jetta dans les bras du capitaine Waters, avec lequel, quoique non mariée, je vécus plusieurs années comme sa femme, et portant son nom. Je me séparai d'avec lui à Worchester, comme il se mettait en marche contre les rébelles, et ce fut alors que le hasard me fit rencontrer M. Jones qui me sauva des mains d'un scélérat. En vérité, ce jeune homme est le plus digne des hommes. Je ne crois pas qu'il y ait de jeunes gens dans ce siècle, qui aient moins de vices, et il y en a peu qui aient la vingtième partie de ses vertus. Je dis plus, quelque soient les fautes dont il s'est rendu coupable, je suis fermement persuadée qu'il a pris la résolution de s'en corriger à l'avenir. — Je le suis comme vous, dit Allworthy, et j'espère qu'il gardera cette

résolution ; je dois même dire que je conserve encore les mêmes espérances à votre égard. Je conviens que le monde est trop peu disposé à l'indulgence en pareille matière ; cependant, le tems et la persévérance finissent par le fléchir. Vous pouvez être bien assurée, mistriss Waters, que si je vous trouve sincère dans d'aussi bonnes intentions, vous ne manquerez, pour les exécuter en effet, d'aucun des secours qui seront en mon pouvoir. »

Mistriss Waters tomba à genoux devant lui, et les yeux inondés de larmes lui fit les plus vifs remercîmens de sa bonté, qui, comme elle le disait avec raison, tenait plus de la nature divine que de la nature humaine.

Allworthy la releva et lui parla dans les termes les plus tendres, faisant usage de toutes les expressions que la langue pouvait lui fournir pour la consoler, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de M. Dowling, qui apercevant, en entrant, mistriss Waters, tressaillit et parut éprouver quelque confusion. Il se remit aussitôt du mieux qu'il put, et dit qu'il était extrêmement pressé de se rendre à l'assemblée qui se tenait chez M. Western ; que

cependant il avait cru de son devoir de venir instruire M. Allworthy de l'avis des avocats sur le cas dont il lui avait parlé ; que cet avis était que la conversion des billets de banque ne pourrait être du ressort du tribunal criminel, mais qu'on pouvait appeler en jugement celui qui les avait trouvés ; et que s'il paraissait au jury que ces billets appartinssent réellement au plaignant, celui-ci pouvait espérer, sur leur rapport, d'en retrouver la valeur.

Allworthy, sans rien répondre à cela, ferma la porte au verrou, et s'avançant vers Dowling en lançant sur lui un regard sévère, lui dit : « Quelque pressé que vous soyez, Monsieur, il faut que vous me répondiez d'abord à quelques questions. Connaissez-vous cette dame ? — Cette dame ? Monsieur, répondit Dowling, après avoir beaucoup hésité. — M. Dowling, continua Allworthy du ton le plus imposant, si vous mettez quelque prix à ma protection, et si vous voulez rester un moment de plus à mon service, n'hésitez pas, ne me trompez pas, mais répondez exactement et avec vérité à toutes les questions que j'ai à vous faire.... Connaissez-vous cette

dame? — Oui, Monsieur, j'ai vu cette dame. Où, Monsieur? — Chez elle. — Pour quelle affaire avez-vous été chez elle, Monsieur, et qui vous y a envoyé? — J'y suis allé, Monsieur..... pour savoir..... Monsieur, des nouvelles de M. Jones. — Et qui vous avait envoyé savoir de ses nouvelles? — Qui, Monsieur? c'est, Monsieur, M. Blifil qui m'y avait envoyé. — Et qu'avez-vous dit à cette dame à ce sujet? — Il est impossible, Monsieur, de se rappeler exactement chaque mot. — Voulez-vous bien, Madame, aider la mémoire de Monsieur. — Il m'a dit, Monsieur, dit mistriss Waters, que si M. Jones avait assassiné mon mari, j'aurais tous les secours d'argent dont j'aurais besoin pour la poursuite de ce procès, et qu'ils me seraient fournis par un très-digne gentilhomme, qui savait bien à quel scélérat j'avais affaire. Je puis attester par serment que voilà les expressions même dont il s'est servi. — Est-ce là en effet, Monsieur, ce que vous avez dit? — Ma mémoire ne peut se le rappeler exactement, mais je crois bien que j'ai parlé dans ce sens. — Et M. Blifil vous l'avait-il ordonné? —

Assurément, Monsieur, je n'aurais rien fait de mon chef, et je n'aurais pas voulu excéder mes pouvoirs dans une affaire de cette nature. Ce que j'ai dit, c'est d'après les instructions que m'avait données M. Blifil. — M. Dowling, je vous promets devant cette dame, que quoi que vous ayez fait en cette affaire par l'ordre de M. Blifil, je vous pardonnerai, pourvu que vous me disiez exactement la vérité; car je crois ce que vous dites, que vous n'auriez pas agi de vous-même et sans ordre en cette affaire. M. Blifil vous a donc aussi envoyé pour interroger ces deux hommes à Aldersgate? — Oui, Monsieur. — Et quelles instructions vous avait-il données? Rappelez-vous-les du mieux que vous pourrez, et dites-moi, autant qu'il vous sera possible, jusqu'aux expressions dont il s'est servi. — M. Blifil m'envoya, Monsieur, pour tâcher de découvrir quelques personnes qui eussent été témoins oculaires de ce combat; il craignait, me dit-il, qu'ils pussent être gagnés par M. Jones ou quelqu'un de ses amis. Il ajouta que le sang voulait du sang, et que non seulement tous ceux qui cachaient un meurtrier,

mais encore ceux qui négligeaient ce qui était en leur pouvoir pour le faire mettre entre les mains de la justice, étaient complices de son crime. Il me dit encore qu'il savait que vous desiriez vivement que le scélérat fût puni, quoiqu'il ne fût pas à propos que vous parussiez en ceci. — Il vous a dit tout cela ? — Oui, Monsieur, je peux vous assurer que je n'aurais pas été aussi loin pour toute autre personne que pour vous. — Qu'appelez-vous aussi loin, Monsieur ? — Je vous prie de croire, Monsieur, que je ne voudrais pas, à quelque prix que ce fût, m'être rendu coupable de les avoir subornés, ou de leur avoir conseillé de se parjurer. Mais il y a deux moyens de rendre témoignage ; je leur dis donc que si on leur faisait quelques offres de l'autre côté, ils eussent à les refuser, et qu'ils pouvaient être assurés de ne rien perdre, en étant d'honnêtes gens et en disant la vérité. Je leur dis qu'on nous avait déclaré que M. Jones avait le premier frappé le gentilhomme en question, et que si c'était là la vérité, ils eussent à la déclarer ; je leur donnai à entendre qu'ils n'y perdraient pas. — Je pense

en effet que vous avez été fort loin. — Je vous proteste, Monsieur, que je ne les engageai point à dire un mensonge, et je n'en aurais pas même dit autant, si ce n'eût été pour vous obliger. — Vous n'auriez pas cru sans doute m'obliger, si vous aviez su que ce M. Jones était mon neveu. — Assurément, Monsieur, il ne me convenait pas d'avoir l'air de savoir ce que je croyais que vous desiriez cacher. — Comment donc! le saviez-vous? — Si vous m'ordonnez de vous dire la vérité, je le ferai, Monsieur. Oui, Monsieur, je le savais : ce furent les derniers mots que prononça madame Blifil, au moment où j'étais seul à côté de son lit, et en me remettant la lettre que je vous ai apportée de sa part. — Quelle lettre? — Celle, Monsieur, que j'apportai de Salisbury, et que je remis entre les mains de M. Blifil. — O Dieu! et quels furent ces derniers mots que vous dit ma sœur? — Elle me prit par la main, et en me remettant la lettre, me dit : « Je sais à peine ce que j'ai écrit; dites à mon frère que M. Jones est son neveu; il est mon fils; qu'il soit heureux !.... » Alors elle tomba en arrière comme

près d'expirer. J'appelai sur-le-champ au secours ; elle avait perdu la parole, et elle mourut peu de minutes après. » Allworthy garda quelque tems le silence, levant les yeux au ciel, et puis, s'adressant à Dowling : « Comment ne vintes-vous pas, Monsieur, me remettre cette lettre? — Vous devez vous souvenir, Monsieur, que vous étiez alors malade, et retenu dans votre lit ; étant très-pressé, comme je le suis toujours, je remis la lettre à M. Blifil, qui m'assura qu'il allait vous la remettre ; je lui répétai aussi les dernières paroles de sa mère, dont il me promit de vous instruire. Il m'a dit depuis qu'il l'avait fait, et que tant par amitié pour M. Jones que par égard pour votre sœur, vous ne vouliez pas qu'on en parlât jamais, et que votre dessein était que le monde l'ignorât. Voilà pourquoi, Monsieur, si vous ne m'en aviez pas parlé le premier, je n'aurais jamais pensé qu'il m'appartînt d'en ouvrir la bouche, ni à vous, ni à personne. »

Nous avons déjà remarqué ailleurs que l'on peut cacher un mensonge sous les expressions de la vérité ; c'était ici le cas, car

Blifil avait réellement dit à Dowling tout ce que celui-ci venait de rapporter ; mais il ne lui en avait point imposé, et n'avait pas même cru la chose possible. Dans le fait, les promesses que Blifil avait faites à Dowling furent les seuls motifs qui l'avaient engagé à garder le secret, et voyant maintenant avec évidence que Blifil ne serait plus en état de tenir ses engagemens, il pensa qu'il était à propos de faire cette confession, que la promesse d'être pardonné, jointe aux menaces, aux regards d'Allworthy et aux découvertes qu'il avait précédemment faites, lui arrachèrent, dans un moment où d'ailleurs il n'était pas préparé, et n'avait pas le tems de songer à des subterfuges.

M. Allworthy parut très-satisfait de ce récit, et ayant enjoint à Dowling le plus profond silence sur ce qui s'était passé, le conduisit lui-même à la porte de la rue, de peur qu'il ne vît Blifil qui était rentré dans sa chambre, où il triomphait du dernier mensonge qu'il venait de faire à son oncle, et soupçonnait peu ce qui s'était passé depuis.

Comme M. Allworthy retournait à son ap-

tement, il rencontra mistriss Miller, qui, la pâleur sur le front et la terreur dans les yeux, lui dit : « Oh ! Monsieur, on m'a dit que cette méchante femme avait été avec vous, je vois que vous savez tout. Cependant, n'abandonnez pas pour cela ce pauvre jeune homme ; considérez, Monsieur, qu'il ignorait que ce fût sa mère. Cette découverte suffira probablement pour l'accabler tout à fait, sans que vous y joigniez le poids de votre colère. »

« Madame, dit Allworthy, je suis si frappé d'étonnement de tout ce que j'ai entendu, que je suis réellement hors d'état de vous répondre ; mais venez avec moi. En vérité, mistriss Miller, j'ai fait des découvertes surprenantes, et vous les connaîtrez bientôt. »

La pauvre femme le suivit en tremblant. Alors M. Allworthy s'approchant de mistriss Waters, la prit par la main, et se tournant vers mistriss Miller, lui dit : « Quelle récompense accorderai-je à cette dame, pour les services qu'elle m'a rendus. O mistriss Miller ! vous m'avez mille fois entendu appeler mon fils ce jeune homme dont vous êtes la si fidelle

amie ; je ne croyais guères alors qu'il me fût allié sous aucun rapport. Votre ami, Madame, est mon neveu ; il est frère de cet infâme serpent que j'ai si long-tems nourri dans mon sein. Elle vous racontera elle-même toute l'histoire, et par quelle aventure il a toujours passé pour son fils. Je suis convaincu à présent, mistriss Miller, qu'il a été calomnié, et que j'ai été trompé, trompé par quelqu'un que vous soupçonniez trop justement d'être un scélérat ; c'est, en effet, le plus infâme de tous les scélérats. »

La joie qu'éprouva mistriss Miller en ce moment lui ôta la faculté de parler, et l'aurait privé de l'usage de ses sens, peut-être même de la vie, sans un torrent de pleurs qui vint à propos à son secours. Enfin, se sentant assez remise pour être en état de parler, elle s'écria : « Mon cher M. Jones est donc votre neveu, et non le fils de cette dame! Vos yeux sont donc ouverts à la fin! Je vivrai donc assez long-tems pour le voir aussi heureux qu'il le mérite. — Il est certainement mon neveu, dit Allworthy, et j'espère que tout le reste arrivera comme vous le

desirez. — Et c'est à cette chère excellente femme, s'écria mistriss Miller, à qui vous devez cette découverte? — A elle-même, dit Allworthy. — Oh! s'écria mistriss Miller, en se jetant à genoux, que le ciel fasse pleuvoir sur elle ses plus grandes bénédictions, et pour cette seule bonne action lui pardonne toutes ses fautes, quelque nombreuses qu'elles puissent être. »

Mistriss Waters les informa alors qu'elle croyait que Jones serait bientôt mis en liberté, attendu que le chirurgien venait d'aller avec un lord dont elle ignorait le nom, chez le juge de paix qui l'y avait fait mettre, pour certifier que M. Fitz Patrick était tout à fait hors de danger, et procurer au prisonnier sa liberté.

M. Allworthy dit qu'il serait charmé de retrouver son neveu en liberté à son retour; mais qu'il était pour le moment obligé de sortir pour une affaire importante. Il appela un domestique pour lui faire approcher une chaise à porteurs, et laissa les deux dames ensemble.

M. Blifil ayant entendu le bruit de la chaise,

descendit chez son oncle ; car il ne manquait jamais à cette espèce de devoir. Il lui demanda si il sortait, ce qui est une manière polie de demander à quelqu'un où il va. Allworthy ne lui répondant pas, il le pria de lui dire quand il comptait rentrer. Allworthy ne répondit pas davantage à cette question ; mais, près d'entrer dans sa chaise, il se tourna vers lui et lui dit : « Écoutez, Monsieur, je vous prie de retrouver avant mon retour la lettre que votre mère m'écrivit sur son lit de mort. »

M. Allworthy sortit alors, et laissa Blifil dans une situation qui ne peut être enviée que par un homme qu'on va pendre à l'instant même.

CHAPITRE IX.

Continuation.

M. Allworthy profita du tems qu'il était dans sa chaise à porteurs, pour lire la lettre, de Jones à Sophie, que Western lui avait remise. Il y trouva des expressions si tendres relatives à lui, qu'elles lui firent répandre des larmes. Enfin, il arriva chez M. Western, et fut introduit chez Sophie.

Quand les premières cérémonies furent terminées, et que tous deux se furent assis, ils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Sophie, qui avait été préparée à cette visite par son père, jouait avec son éventail, témoignant autant de trouble dans tout son maintien que sur son visage. Enfin, M. Allworthy, qui était lui-même un peu embarrassé, commença ainsi : « Je crains, miss Western, que ma famille n'ait été la cause

de toutes les peines que vous avez souffertes; je ne crains pas moins d'en avoir été l'instrument innocent, et ce n'était pas mon projet. Soyez assurée, Madame, que, si j'avais su d'abord combien les propositions faites vous avaient été désagréables, je n'aurais pas souffert qu'on vous eût persécutée si long-tems. Vous ne croirez donc pas, j'espère, que le but de cette visite soit de vous tourmenter par de nouvelles sollicitations de cette espèce; croyez, au contraire, qu'elle n'a pour objet que de vous en mettre désormais entièrement à l'abri. »

« Monsieur, dit Sophie, avec une légère et modeste hésitation, cette conduite est aussi noble que généreuse, et telle, que je ne pouvais l'attendre que de M. Allworthy. Mais puisque vous avez eu la bonté d'entamer ce sujet, vous me pardonnerez de vous dire qu'il m'a en effet causé bien des peines, et a été pour moi une occasion d'éprouver le plus cruel traitement de la part d'un père qui, jusqu'à cette malheureuse affaire, avait toujours été pour moi le plus tendre et le plus affectionné des pères. Je suis convaincue, Monsieur, que

vous êtes trop bon et trop généreux pour vous offenser du refus que j'ai fait de votre neveu. Nos inclinations ne sont pas en notre pouvoir ; et quelque puisse être son mérite, mon cœur ne me dit rien pour lui. — O la plus aimable des femmes, dit M. Allworthy, je vous assure que je ne suis point capable d'un pareil ressentiment, quand il s'agirait de mon propre fils, et quand j'aurais conservé la plus haute estime pour lui ; car ce que vous dites est bien vrai, Madame, nous ne pouvons forcer nos inclinations, beaucoup moins encore peuvent-elles l'être par d'autres. — Oh! Monsieur, dit Sophie, chaque mot que vous dites prouve que vous méritez bien ce bon, ce grand, ce noble caractère que tout le monde vous attribue. Je vous assure, Monsieur, qu'il n'a fallu rien moins que la certitude de mon malheur futur pour me faire résister aux volontés de mon père. — Je vous crois sincèrement, Madame, repliqua M. Allworthy, et je vous félicite de tout mon cœur de votre prévoyance, puisque par une résistance si excusable, vous avez en effet évité votre malheur. — Vous parlez, M. Allworthy,

avec une délicatesse que peu d'hommes sont capables de sentir. Il est certain que ce doit être un état affreux que de passer sa vie avec quelqu'un qu'on n'aime pas; peut-être ce malheur serait-il même augmenté par le sentiment du mérite de celui auquel nous ne pouvons donner notre cœur. Si j'avais épousé M. Blifil... — Pardonnez si je vous interromps, Madame, répondit Allworthy, mais je ne puis soutenir l'idée de cette supposition; croyez-moi, miss Western, je me réjouis de tout mon cœur, je me réjouis de votre fuite. J'ai découvert que le malheureux pour lequel vous avez souffert cette cruelle persécution de la part de votre père, était un scélérat. — Comment, Monsieur, s'écria Sophie! vous devez croire que cela me surprend beaucoup. — Cela ne m'a pas moins surpris, Madame, et cela ne surprendra pas moins le monde; mais je vous ai dit la pure vérité. — Je suis convaincue que la vérité seule peut sortir de la bouche de M. Allworthy; cependant, Monsieur, une nouvelle si soudaine, si inattendue..... Vous avez découvert, dites-vous..... Ah! puissent tous les crimes être toujours ainsi découverts!

— Vous serez assez tôt instruite de toute cette histoire ; quant à présent, ne prononçons pas un nom si exécrable. J'ai une autre proposition à vous faire..... O miss Western ! je connais toute la supériorité de votre mérite, et je ne peux pas si aisément renoncer à l'ambition d'être allié avec vous ; j'ai un proche parent, Madame, un jeune homme dont le caractère, j'en suis convaincu, est tout l'opposé de celui de ce scélérat, et dont je rendrai la fortune égale à ce que la sienne devait être. Pourrais-je espérer, Madame, que vous daignassiez l'admettre à l'honneur de vous rendre une visite ! » Sophie, après une minute de silence, répondit : « Je dois parler à M. Allworthy avec la plus grande sincérité ; son caractère et le nouveau bienfait que je viens d'en recevoir, l'exigent également. Je suis résolue en ce moment, de n'écouter de personne aucunes propositions de ce genre : mon seul desir est de regagner l'affection de mon père, et de me retrouver à la tête de sa maison. Voilà, Monsieur, ce que j'espère devoir à vos bons offices ; je vous supplie, je vous conjure, par cette extrême bonté que moi,

que tous ceux qui vous connaissent ont éprouvée, au moment même où vous me délivrez d'une persécution, de grâce ne m'en suscitez pas une autre qui me rendrait aussi malheureuse, et serait aussi inutile. — Assurément, miss Western, je ne suis point capable d'une semblable conduite, et si telle est votre résolution, il doit se résigner à son sort, quelque douleur qu'il puisse en éprouver. — Vous me faites sourire malgré moi, M. Allworthy, quand vous me parlez de la douleur d'un homme que je ne connais pas, et qui conséquemment doit fort peu me connaître. — Pardonnez-moi, chère Sophie, je commence à craindre qu'il ne vous ait trop connue pour son repos futur; puisque, si jamais homme fut capable d'une passion sincère, noble et violente, je suis convaincu que telle est celle que ressent mon malheureux neveu pour miss Western. — Votre neveu, M. Allworthy! cela est vraiment extraordinaire; je n'en avais jamais entendu parler. — La vérité, Madame, est que la seule chose que vous ignorassiez c'est qu'il fût mon neveu, et moi-même je l'ignorais jusqu'à ce jour. Mais M. Jones,

qui vous aime depuis si long-tems, eh bien! il est, oui, il est mon neveu. — M. Jones votre neveu, Monsieur! cela est-il possible? — Il l'est, Madame, il est fils de ma sœur; je le reconnaîtrai toujours pour tel, et je n'en rougis point; je rougis davantage de ma conduite passée envers lui; mais j'ignorais autant son mérite que sa naissance. J'en conviens, miss Western, je l'ai cruellement traité, oh! oui, je l'ai cruellement traité. » Ici l'excellent homme essuya ses yeux, et après une courte pause, continua en ces termes: « Je ne pourrai jamais le dédommager de ses souffrances, si vous ne venez à mon secours. Croyez-moi, ô la plus aimable des femmes! il faut que je fasse grand cas de lui, puisque j'ose l'offrir à une personne de votre mérite. Je sais qu'il s'est rendu coupable de quelques fautes, mais le fond du cœur est extrêmement bon; croyez-moi, Madame, il est bon. » Ici il s'arrêta, en paraissant attendre la réponse que miss Western lui fit, dès qu'elle se fut un peu remise du trouble et de l'agitation dans lesquels l'avait jetée une nouvelle aussi extraordinaire et aussi soudaine. « Je vous

fais mon compliment sincère, Monsieur, d'une découverte qui paraît vous causer tant de joie ; je ne doute pas que vous n'y trouviez toute la consolation que vous pouvez vous en promettre. Ce jeune homme a mille bonnes qualités, et il est impossible qu'il ne se conduise pas, comme il le doit, envers un oncle tel que vous. — J'espère, Madame, qu'il a aussi toutes les bonnes qualités qui doivent en faire un bon mari. Il faudrait assurément qu'il fût le plus abandonné des hommes, si une personne de votre mérite daignait condescendre..... — Vous voudrez bien me pardonner, M. Allworthy, mais je ne puis écouter une proposition de cette nature. Je suis convaincu que M. Jones a beaucoup de mérite, mais je ne recevrai jamais M. Jones comme un homme qui doit être mon mari. — Pardonnez-moi, Madame, si je suis un peu surpris, après ce que M. Western m'a dit..... J'espère que ce jeune homme n'a rien fait pour perdre la bonne opinion que vous aviez conçue de lui, s'il est vrai qu'il ait jamais été assez heureux pour cela.... Peut-être a-t-il été calomnié auprès de vous

comme il l'avait été auprès de moi ; la même perfidie peut l'avoir poursuivi partout..... Ce n'est point un assassin, je vous assure, quoiqu'on lui en ait donné le nom. — M. Allworthy, je vous ai déclaré ma résolution. Je ne suis point surprise de ce que mon père a pu vous dire ; mais, quelles qu'aient pu être ses craintes, si je connais bien mon cœur, ce n'est pas moi qui ai pu les causer, puisque j'ai toujours eu pour principe fixe de ne jamais me marier sans son consentement. Tel est, je crois, le devoir d'un enfant envers son père, et j'espère que rien au monde n'aurait pu m'en faire écarter. Mais je ne conçois pas que l'autorité de nos parens puisse jamais nous obliger de nous marier en opposition directe avec nos inclinations. Pour éviter cette violence, que j'avais trop de raisons de craindre, j'ai quitté la maison de mon père, et cherché de la protection ailleurs. Voilà la vérité, et si le monde ou mon père me prête d'autres intentions, ma conscience suffit pour m'en justifier. — Je vous écoute avec admiration, miss Western ; j'admire la justesse de vos sentimens, mais sûrement il y a ici quelque

chose de plus. Je ne voudrais pas vous offenser; mais dois-je regarder seulement comme un songe tout ce que l'on m'a dit, tout ce que j'ai vu jusqu'ici? Avez-vous supporté un traitement si cruel de la part de votre père, pour un homme qui vous a toujours été absolument indifférent? — Je vous prie, M. Allworthy, de ne pas exiger que je vous dise mes raisons.... Oui, j'ai beaucoup souffert.... je ne veux point vous le cacher, M. Allworthy.... je vous parle très-sincèrement..... J'avoue que j'avais une haute opinion de M. Jones.... je crois.... je sais que j'ai souffert pour soutenir mon opinion..... J'ai été traitée cruellement par ma tante, ainsi que par mon père; mais cela est passé à présent..... Je desire n'être pas pressée davantage; car, quelle qu'ait pu être mon opinion, ma résolution est maintenant fixée..... Votre neveu, Monsieur, a beaucoup de vertus..... il a de grandes vertus, M. Allworthy; je ne doute pas qu'il ne vous fasse honneur dans le monde, et ne vous rende heureux. — Je voudrais faire aussi son bonheur, Madame, mais je suis convaincu qu'il ne dépend

que de vous. C'est cette conviction qui m'a rendu un solliciteur aussi ardent en sa faveur. — Vous êtes trompé, Monsieur, vous êtes trompé, j'espère que ce n'est pas par lui..... Il suffit qu'il m'ait trompée, moi. M. Allworthy, je desire ne pas être pressée davantage sur ce sujet.... Je serais fâchée..... je ne veux pas lui faire perdre votre faveur. Je souhaite toutes sortes de prospérités à M. Jones, je les lui souhaite de tout mon cœur, et, je vous le répète, quelques torts qu'il puisse avoir avec moi, je suis sûre qu'il a beaucoup de bonnes qualités. Je ne désavoue point mes premiers sentimens, mais rien ne pourra jamais les rappeler. Quant à présent, il n'y a pas d'homme sur la terre que je sois plus résolue à refuser que M. Jones; les sollicitations de M. Blifil lui-même ne me déplairaient pas davantage. »

Il y avait long-tems que Western attendait avec impatience l'issue de cette conférence. Il venait justement d'arriver à la porte de la chambre dans le dessein d'écouter, lorsqu'ayant entendu la dernière phrase de sa fille, il perdit toute patience, et ouvrant

brusquement la porte dans un accès de fureur, il s'écria : c'est un mensonge, c'est un damné mensonge ; tout cela est dû à ce damné coquin de Jones, et si elle pouvait l'avoir, elle l'aurait auprès d'elle toute la journée. — Ici, Allworthy interposa son autorité, et s'adressant à Western avec un regard sévère, il lui dit : M. Western, vous ne m'avez pas tenu parole. Vous m'aviez promis de vous abstenir de toute violence. — Aussi l'ai-je fait aussi long-tems que je l'ai pu ; mais entendre une perronelle dire des mensonges aussi impudens ! Ventrebleu ; croit-elle que si elle peut faire des dupes de tous les autres, elle en fera aussi une de moi.... Non, non, je la connais mieux que tu ne la connais. — Je suis fâché de vous dire, Monsieur, qu'il ne paraît pas, d'après votre conduite envers cette jeune personne, que vous la connaissiez du tout. Je vous demande pardon, mais je crois que notre intimité, le desir que vous m'avez temoigné et l'occasion me justifient. Elle est votre fille, M. Western, et je crois qu'elle fait honneur à votre famille. Si j'étais capable d'envie, il n'y a pas d'homme que

j'enviasse plus sous ce rapport. — Parbleu ! je voudrais de tout mon cœur qu'elle fût ta fille.... Tu desirerais bientôt d'en être débarrassé. — En vérité, mon bon ami, vous êtes vous-même la cause de toutes les peines dont vous vous plaignez. Mettez dans cette jeune personne toute la confiance qu'elle mérite si bien, et je vous assure que vous serez le plus heureux des pères. — Moi ! de la confiance en elle ! quelle confiance puis-je placer en elle, quand elle ne veut pas faire ce que je veux. Qu'elle consente seulement à se marier à mon gré, et je placerai en elle toute la confiance que vous voudrez. — Vous n'avez pas le droit, voisin, d'insister sur un pareil consentement. Votre fille vous accorde une voix négative en cette matière ; et Dieu et la nature n'ont pas jugé à propos de vous en accorder davantage. — Une voix négative ! ah ! ah ! je lui montrerai quelle est la voix négative que j'ai.... Allez-vous en, allez dans votre chambre, allez, obstinée. — En vérité, M. Western, en vérité, vous la traitez cruellement.... Je ne puis souffrir cela. Il faut que vous vous conduisiez avec elle d'une

manière plus douce. Elle mérite d'être traitée le mieux possible. — Oui, oui, je sais ce qu'elle mérite. Maintenant qu'elle est sortie, je m'en vais vous montrer ce qu'elle mérite. Voyez, Monsieur, voici une lettre de ma cousine lady Bellaston, dans laquelle elle a la bonté de me donner à entendre que le drôle est sorti de prison, et elle me conseille de veiller le plus soigneusement que je pourrai sur la coquine. Ventrebleu ! voisin Allworthy, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir une fille à gouverner.

Western finit par se féliciter de sa sagacité. Ensuite Allworthy, après un léger préambule, l'instruisit de la découverte qu'il avait faite concernant Jones, de sa colère contre Blifil, et de toutes les particularités que nous avons communiquées au lecteur dans le chapitre précédent.

Les gens du caractère le plus emporté sont aussi pour la plupart ceux qui changent le plus facilement. Western ne fut donc pas plutôt instruit de l'intention de M. Allworthy de faire Jones son héritier, qu'il se réunit de tout son cœur à l'oncle pour faire

l'éloge du neveu, et montra autant d'empressement à unir Sophie à Jones, qu'il en avait montré précédemment à la marier avec Blifil.

Ici M. Allworthy fut encore obligé de l'interrompre, et de lui raconter ce qui s'était passé entre Sophie et lui, ce dont il témoigna beaucoup de surprise.

Western garda un moment le silence, tant ce récit l'avait frappé d'étonnement. A la fin il s'écria : « Que veut dire ceci, voisin Allworthy ? elle était folle de lui, j'en jurerais. Palsembleu ! j'ai bien visé : aussi sûr qu'avec un fusil, j'ai attrapé le point juste : tout cela vient de ma sœur ; la petite fille a pris feu pour ce fils de p.... de lord ; je les ai trouvés ensemble chez ma cousine lady Bellaston ; il lui a tourné la tête, cela est certain, mais Dieu me damne s'il l'épouse ; je ne veux ni lords, ni courtisans dans ma famille. »

M. Allworthy fit un long discours, dans lequel il répéta la résolution où il était d'éviter toutes mesures violentes, et recommanda très-sérieusement à M. Western tous les moyens doux, comme les seuls qui pussent lui faire espérer de réussir avec sa fille. Il se retira

alors, et retourna chez mistriss Miller; mais il fut forcé de céder aux vives instances de M. Western, et de lui promettre de lui amener Jones dans l'après midi, afin, dit-il, de se raccommoder avec le jeune gentilhomme. Comme M. Allworthy sortait, Western lui promit de suivre ses avis, relativement à sa conduite avec Sophie. « Je ne sais comment cela se fait, lui dit-il, mais Dieu me damne, Allworthy, si vous ne me faites pas toujours faire tout ce que vous voulez, et cependant j'ai une terre qui vaut bien la vôtre, et je suis juge de paix tout aussi bien que vous. »

CHAPITRE X.

Où l'histoire commence à tirer vers sa fin.

Quand Allworthy revint à son logement, il apprit que Jones venait d'arriver un moment avant lui; il s'empressa de se rendre en conséquence dans une chambre séparée, où il ordonna qu'on lui amenât Jones seul.

Il est impossible de concevoir une scène plus tendre et plus touchante que cette entrevue entre l'oncle et le neveu, car mistriss Waters, comme le lecteur peut le supposer, lui avait découvert à sa dernière visite le secret de sa naissance; et comme je conviens qu'il est au-dessus de mon pouvoir de décrire les premiers transports de joie qui furent éprouvés de part et d'autre, je ne le tenterai pas. Après qu'Allworthy eut relevé Jones qui s'était jeté à ses pieds, et

l'eut serré entre ses bras: « O mon enfant! s'écria-t-il, combien de reproches vous avez à me faire! combien je vous ai maltraité! quels dédommagemens puis-je jamais vous offrir pour ces soupçons cruels et injustes que j'ai conservés long-tems contre vous, et pour toutes les souffrances qu'ils vous ont occasionnées. — Ne les ai-je pas déjà reçus, ces dédommagemens? ne suis-je pas en ce moment trop payé de mes souffrances, eussent-elles été dix fois plus cruelles? O mon cher oncle, cette bonté, cette tendresse m'accable, m'anéantit; je ne puis supporter cet excès de bonheur; me retrouver en votre présence, jouir encore de vos bontés, être ainsi tendrement reçu par mon noble, mon généreux bienfaiteur...! — En vérité, mon enfant, je vous ai traité bien cruellement. » Il lui expliqua alors toute la perfidie de Blifil, et lui renouvela les assurances de la douleur qu'il ressentait d'avoir été entraîné par cette perfidie à le traiter si mal. — « Oh! ne parlez pas ainsi, Monsieur, vous en avez agi trop no-

blement avec moi ; l'homme le plus sage peut être trompé comme vous l'avez été, et être dupe d'une pareille trahison : le meilleur des hommes se serait conduit comme vous l'avez fait ; votre bonté s'est déployée en même tems que votre colère, et je dois tout à cette bonté dont je me suis rendu si indigne. Ne me forcez pas de m'accuser moi-même en portant trop loin vos généreux sentimens pour moi. Hélas, Monsieur, je n'ai pas été plus puni que je ne l'ai mérité, et ce sera l'occupation entière de ma vie future de mériter ce bonheur que vous me réservez ; car, croyez-moi, mon cher oncle, ma punition n'a pas été perdue pour moi ; j'ai été un grand pécheur, mais je ne suis point un pécheur endurci. Je remercie le ciel d'avoir eu le tems de réfléchir sur ma vie passée, dans le cours de laquelle, quoique je n'aie à me reprocher aucune faute grave, je me souviens d'un assez grand nombre de fautes et de folies pour m'inspirer la honte et le repentir, folies qui ont toujours été suivies pour moi des plus ter-

ribles conséquences, et m'ont entraîné sur les bords de l'abîme. —Je me réjouis, mon cher enfant, de vous entendre parler ainsi; car, bien convaincu que l'hypocrisie n'est pas au nombre de vos défauts (grand Dieu! combien elle m'en a imposé dans les autres), je crois volontiers tout ce que vous dites. Vous voyez maintenant, Tom, dans quels dangers l'imprudence seule entraîne la vertu. Je suis maintenant persuadé que vous l'aimez passionnément. La prudence est un devoir que nous avons à remplir envers nous-mêmes; et si nous voulons être assez nos propres ennemis pour la négliger, nous ne devons pas nous étonner si le monde manque à remplir ses devoirs envers nous; car lorsqu'un homme pose les fondemens de sa propre ruine, il y a lieu de craindre que les autres n'aient trop de penchant à élever sur elle l'édifice de leur fortune. Vous dites cependant que vous reconnaissez vos fautes, et que vous vous en corrigerez. Je vous crois fermement, mon cher enfant; ainsi donc, à dater de ce moment, je ne

vous les rappellerai plus. Souvenez-vous-en seulement assez pour trouver par la suite les meilleurs moyens de les éviter ; mais souvenez-vous encore, pour votre propre consolation, qu'il y a une grande différence entre les fautes que la candeur peut faire tourner en imprudence, et celles qui sont la suite de la bassesse d'ame.

Les premières sont peut-être de nature à entraîner plutôt la perte d'un homme ; mais s'il se reforme, il pourra finir par retrouver sa réputation dans toute son intégrité. Le monde, après un certain tems, se réconciliera avec lui, et il pourra réfléchir, non sans quelque mélange de plaisir, aux dangers auxquels il a échappé. Mais, mon enfant, la bassesse d'ame une fois reconnue est irréparable ; les taches qu'elle laisse après elle ne peuvent être effacées par le tems, la censure publique poursuit le misérable, le mépris général le couvre de honte ; et si son opprobre le force à chercher la solitude, il s'y retire avec toutes les terreurs qui accompagnent dans les té-

nèbres un enfant qui a peur des esprits; sa conscience bourrelée l'y poursuit; le repos, comme un ami perfide, s'enfuit loin de lui; de quelque côté qu'il tourne les yeux, il n'aperçoit que des fantômes horribles; s'il jette ses regards en arrière, il voit le repentir marcher sur ses pas; s'il les jette en avant, c'est le désespoir qui frappe sa vue, jusqu'à ce que, comme un prisonnier enfermé dans un cachot, il déteste sa condition présente, non sans craindre les suites de l'heure fatale qui doit l'en délivrer. Consolez-vous, mon enfant, je vous le répète, vous n'êtes point dans ce dernier cas : réjouissez-vous, et rendez mille actions de grâces à celui qui vous a permis de reconnaître vos erreurs, avant que vous fussiez tombé dans l'abîme, où la persévérance dans ces mêmes erreurs vous eût infailliblement entraîné. Vous y avez renoncé, et l'avenir qui est devant vous est tel que le bonheur semble être en votre pouvoir. — A ces mots, Jones poussa un profond soupir; et sur la remarque qu'en

fit M. Allvorthy, il lui dit : Monsieur, je ne vous cacherai rien; je crains bien d'avoir commis une faute dont les conséquences soient irréparables. O mon cher oncle, j'ai perdu un trésor. — Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage, je serai franc avec vous; je sais ce que vous regrettez; j'ai vu la jeune personne, et nous avons causé ensemble sur votre compte : j'exige de vous, comme une preuve de votre sincérité dans tout ce que vous m'avez dit et de la fermeté de votre résolution, que vous m'obéirez dans ce que je vais vous prescrire, c'est-à-dire, que vous vous en tiendrez absolument à la détermination de la jeune personne, qu'elle vous soit ou non favorable: elle a déjà assez souffert de persécutions dont je déteste la pensée; je ne veux plus qu'elle ait à reprocher de nouvelles contraintes à ma famille; je ne doute pas que son père ne soit aussi prompt à la tourmenter en votre faveur, qu'il l'a été naguères en faveur d'un autre : mais j'ai résolu de ne pas souffrir qu'on la renferme de nou-

veau, qu'on exerce envers elle la moindre violence, ni qu'on la rende malheureuse un seul moment. — O mon cher oncle, je vous en conjure, donnez-moi des ordres auxquels j'aie du moins quelque mérite à obéir. Croyez-moi, Monsieur, la seule circonstance où je pourrais vous désobéir, serait celle où vous m'ordonneriez de causer la plus légère peine à ma Sophie. Non, Monsieur, si je suis assez misérable pour avoir pu lui déplaire sans aucune espérance de pardon, cela seul, avec la réflexion cruelle d'avoir causé son malheur, suffirait pour m'accabler. Appeler Sophie ma femme est le plus grand et aujourd'hui le seul surcroît de bonheur que le ciel puisse me procurer; mais c'est un bonheur que je ne veux devoir qu'à elle seule. — Je ne veux point vous flatter, mon enfant, je crains que vous ne puissiez espérer ce bonheur: je n'ai jamais vu en personne de plus fortes marques d'une résolution inébranlable que j'en ai remarquées en elle lorsqu'elle m'a déclaré qu'elle ne recevrait pas vos soins. Vous pouvez peut-

être expliquer cela mieux que moi. — Oh! Monsieur, je peux trop bien l'expliquer. Je me suis rendu coupable envers elle sans aucun espoir de pardon. Et quelque coupable que je sois, ma faute lui paraît encore malheureusement dix fois plus grave qu'elle ne l'est en effet. O mon cher oncle, je crains que mes folies ne soient irréparables, et que toutes vos bontés ne puissent me sauver de ma ruine. »

Un domestique vint alors annoncer que M. Western était en bas, car son empressement à voir Jones n'avait pu lui permettre d'attendre jusqu'à l'après-midi. Jones dont les yeux étaient pleins de larmes, pria son oncle d'entretenir M. Western quelques minutes jusqu'à ce qu'il se fût un peu remis. L'excellent homme y consentit; et après avoir fait prier M. Western d'entrer dans un parloir, il descendit pour le recevoir.

Mistriss Miller n'eut pas plutôt appris que Jones était seul, car elle ne l'avait pas encore vu depuis sa sortie de prison, qu'elle s'empressa de se rendre auprès de lui, pour le fé-

liciter de tout son cœur de ce qu'il venait de retrouver son oncle et de l'heureuse issue de son affaire : « Je voudrais bien, ajouta-t-elle, pouvoir vous féliciter sur un autre sujet, mon cher enfant, mais je ne vis jamais personne d'un caractère si inflexible. »

Jones, avec quelques marques de surprise, lui demanda ce qu'elle voulait dire. Hélas ! répondit-elle, j'ai été chez votre jeune dame et lui ai tout expliqué, avec les détails que m'avait donnés mon fils Nightingale. Elle ne peut plus avoir aucun doute sur la lettre, j'en suis certaine, car je lui ai protesté que mon fils Nightingale lui ferait le serment, si elle l'exigeait, que cette lettre était toute de son invention, et avait été écrite sous sa dictée. Je lui ai dit que l'envoi de cette lettre était un motif de plus pour vous recommander auprès d'elle, puisque le tout avait eu lieu à cause d'elle, et était une preuve évidente que vous étiez déterminé à renoncer à l'avenir à ce genre de désordre ; que vous ne vous étiez pas

rendu coupable une seule fois d'infidélité à son égard, depuis que vous l'aviez vue à Londres. Je crains même d'avoir été trop loin sur cet objet; mais le ciel me pardonnera, et j'espère que votre conduite future sera ma justification. Enfin j'ai dit tout ce que j'ai pu, mais sans aucun succès. Elle demeure inflexible; elle dit qu'elle vous a pardonné bien des fautes à cause de votre jeunesse; mais elle a témoigné tant d'horreur pour le caractère d'un libertin, qu'elle m'a absolument imposé silence. J'ai souvent tenté de vous justifier, mais la justesse de ses accusations m'a fermé la bouche. Sur mon honneur c'est une femme charmante, l'une des plus douces et des plus spirituelles que j'aie jamais vues; je l'aurais presqu'embrassée pour une expression dont elle s'est servie; c'est un sentiment digne de Sénèque où d'un évêque. J'ai cru, madame, me dit-elle, avoir découvert beaucoup de bonté d'ame dans M. Jones, et j'avoue que j'en avais conçu

pour lui une estime sincère, mais un abandon absolu au libertinage doit finir par corrompre le meilleur cœur du monde, et tout ce que peut espérer un libertin qui conserve un bon cœur, c'est que nous mêlions quelque pitié au mépris et à l'horreur qu'il nous inspire. — C'est une créature angélique, voilà la vérité. — O mistriss Miller, puis-je supporter la pensée d'avoir perdu un tel trésor? — Perdu! non, j'espère qu'elle n'est pas encore perdue pour vous. Prenez la résolution de renoncer au vice, et vous pouvez espérer encore. En tout cas, si elle restait inexorable, il y a une autre jeune dame, une jeune dame bien jolie et extrêmement riche qui meurt absolument d'amour pour vous; j'en ai entendu parler ce matin même, et je l'ai dit à miss Western. J'ai peut-être même encore un peu outrepassé la vérité, car j'ai dit que vous l'aviez refusée, mais j'étais bien sûre que vous la refuseriez: et ici il faut que je vous donne une petite consolation. Quand je lui ai eu

prononcé le nom de la jeune dame, qui n'est autre que la jolie veuve mistriss Hunt, il m'a semblé qu'elle pâlissait un peu; mais quand je lui ai dit que vous l'aviez refusée, je vous assure que son visage est devenu en un instant couleur d'écarlate; et voici ses propres mots : Je crois bien, je l'avoue, qu'il a quelque affection pour moi. »

La conversation fut interrompue ici par l'arrivée de Western, qu'Allworthy lui-même ne put empêcher d'entrer dans la chambre, quoiqu'il eût un pouvoir presqu'absolu sur lui, comme nous l'avons vu fort souvent.

Western courut aussitôt à Jones en lui criant : « Mon vieil ami Tom, c'est de tout mon cœur que je suis charmé de te voir; tout le passé doit être oublié. Je ne peux pas être accusé d'avoir voulu te nuire, puisque, comme Allworthy le sait et comme tu le sais toi-même, je t'ai pris pour un autre; et quand on ne veut pas

nous faire de mal, qu'importent un ou deux mots un peu vifs? Un chrétien doit oublier et pardonner les injures. — J'espère, Monsieur, dit Jones, que je n'oublierai jamais les nombreuses obligations que je vous ai. Quant aux offenses que vous croyez avoir à vous reprocher envers moi, je vous assure que je les ignore absolument. — En ce cas, dit Western, donne-moi ta main, tu es le plus honnête garçon qu'il y ait dans le royaume. Viens avec moi, je vais te conduire sur l'heure à ta maîtresse. » Allworthy s'y opposa, et Western ne pouvant persuader ni l'oncle ni le neveu, fut enfin obligé de consentir à différer jusqu'à l'après-midi pour présenter Jones à Sophie. Allworthy, tant par pitié pour son neveu que par complaisance pour les desirs empressés de Western, consentit enfin d'aller prendre le thé chez lui.

La conversation qui eut lieu après, fut assez intéressante; et telle que si elle se fût présentée un peu plutôt dans le cours de

notre histoire, nous l'aurions communiquée à nos lecteurs ; mais comme nous n'avons que le tems de nous occuper de ce qu'il y a de plus essentiel, il nous suffira de dire, que tout étant convenu pour la visite de l'après-midi, M. Western s'en retourna à son logement.

CHAPITRE XI.

L'histoire tire davantage à sa fin

Quand M. Western fut sorti, Jones instruisit M. Allworthy et mistriss Miller, que sa liberté lui avait été procurée par deux lords, qui avec deux chirurgiens et un ami de M. Nightingale s'étaient rendus chez le magistrat qui l'avait envoyé en prison, et qui sur le serment des chirurgiens que la personne blessée était tout à fait hors de danger, l'avait complètement acquitté.

Il dit qu'il n'avait vu précédemment qu'un seul de ces lords, et pas plus d'une fois; mais que l'autre l'avait beaucoup surpris en lui demandant pardon d'une offense dont il s'était rendu coupable envers

lui, et occasionnée entièrement, lui dit-il, par son ignorance de ce qu'il était.

Voici le fait, dont Jones ne fut lui-même instruit que par la suite : lorsque le lieutenant que lord Fellamar avait employé d'après l'avis de lady Bellaston, pour *presser* Jones en qualité de vagabond, lui fit son rapport de ce qui s'était passé, il parla très-favorablement de la conduite de M. Jones sous tous les rapports, et assura milord qu'il avait sûrement pris une personne pour une autre, que ce Jones était sans doute un gentilhomme. Ensorte que milord qui était homme d'honneur, et n'aurait en aucun cas voulu se rendre coupable d'une action que le monde aurait condamnée, fut extrêmement affligé de l'avis qu'il venait de recevoir.

Un jour ou deux après, lord Fellamar se trouva à dîner avec un pair d'Irlande, qui en parlant du duel en question, instruisit la compagnie du caractère de Fitz Patrick, auquel il faut convenir qu'il ne rendit pas une exacte justice, surtout en ce

qui avait rapport à sa femme. Il dit qu'elle était la plus innocente, la plus outragée des femmes, et que la pitié seule l'avait engagé à plaider sa cause. Il déclara alors l'intention où il était d'aller le lendemain matin chez Fitz Patrick, afin d'obtenir de lui, s'il était possible, son consentement à une séparation d'avec sa femme, qui, dit le pair, craignait pour sa vie, si elle retournait jamais sous la puissance de son mari. Lord Fellamar convint d'aller avec lui pour pouvoir s'éclaircir davantage sur le compte de Jones, et apprendre les circonstances du duel; car il n'était nullement tranquille sur le rôle qu'il avait joué en cette affaire. Aussitôt que milord eut donné à entendre qu'il s'emploierait avec plaisir à la délivrance de la pauvre dame, il fut tendrement embrassé par le pair d'Irlande qui comptait beaucoup sur l'autorité de lord Fellamar, pensant qu'elle contribuerait efficacement à amener Fitz Patrick où on voulait, en lui imprimant du respect; et peut-être avait-il raison, car le pauvre irlandais

ne vit pas plutôt que ces deux nobles personnages s'étaient chargés de la cause de sa femme, qu'il se soumit incontinent. Les articles de la séparation furent aussitôt déposés sur la table, et signés par les deux parties.

Fitz Patrick avait été tellement convaincu par mistriss Waters de l'innocence de sa femme à Upton, relativement à Jones, ou peut-être par d'autres motifs, était devenu si indifférent à son sujet, qu'il parla hautement à lord Fellamar, en faveur de Jones, prit tout le blâme de l'affaire sur lui, et déclara que Jones s'était conduit tout à fait comme un gentilhomme et comme un homme d'honneur. Milord le pressant de questions sur Jones, Fitz Patrick lui dit qu'il était le neveu d'un gentilhomme d'une grande fortune et d'une grande naissance ; ce qu'il venait d'apprendre de mistriss Waters après l'entrevue qu'elle avait eue avec Dowling.

Lord Fellamar crut alors qu'il lui convenait de faire tout ce qui était en son pou-

voir pour donner satisfaction à un gentilhomme qu'il avait si grossièrement offensé, et n'ayant plus aucun motif de rivalité (car il avait tout à fait renoncé à Sophie); assuré d'ailleurs autant par Fitz Patrick que par son chirurgien, que la blessure n'était pas mortelle, il se détermina à procurer la liberté à Jones. Il fit donc consentir le pair d'Irlande à l'accompagner à la prison de Jones, envers lequel il se conduisit comme nous l'avons vu ci-devant.

Quand M. Allworthy revint chez lui, il emmena Jones dans sa chambre, et l'instruisit de tout ce qu'il avait appris de mistriss Waters et de M. Dowling.

Jones témoigna beaucoup d'étonnement et non moins de douleur à ce récit sur lequel il ne fit ni commentaire ni observation. En ce moment M. Blifil envoya demander si son oncle avait le loisir de le recevoir. M. Allworthy frémit, pâlit, et d'un ton plus irrité qu'il ne l'avait, je crois, jamais eu, il chargea le domestique de dire à Blifil qu'il ne le connaissait pas. — «Considé-

rez, mon cher oncle, s'écria Jones d'une voix tremblante..... — J'ai tout considéré, et c'est vous, vous-même qui porterez mon message à ce scélérat..... Il convient que sa sentence lui soit portée par celui dont il a si abominablement concerté la ruine. — Pardonnez-moi, mon cher oncle; un moment de réflexion, j'en suis sûr, vous convaincra du contraire : ce qui ne serait peut-être que justice dans la bouche d'un autre, serait dans la mienne une insulte; et envers qui? envers mon propre frère, envers votre neveu. Il ne m'a pas traité si cruellement que vous voudriez que je le traitasse. Cette conduite de ma part serait plus inexcusable que tout ce qu'il a fait pour me nuire. La fortune peut rendre injustes les hommes qui ne sont pas d'ailleurs très-méchans; mais les insultes ne peuvent provenir que d'un caractère cruel et vindicatif, et n'ont pas même la tentation pour excuse. Permettez-moi donc de vous conjurer de ne point agir contre lui dans la première chaleur de votre ressentiment. Considérez,

mon cher oncle, que je n'ai pas été moi-même condamné sans avoir été entendu. — M. Allworthy garda un moment le silence, et puis embrassant Jones, il lui dit les yeux inondés de larmes : « O mon enfant ! à combien de vertus ai-je été si long-tems aveugle ? »

Mistriss Miller entra dans ce moment, après avoir frappé à la porte un petit coup qui n'avait pas été entendu ; la pauvre femme voyant Jones dans les bras de son oncle, tomba à genoux dans un transport de joie, et rendit au ciel les plus vives actions de grâces pour tout ce qui s'était passé. Puis, courant vers Jones, elle l'embrassa de tout son cœur, et lui dit : « Mon très-cher ami, je vous félicite mille et mille fois de cet heureux jour. » Puis se tournant vers M. Allworthy, elle lui adressa les mêmes félicitations, auxquelles il répondit : « En vérité, en vérité, mistriss Miller, je suis heureux au-delà de toute expression. » Après qu'ils eurent donné carrière à leurs transports mutuels, mistriss

Miller les pria tous deux de descendre dîner dans le parloir, où, leur dit-elle, il y avait une assemblée de gens heureux : c'était M. Nightingale et sa femme, et sa cousine Harris avec son mari.

M. Allworthy s'excusa de ne point accepter son invitation, disant qu'il avait ordonné un léger repas pour lui et pour son neveu dans son appartement, attendu qu'il avait à l'entretenir d'une affaire très-particulière : mais il ne put s'empêcher de promettre à l'excellente femme d'accepter son souper pour Jones et pour lui.

Mistriss Miller demanda alors ce qu'on ferait de Blifil; car, dit-elle, je ne puis être tranquille tant que j'aurai un scélérat comme lui dans ma maison. — M. Allworthy répondit qu'il n'était pas plus tranquille à cet égard. — « Oh bien ! s'écria-t-elle, s'il ne s'agit que de cela, laissez-moi faire, je lui ferai bientôt voir le dehors de ma maison, je vous le garantis. Il y a là-bas deux ou trois gaillards bien vigoureux — Il n'est pas besoin de violence, dit Allwor-

thy, si vous voulez lui porter un message de ma part, je suis convaincu qu'il ne se fera pas presser pour sortir. — Si j'irai ? dit mistriss Miller, je n'aurai de ma vie rien fait de meilleur cœur. — Ici Jones l'arrêta, et dit qu'après y avoir plus mûrement réfléchi, si M. Allworthy y consentait, il porterait lui-même le message. « Je suis, ajouta-t-il, suffisamment instruit de vos volontés, et je vous demande la permission de les lui faire connaître de ma propre bouche. Je vous conjure de réfléchir sur les terribles conséquences qu'il y aurait de l'entraîner à un désespoir violent et soudain. Il serait affreux pour lui de mourir dans la situation d'ame où il se trouve. — Tout cela ne fit aucune impression sur mistriss Miller qui s'en alla en s'écriant: « vous êtes trop bon, M. Jones, infiniment trop bon pour vivre en ce monde. » Mais le discours de Jones en fit davantage sur M. Allworthy: « Mon cher enfant, dit-il, je n'admire pas moins la bonté de votre cœur que la promptitude de votre

jugement. Le ciel ordonne en effet que ce malheureux ne soit pas privé des moyens et du tems nécessaires au repentir : cela serait en effet une réflexion affreuse. Allez donc le voir, et servez-vous de votre prudence. Ne le flattez cependant d'aucune espérance de grace; car je ne pardonnerai jamais son infamie plus que ma religion ne m'y oblige, et elle n'exige pas assurément que nous soyons les bienfaiteurs ou les amis des scélérats. »

Jones se rendit sur-le-champ à l'appartement de Blifil, qu'il trouva dans une situation qui émut sa pitié, mais qui aurait excité un sentiment beaucoup moins aimable dans une foule d'autres spectateurs. Il s'assit sur son lit où il le voyait livré au désespoir et inondé de larmes, non de ces larmes que fait couler une véritable contrition, et qui lavent les fautes de ceux qui se sont laissé séduire ou surprendre sans précaution malgré la bonté de leurs dispositions naturelles, ce qui arrive souvent à l'humaine faiblesse, et même aux meilleurs

des hommes ; mais de ces larmes que verse, dans la charette qui le mène au supplice, le criminel effrayé, et qui ne sont que l'effet de la douleur physique que les scélérats les plus endurcis manquent rarement de ressentir pour eux-mêmes.

Il serait aussi désagréable qu'ennuyeux de décrire cette scène dans tous ses détails. Il suffira de dire que Jones y poussa la bonté à l'excès ; il n'omit rien de ce qu'il crut propre à relever les esprits abattus de Blifil, avant de lui communiquer la résolution de son oncle, qui lui prescrivait de quitter la maison le soir même. Il offrit de lui fournir tout l'argent dont il aurait besoin, l'assura qu'il lui pardonnait de tout son cœur tout ce qu'il avait fait contre *lui*, qu'il ferait de son côté tous ses efforts pour vivre par la suite avec lui comme un frère, et tenterait tout pour effectuer sa réconciliation avec son oncle.

Blifil garda d'abord un silence obstiné, délibérant dans son esprit s'il nierait encore ; mais voyant enfin que les preuves

étaient trop fortes contre lui, il se décida enfin à tout avouer. Il demanda alors pardon à son frère du ton le plus humilié, se prosterna devant lui, et lui baisa les pieds; en un mot, il fut alors aussi profondément vil qu'il avait été auparavant profondément scélérat.

Jones ne put réprimer le mépris que lui inspirait cette extrême bassesse, au point de ne pas en laisser voir une légère marque sur son visage. Il releva son frère le plutôt possible, et lui conseilla de supporter ses afflictions avec plus de force et de courage, lui réitérant en même tems la promesse de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour les adoucir. Blifil lui déclara qu'il était indigne de tout ce qu'il faisait pour lui, se répandit en remercîmens outrés, et enfin promit d'aller sur-le-champ chercher un autre logement. Jones revint chez son oncle.

Dans le cours de la conversation, M. Allworthy instruisit alors Jones de la découverte qu'il avait faite concernant les billets de banque de cinq cents liv. « J'ai déjà con-

sulté, lui dit-il, un homme de loi, qui m'a dit, à mon grand étonnement, qu'il n'y avait pas de punition pour une fraude de cette espèce. Cependant, quand je considère la noire ingratitude de cet homme envers vous, je regarde un voleur de grand chemin, comparativement à lui, comme une personne innocente. »

« Bonté du ciel, dit Jones! est-il possible? Je suis affligé de cette nouvelle plus que je ne peux le dire; je ne croyais pas qu'il y eût un plus honnête garçon dans le monde. Il faut que la tentation de s'approprier une somme aussi considérable ait été au-dessus de ses forces, car des objets d'une valeur moins importante m'ont été rendus fidèlement par lui. Il faut que vous me permettiez, mon cher oncle, de donner à cette action le nom de foiblesse plutôt que celui d'ingratitude; car je suis convaincu que le pauvre garçon m'aime, et j'ai eu des preuves de son attachement que je n'oublierai jamais. Je suis même persuadé qu'il s'est repenti de cette action; car il n'y a pas plus d'un jour ou deux, lorsque mes affaires

étaient dans la situation la plus désespérée, qu'il est venu me voir dans ma prison, et m'a offert tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. Considérez, Monsieur, combien a dû être forte pour un homme qui a éprouvé la plus affreuse misère, la tentation d'avoir en sa possession une somme qui devait le mettre, lui et sa famille, à l'abri de la crainte de retomber désormais dans le même état. »

« Mon enfant, dit Allworthy, vous poussez l'indulgence beaucoup trop loin, une pitié aussi mal entendue n'est pas seulement faiblesse, mais approche beaucoup de l'injustice, et est très-pernicieuse à la société, en ce qu'elle encourage le vice. J'aurais pu lui pardonner sa friponnerie, mais jamais je ne lui pardonnerai son ingratitude. Et permettez-moi de vous le dire, c'est avoir autant de sensibilité et de pitié qu'il nous est permis d'en avoir que de consentir à regarder la tentation comme l'excuse d'une faute quelconque. Je conviens que cela m'est arrivé à moi-même, et que quand j'ai été

membre du grand jury, j'ai souvent plaint le sort d'un voleur de grand chemin, et plus d'une fois intercédé auprès du grand juge en faveur de ceux pour lesquels je pouvais faire valoir la moindre circonstance; mais quand le crime est accompagné de crimes plus noirs encore, tels que la cruauté, le meurtre, l'ingratitude ou autres de cette nature, la compassion, le pardon sont alors coupables: je suis convaincu que c'est un scélérat, et il sera puni, au moins autant que je pourrai le punir. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de voix si sévère, que Jones ne crut pas à propos d'y répliquer. D'ailleurs l'heure fixée par M. Western approchait tellement, qu'il n'avait que le tems nécessaire pour s'habiller. Le dialogue finit donc ici, et Jones se retira dans une autre chambre où Partridge, d'après ses ordres, l'accompagna pour l'habiller.

Partridge avait à peine eu le tems de voir son maître depuis l'heureuse découverte. Le pauvre garçon ne pouvait ni contenir, ni

exprimer ses transports. Il avait l'air d'un homme en démence, et fit presqu'autant de balourdises en habillant Jones, que j'en ai vu faire à Arlequin, quand il s'habille lui-même sur le théâtre.

Sa mémoire, cependant, ne fut pas le moins du monde en défaut : il se rappela cette foule de pronostics et de présages de cet heureux évènement qu'il avait remarqués tant de fois; mais il semble qu'il s'en présentait encore un plus grand nombre à son souvenir : il n'oublia pas le songe qu'il avait fait la nuit qui avait précédé sa rencontre avec Jones, et termina en disant : J'avais toujours annoncé à Monsieur que quelque chose me prédisait tout bas qu'un jour ou l'autre il serait en état de faire ma fortune. Jones l'assura que cette prédiction se vérifierait aussi sûrement pour lui que tous les autres présages s'étaient vérifiés jusqu'ici pour lui-même; ce qui n'ajouta pas peu aux transports de joie que le pauvre garçon éprouvait déjà du bonheur de son maître.

CHAPITRE XII.

Approchant encore plus de la fin.

Quand Jones fut habillé, il accompagna son oncle chez M. Western; il avait, il faut en convenir, une des plus charmantes figures qu'on eut jamais vues, et sa personne seule eût séduit le plus grand nombre des femmes: mais nous espérons avoir déjà suffisamment prouvé dans le cours de cette histoire que la nature, en le formant, ne s'en était pas entièrement reposé, ce qui lui arrive quelquefois, sur ce seul genre de mérite, pour donner du prix à son ouvrage.

Sophie qui, malgré sa colère, n'en avait pas mis moins de soin à sa toilette pour paraître avec le plus d'avantage possible, soin que je laisse à expliquer à celles de son sexe qui me font l'honneur de me lire, était si parfaitement belle, qu'Allworthy lui-

même, en la voyant, ne put s'empêcher de dire tout bas à Western qu'il la regardait comme la plus charmante personne du monde; à quoi Western répondit aussi tout bas, mais de manière à être entendu de tous ceux qui étaient présens: « Tant mieux pour Tom; car Dieu me damne si tous ces charmes-là ne sont pas pour lui. » Sophie devint extrêmement rouge à ces mots, tandis que Jones pâlissait et était près de s'évanouir sur sa chaise.

A peine eut-on retiré la table à thé, que Western entraîna Allworthy hors de la chambre, en lui disant qu'il avait une affaire de la plus grande conséquence à lui communiquer, et qu'il fallait absolument qu'il lui en parlât sur-le-champ en particulier, de peur qu'il ne l'oubliât.

Les amans se trouvèrent alors seuls, et je ne doute pas qu'il ne paraisse étrange à beaucoup de lecteurs, que des gens qui avaient tant de choses à se dire réciproquement, quand le danger et la difficulté accompagnaient leurs plus innocentes en-

trevues, et qui semblaient si empressés de voler dans les bras l'un de l'autre, quand il y avait tant d'obstacles dans leur chemin, aujourd'hui qu'ils pouvaient en toute sûreté et, en toute liberté, dire, ou faire tout ce qui leur plaisait, restassent tous deux pendant quelque tems muets et immobiles: au point qu'un étranger d'une médiocre sagacité aurait fort bien pu en conclure qu'ils étaient indifférens l'un pour l'autre. Mais enfin la chose fut ainsi, quelqu'étrange qu'elle puisse paraître. Tous deux s'assirent les yeux baissés sur la terre, et gardèrent pendant plusieurs minutes le plus parfait silence.

Durant cet intervalle, M. Jones essaya une fois ou deux de parler, mais il ne le put absolument pas, bégayant seulement, ou plutôt soupirant quelques mots mal articulés. Enfin, Sophie, en partie par pitié pour lui, en partie pour détourner la conversation du sujet qu'elle ne voyait que trop bien qu'il voulait entamer, lui dit: «Assurément, Monsieur, la découverte qui vient d'être

faite doit vous avoir rendu l'homme le plus heureux du monde.—Et pouvez-vous réellement, Madame, me croire heureux, dit Jones en soupirant, lorsque j'ai eu le malheur d'encourir votre disgrâce ? — Quant à cela, Monsieur, vous pouvez, mieux que tout autre, savoir si vous l'avez méritée. — Ah ! Madame, vous connaissez aussi bien que moi tout ce qui m'a fait démériter auprès de vous ; mistriss Miller vous a instruite de toute la vérité. O ma Sophie ! ne dois-je donc jamais espérer de pardon ?— Je crois, M. Jones, que je pourrais presque m'en rapporter à votre propre cœur, et vous laisser vous-même prononcer sur votre conduite.— Hélas ! Madame, c'est de la pitié et non de la justice que j'implore de vous. La justice, je le sais, doit me condamner, non cependant pour la lettre que j'ai adressée à lady Bellaston ; je dois vous déclarer solennellement que ce qu'on vous en a dit est la plus exacte vérité. » Il insista alors beaucoup sur l'assurance à lui donnée par Nightingale de lui fournir un prétexte honnête de rompre avec Milady, si, contre

son atrente, elle avait accepté sa proposition. Mais il avoua qu'il avait commis une grande imprudence en mettant une pareille lettre en son pouvoir. « Que j'en ai été cruellement puni, ajouta-t-il, par l'effet qu'elle a produit sur vous! — Je ne crois, je ne dois rien croire au sujet de cette lettre, que ce que vous voudrez : ma conduite, je pense, vous prouve assez clairement que je n'y mets pas beaucoup d'importance; mais, M. Jones, n'ai-je pas assez d'autres motifs d'être irritée contre vous, après ce qui s'est passé à Upton? Vous engager sitôt dans une nouvelle intrigue avec une autre femme, lorsque j'imaginais, lorsque vous prétendiez que votre cœur gémissait sur mes souffrances..... Assurément vous vous êtes conduit d'une manière bien singulière. Puis-je croire sincère la passion que vous assuriez avoir pour moi? ou, quand je le pourrais, quel bonheur puis-je me promettre avec un homme capable d'une si grande inconstance? — O ma Sophie! ne doutez pas de la sincérité de la passion la plus pure qui jamais ait enflammé le cœur d'un

homme ! ô la plus adorable des créatures ! pensez à ma malheureuse situation, à mon désespoir..... si j'avais pu, ma Sophie, me flatter de l'espérance la plus éloignée d'avoir jamais la permission de me jeter à vos pieds, bonheur dont je jouis maintenant, il n'aurait été au pouvoir d'aucune autre femme de m'inspirer une seule pensée que la chasteté la plus sévère eût pu condamner. Moi inconstant envers vous ? O Sophie ! si vous pouviez avoir la bonté de me pardonner ce qui s'est passé ! qu'aucune crainte pour l'avenir ne me prive de la pitié que je réclame de vous.... jamais repentir ne fut plus sincère. Oh ! souffrez que je me réconcilie avec le ciel et avec vous. — Un repentir sincère, M. Jones, peut obtenir le pardon d'un pécheur, mais seulement de la part de celui qui peut juger parfaitement de sa sincérité On peut en imposer aux hommes, et ils n'ont pas de moyens infaillibles pour s'en garantir. Vous devez espérer cependant que si votre repentir peut obtenir de moi votre pardon, j'insisterai au

moins pour que vous me donniez la preuve la plus forte de votre sincérité. —Oh! dites-moi quelle preuve vous exigez; si elle est en mon pouvoir, parlez, répondit Jones vivement. —Le tems, le tems seul, M. Jones, peut me convaincre que vous êtes réellement repentant, et résolu d'abandonner le chemin du vice. Je vous détesterais, si je vous croyais capable d'y persévérer. — Oh! ne le croyez pas; c'est à genoux que je vous prie, que je vous conjure de m'accorder votre confiance que ma vie entière sera consacrée à mériter. — Je n'en réclame qu'une portion pour me prouver que vous la méritez. Je crois m'être suffisamment expliquée avec vous, en vous assurant que quand je vous verrai mériter ma confiance, vous l'obtiendrez. Après ce qui s'est passé, Monsieur, pouviez-vous espérer davantage? »

« Ne me croyez pas sur ma parole, j'ai une meilleure garantie, un gage plus sûr de ma constance, dont il vous sera impossible de douter. — Quel est-il, dit Sophie

un peu embarrassée? — Voyez cette charmante figure, s'écria Jones, lui saisissant la main et l'amenant devant la glace; voyez ces traits, cette taille, ces yeux, cette ame qui brille à travers et qui les anime: l'homme qui possédera tous ces trésors pourra-t-il être inconstant? Impossible, ma Sophie, impossible! ils fixeraient un *Dorimant*, un *lord Rochester*. Vous n'en pourriez douter, si vous pouviez vous voir avec d'autres yeux que les vôtres. » Sophie rougit, et fit un demi sourire; mais fronçant de nouveau le sourcil : « Si je dois juger de l'avenir par le passé, mon image ne restera pas plus dans votre cœur quand vous cesserez de me voir, que dans cette glace quand j'aurai quitté la chambre. — Par le ciel, par tout ce qu'il y a de sacré, votre image n'est jamais sortie de mon cœur; la délicatesse de votre sexe ne peut concevoir la grossièreté du nôtre, et combien peu de telles espèces d'intrigues sont étrangères à notre cœur. — Je n'épouserai jamais un homme qui n'aura pas acquis as-

sez de délicatesse pour être aussi incapable que je le suis de faire une pareille distinction. — Je l'acquerrai, dit Jones, je l'ai déjà acquise. Le premier moment d'espérance que ma Sophie m'a donnée qu'elle pourra devenir ma femme, l'a fait naître en moi; et depuis ce moment tout le reste de son sexe a cessé d'être à la fois un objet de desir pour mes sens, et de passion pour mon cœur. — Fort bien, mais le tems seul peut m'en donner la preuve. Votre situation, M. Jones, est maintenant changée, et je vous assure que j'éprouve une grande satisfaction de ce changement; vous ne manquerez plus d'occasions d'être auprès de moi, et de me convaincre que votre cœur est changé aussi. — O mon ange! combien j'aurai de grâces à rendre à votre bonté! Etes-vous donc assez généreuse pour avouer que mon bonheur vous cause quelque satisfaction..... Croyez-moi, croyez-moi, Madame, c'est vous, vous seule qui avez donné quelque réalité à mon bonheur, puisque je lui dois la chère espérance.... O ma Sophie! qu'elle ne soit

pas éloignée !..... J'obéirai fidèlement à vos ordres ; je n'ose pas vous presser plus que vous ne voulez me le permettre. Souffrez cependant que je vous conjure de ne pas me soumettre à une épreuve trop longue ; oh ! dites-moi quand je puis espérer que vous serez convaincue de ma sincérité. — Quand je vous ai déjà tant promis volontairement, j'espère, M. Jones, que vous ne me presserez pas davantage ; je ne le veux pas absolument. — Oh ! ne jetez pas sur moi un regard aussi sévère, ma Sophie ; je ne vous presse pas, je n'ose pas vous presser. Cependant, permettez-moi au moins encore une fois de vous prier de fixer l'époque. Oh ! considérez l'impatience de l'amour.—Un an peut-être.—O ma Sophie ! vous avez nommé l'éternité. — Peut-être un peu plus tôt, je ne veux pas être tourmentée. Si votre passion pour moi est telle que je dois la desirer, je crois que vous pouvez maintenant être tranquille —Tranquille ! Sophie, ah ! ne donnez pas un nom si froid au bonheur dont je jouis.... O pensée ravissante ! ne suis-je pas assuré qu'il viendra

ce jour heureux, où je pourrai vous appeler en effet ma Sophie, où il n'existera plus aucune crainte dans notre ame, où j'aurai ce grand, ce délicieux, ce ravissant bonheur de rendre ma Sophie heureuse. — Eh bien ! Monsieur, ce jour, il est en votre pouvoir de l'avancer. — O mon cher ange! ange du ciel ! ces mots m'ont jeté dans le délire de la joie ; mais je dois, je veux remercier ces lèvres charmantes qui ont prononcé mon bonheur avec tant de grâce. » Il la saisit alors entre ses bras, et lui donna un baiser avec une ardeur qu'il n'avait jamais auparavant osé se permettre.

En cet instant Western, qui avait écouté depuis quelque tems à la porte, entra brusquement dans la chambre, et avec sa voix et ses expressions de chasseur, se mit à crier : A elle, mon garçon, à elle; ne la quitte pas. C'est ça, de petites douceurs. Oh ! c'est ça, bien. Tout est-il convenu ? A-t-elle fixé le jour, mon garçon ? Sera-ce demain ou après-demain ? Ce ne sera pas une minute plus tard qu'après-demain, j'y suis résolu. — Je vous en conjure, Mon-

sieur, dit Jones, que je ne sois pas l'occasion... — Va te promener. Je te croyais un gaillard plus alerte et trop vif pour te laisser arrêter à toutes ces ruses féminines. Je te dis que tout cela n'est que de la niaiserie. Palsambleu! elle t'épousera ce soir de tout son cœur. N'est-il pas vrai, Sophie? Allons, avoue-le sincèrement, et sois vraie une fois en ta vie. Eh quoi! es-tu muette? pourquoi ne parles-tu pas? — Pourquoi parlerais-je, Monsieur, puisqu'il paraît que vous êtes si bien instruit de ce que je pense? —Voilà une bonne fille. Ainsi donc tu consens. —Non assurément, Monsieur, je n'ai pas donné un pareil consentement. — Ne veux-tu donc pas l'épouser demain ni après-demain? — Assurément, Monsieur, ce n'est pas mon intention. — Je m'en vais te dire pourquoi tu ne le veux pas. C'est parce que tu te plais surtout à à être désobéissante, à tourmenter et à vexer ton père. — Je vous en prie, Monsieur, dit Jones en l'interrompant... — Je te dis que tu es un sot, s'écria Western. Quand je lui défendais de penser à toi, ce

n'était que soupirs, plaintes, langueurs, correspondance secrète. Maintenant que je suis pour toi, elle est contre toi : tout cela n'est que de l'esprit de contradiction, pas davantage. Elle croit n'avoir pas besoin d'être guidée ni gouvernée par son père, voilà la vérité; c'est seulement pour me désobliger et me contrarier. — Qu'est-ce que mon père exige de moi, s'écria Sophie? — Ce que j'exige de toi? Donnes-lui ta main à l'instant. — Eh bien! Monsieur, je vous obéirai.... Voici, ma main, M. Jones. — Fort bien! Et consentez-vous de l'épouser demain matin? — Je vous obéirai en tout, Monsieur. — En ce cas, le jour est fixé à demain matin. — Le jour sera donc fixé à demain matin, puisque vous l'exigez, mon père. — Jones tomba aux genoux de Sophie, et lui baisa la main dans un transport de joie, tandis que Western sautait et dansait autour de la chambre en criant: Où diable est Allworthy? il est sans doute à présent à causer avec ce damné procureur de Dowling, tandis qu'il devrait penser à toute autre chose. Il sortit alors brus-

quement pour le chercher, et laissa très-à propos les deux amans se livrer seuls, pendant quelques minutes, à la joie tendre qu'ils ressentaient.

Mais il revint bientôt avec Allworthy, en disant : Si vous ne voulez pas me croire, vous pouvez le lui demander vous-même. Sophie, n'as-tu pas consenti à être mariée demain? — Telles sont vos volontés, Monsieur, et je n'ose pas me rendre coupable de désobéissance. — J'espère, Madame, dit Allworthy, que mon neveu se rendra digne de tant de bonté, et sera toujours aussi reconnaissant que moi-même du grand honneur que vous avez fait à ma famille. Une alliance avec une personne aussi charmante et aussi supérieure en tout serait en effet un honneur pour les plus grands seigneurs de l'Angleterre. — Oui! s'écria Western; mais si j'avais voulu entendre les oui, les non, les aujourd'hui, les demain, vous n'auriez pas eu cet honneur de long-tems. J'ai été obligé d'user un peu de mon autorité paternelle pour l'amener là. — J'es-

père que non, Monsieur, dit Allworthy, j'espère qu'il n'y a pas eu la moindre contrainte. — En ce cas, répondit Western, vous pouvez l'engager à se dédire, si vous voulez. Te repens-tu dans le fond du cœur de ta promesse, dis, Sophie? — Non, mon père, je ne m'en repens pas, et je crois que je ne me repentirai jamais d'aucune promesse en faveur de M. Jones. — Allons, mon neveu, dit Allworthy, je vous félicite de tout mon cœur, car je vous regarde comme le plus heureux des hommes; et vous me permettrez aussi, Madame, de vous faire mon compliment à cette heureuse occasion. Je suis convaincu en effet que vous vous êtes donnée à un homme qui sera sensible à tout votre mérite, et qui fera tous ses efforts pour tâcher de s'en rendre digne. — Tous ses efforts, s'écria Western, je garantis qu'il les fera. Ecoutez-moi, Allworthy, je gagerais cinq livres contre une couronne (1) que nous aurons un petit enfant de demain en neuf mois; mais je t'en prie, dis-moi

(1) Six francs environ.

quel vin tu veux boire? veux-tu du Bourgogne, du Champagne, ou tout autre? car, grâces au ciel, nous allons boire toute la nuit. — Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur, dit Allworthy, mais mon neveu et moi nous sommes engagés, avant que je soupçonnasse que son bonheur fût si prochain. — Engagés, dit Western? Ne me parle pas de cela. Je ne veux pas te quitter de toute la nuit, dans une pareille occasion: tu souperas ici, quand le diable y serait. — Il faut que vous me pardonniez, mon cher voisin, répondit Allworthy; mais j'ai donné ma parole, et vous savez que je n'y manque jamais. — Qui donc, je t'en prie, t'a engagé? — M. Allworthy le lui dit, et lui nomma même les conviés. — Morbleu, reprit Western, j'irai avec toi, Sophie y viendra aussi, car je ne veux pas te quitter de toute la nuit, et il serait trop cruel de séparer Tom de Sophie. « Cette proposition fut aussitôt acceptée par M. Allworthy. Sophie y consentit après avoir obtenu de son père une promesse particulière qu'il ne dirait pas un mot de son mariage.

CHAPITRE DERNIER,

Qui termine l'histoire.

Le jeune Nigthingale avait été invité à passer cet après-midi chez son père qui l'avait reçu plus tendrement qu'il ne s'y attendait : il y avait trouvé son oncle qui était revenu à Londres pour y chercher sa fille nouvellement mariée.

Ce mariage était ce qui avait pu arriver de plus heureux au jeune Nightingale, car ces deux frères vivaient dans un état constant de querelle, relativement à leur manière d'élever leurs enfans, méprisant tous deux du fond du cœur la méthode que l'autre employait. Chacun d'eux s'efforçait donc de pallier de son mieux la faute que son enfant avait commise en aggravant celle de l'autre. Ce desir de triompher de son frère, joint à la foule d'argumens qu'Allworthy avait employés, produisit un effet si prompt sur le vieux Nigthingale, qu'il reçut son fils

d'un visage riant, et consentit à aller souper le soir même avec lui chez mistriss Miller.

Quant à l'autre qui aimait réellement sa fille avec la passion la plus immodérée, on eut peu de peine à l'amener à une réconciliation. Il n'eut pas été plutôt informé par son neveu du lieu où sa fille et son mari étaient, qu'il déclara vouloir se rendre sur-le-champ auprès d'eux. Et quand il y fut arrivé, il laissa à peine le tems à sa fille de tomber à ses genoux; il la releva sur-le-champ, et l'embrassa avec une tendresse qui émut tous ceux qui étaient présens. Enfin, en moins d'un quart-d'heure, il fut aussi parfaitement réconcilié avec elle et son mari, que s'il les eût lui-même mariés.

Telle était la situation des affaires quand M. Allworthy et sa compagnie arrivèrent pour compléter le bonheur de mistriss Miller, qui ne vit pas plutôt Sophie qu'elle devina tout ce qui s'était passé; et telle était son amitié pour Jones, que l'idée de son bonheur redoubla, s'il est possible, la joie qu'elle ressentait de celui de sa fille.

Il n'y a pas, je crois, beaucoup d'exem-

ples d'une réunion de gens, aussi parfaitement heureux que ceux qui composaient cette société. C'était le père du jeune Nightingale dont le bonheur était le moins pur; car malgré son affection pour son fils, malgré l'autorité et les argumens d'Allworthy réunis au motif dont nous avons parlé plus haut, il ne pouvait pas être complètement satisfait du choix de son fils. Peut-être la présence de Sophie tendait-elle un peu à aggraver et à augmenter sa douleur; la pensée que son fils aurait pû épouser cette jeune personne, ou telle autre qui lui ressemblât, se présentait à lui de tems en tems. Non qu'aucun des charmes qui ornaient la personne ou l'esprit de Sophie, causât ses regrets, c'était le contenu des coffres de son père qui excitait les desirs ardens de son cœur: tels étaient les charmes qu'il ne pouvait souffrir que son fils eût sacrifiés à la fille de mistriss Miller.

Les deux belles-sœurs étaient toutes deux de fort jolies femmes, mais elles furent tellement éclipsées par la beauté de Sophie, que, si elles n'avaient pas eu le

meilleur caractère du monde, elles en auraient ressenti quelqu'envie ; car leurs maris détournaient rarement les yeux de dessus Sophie, qui était assise à table, comme une reine qui reçoit des hommages, ou plutôt comme une divinité recevant les adorations de tout ce qui l'entoure ; mais c'était des adorations qu'on lui rendait librement, et qu'elle était loin d'exiger ; car elle était aussi distinguée par sa modestie et son affabilité que par toutes ses autres perfections.

On passa cette soirée dans la joie la plus vraie : tout le monde était heureux, mais surtout ceux qui avaient été les plus malheureux. Leurs anciennes craintes, leurs anciennes souffrances ajoutaient tellement à leur félicité, que l'amour lui-même et la fortune dans tout leur éclat n'eussent pu leur en procurer autant, s'ils eussent été privés de l'avantage d'une aussi délicieuse comparaison. Cependant, comme une grande joie, surtout après un changement soudain de situation, est portée à être silencieuse, et habite plutôt dans le

cœur, qu'elle n'aime à s'exprimer par des paroles, Jones et Sophie paraissaient les moins gais de toute la compagnie. Western en fit la remarque avec son impatience accoutumée, et s'écria souvent : « Pourquoi ned is-tu donc rien, mon garçon ? pourquoi donc cet air si sérieux? Et toi, fille, as-tu perdu la langue ! Bois encore un verre de vin, il faut encore boire un verre de vin.» Et pour l'égayer il chanta à plusieurs reprises une chanson un peu gaillarde relative à son prochain mariage. Il aurait même poussé la chose au point de la faire sortir du parloir, si M. Allworthy ne l'eût pas quelquefois arrêté par ses regards, et une fois ou deux par un, *fi ! M. Western.* Cependant il disputait et affirmait le droit qu'il croyait avoir de parler à sa fille comme il le trouvait bon ; mais attendu que personne ne le secondait, il fut bientôt remis à l'ordre.

Malgré cette petite contrainte, il fut si charmé de la gaîté et de la bonne humeur de la compagnie, qu'il insista pour la réunir le lendemain chez lui. Ils y allèrent tous en effet, et l'aimable Sophie qui avait é

mariée le matin en particulier, officia comme maîtresse des cérémonies, ou si l'on veut, fit les honneurs de la table. Elle avait en effet donné, le matin même, sa main à Jones dans la chapelle de *Doctors-commons*, sans autres témoins que M. Allworthy, M. Western et mistriss Miller.

Sophie avait instamment prié son père de n'instruire de son mariage aucune autre des personnes de la compagnie qui devaient ce jour-là dîner chez lui. Le même secret avait été enjoint à mistriss Miller, et Jones répondit de la discrétion de M. Allworthy, ce qui empêcha jusqu'à un certain point la délicatesse de Sophie, de souffrir de la nombreuse réunion dans laquelle, bien contre son inclination, mais par obéissance à la volonté de son père, elle fut obligée de se trouver. Dans la confiance que son secret était bien gardé, elle passa la journée assez tranquillement ; mais M. Western qui en était déjà à la fin de sa seconde bouteille, ne put contenir sa joie plus long-tems, et après s'être versé une rasade, but à la santé de la

nouvelle mariée. Tous ceux qui étaient présens la portèrent, à la grande confusion de notre pauvre Sophie qui rougit extrêmement, et au grand chagrin qu'en ressentit Jones à cause d'elle. La vérité est que cette indiscrétion n'apprit rien à aucun de ceux qui étaient présens. Mistriss Miller l'ayant dit tout bas à sa fille, sa fille à son mari, son mari à sa sœur, et elle à tout le reste de la compagnie.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les dames, et M. Western resta au milieu des bouteilles; il y fut successivement laissé par toute la compagnie, excepté par l'oncle du jeune Nightingale qui aimait à boire autant que Western lui-même. Ils veillèrent donc courageusement une partie de la nuit, et long-tems après l'heure fortunée qui avait placé la charmante Sophie dans les bras amoureux de son cher Jones.

Lecteur, nous avons enfin amené notre histoire à une conclusion qui, à notre grand plaisir, quoique peut-être contre ton attente, te montre Jones le plus heu-

reux des hommes. Car est-il un bonheur dans le monde égal à celui que procure la possession d'une femme telle que Sophie? J'avoue sincèrement que je n'en ai pas encore découvert.

Quant aux autres personnages qui ont fait une figure plus ou moins considérable dans cette histoire, comme quelques-uns de nos lecteurs pourraient desirer d'en savoir un peu davantage sur leur compte, nous allons en aussi peu de mots que possible, satisfaire leur curiosité.

On n'a jamais pu faire consentir Monsieur Allworthy à revoir Blifil, mais il a cédé aux importunités de Jones, appuyées par Sophie, et lui a fait une rente de deux cents livres; Jones y a ajouté secrètement cent livres. Il vit avec cela dans une ville du nord de l'Angleterre, à environ deux cents milles de Londres, et économise annuellement deux cents livres pour acheter une place au prochain parlement, à la nomination d'un bourg voisin, où il est en concurrence avec un procureur du lieu. Il est aussi devenu, depuis peu, méthodiste

dans l'espérance d'épouser une très-riche veuve de cette secte, dont le bien est situé dans cette partie du royaume. Square mourut bientôt après avoir écrit la lettre que nous avons rapportée; et quant à Thwackum il continue à être curé; il a fait beaucoup d'efforts inutiles pour regagner la confiance de M. Allworthy, et rentrer en grâce avec Jones; il les flatte tous deux en face, et les déchire lorsqu'ils sont absens, mais M. Allworthy a pris depuis peu chez lui, M. Abraham Adams, dont Sophie est extrêmement satisfaite, et à qui elle confiera, dit-elle, l'éducation de ses enfans.

Mistriss Fitz Patrick est séparée de son mari, et a conservé les faibles débris de sa fortune; elle est en bonne réputation dans un certain quartier brillant de la ville, et si bonne économe, qu'elle dépense trois fois son revenu sans faire de dettes. Elle conserve la plus grande intimité avec la femme du pair d'Irlande dont nous avons parlé, et lui rend en actes d'amitié tous les services qu'elle reçoit de son mari.

Mistriss Western se réconcilia bientôt avec sa nièce Sophie, et passa deux mois avec elle à la campagne; lady Bellaston fit à la dernière une visite de cérémonie, lorsqu'elle revint à la ville, se conduisit avec Jones comme avec un homme qui lui était tout-à-fait inconnu, et lui souhaita très-poliment beaucoup de bonheur dans son mariage.

M. Nightingale a acheté une terre pour son fils dans le voisinage de Jones, où le jeune homme, sa femme, mistriss Miller et sa petite fille résident. La plus agréable union subsiste entre les deux familles.

Quant aux personnages secondaires, mistriss Waters est retournée à la campagne avec une pension de soixante livres que lui fait M. Allworthy; elle a épousé le curé Supple, à qui, sur les instances de Sophie, Western a accordé un bénéfice considérable.

Black Georges ayant appris la découverte qui avait été faite, disparut: on n'en a pas entendu parler depuis, et Jones donna l'argent à sa famille, mais non en propor-

tions égales, car Molly en eut la plus grande part.

Quant à Partridge, Jones lui a fait une rente de cinquante liv.; il a encore établi une école qui lui a mieux réussi que les précédentes, et il est maintenant question d'un mariage entre lui et miss Molly Séagrim, qui, par la médiation de Sophie, doit probablement se faire.

Nous revenons prendre congé de M. Jones et de Sophie, qui, deux jours après leur mariage, accompagnèrent M. Western et M. Allworthy à la campagne. Western a résigné son château et la plus grande partie de sa terre à son gendre, et occupe maintenant une maison moins grande, dans un autre canton du pays, meilleur pour la chasse. Il va souvent voir M. Jones, qui, ainsi que sa fille, trouve un plaisir infini à faire tout ce qui est en son pouvoir pour l'amuser. Leur desir, à cet égard, est suivi d'un tel succès, que le vieux gentilhomme proteste n'avoir jamais été si heureux. Ils lui ont arrangé une salle et une

antichambre où il s'enivre avec qui bon lui semble, et sa fille est toujours aussi prête qu'elle l'était à lui jouer tous les airs qu'il aime ; car Jones l'a assurée que son plus grand desir, après celui de lui plaire, est de contribuer au bonheur du vieillard ; ensorte que les égards qu'elle a pour son père la rendent presqu'aussi chère à son mari que l'amour qu'elle a pour lui.

Sophie a déjà deux beaux enfans, un garçon et une fille, dont le vieux gentilhomme est si fou, qu'il passe la moitié de son tems dans la chambre de la nourrice, et déclare que le babil de sa petite-fille, qui a un peu plus d'un an et demi, est pour lui une musique plus douce que les cris les plus mélodieux de tous les chiens d'Angleterre.

Allworthy s'est aussi montré extrêmement libéral envers Jones à l'occasion de son mariage, et n'a rien oublié pour lui montrer son affection, ainsi qu'à sa femme, qui l'aime comme un père. Tout ce qui dans le caractère de Jones, avait de la ten-

dance au vice, a été corrigé par l'habitude de vivre avec cet excellent homme, et par son union avec la charmante et vertueuse Sophie. Il a aussi, en réfléchissant sur ses folies passées, acquis une discrétion et une prudence très-rare dans un jeune homme d'un esprit aussi vif.

Enfin, comme on ne pourrait trouver un homme et une femme plus estimables que ce couple passionné, on ne pourrait non plus en imaginer de plus heureux. Ils conservent l'affection la plus pure et la plus tendre l'un pour l'autre, affection augmentée chaque jour par leurs agrémens mutuels et une estime réciproque. Leur conduite envers leurs parens et leurs amis n'est pas moins aimable que celle qu'ils ont l'un envers l'autre; et telle est leur complaisance, leur bonté, leur bienfaisance envers leurs inférieurs, qu'il n'y a pas un voisin, un fermier, un domestique, qui ne bénisse avec la plus vive reconnaissance le jour où M. Jones fut marié à sa Sophie.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE XVI.

Page

Contenant l'espace de cinq jours. 5

CHAPITRE Ier. *Des Prologues.* . . . . . Ib.

CHAP. II. *Étrange aventure qui arrive à M. Western ; malheureuse situation de sa fille.* 10

CHAP. III. *Ce qui arriva à Sophie pendant son emprisonnement.* 27

CHAP. IV. *Dans lequel Sophie est délivrée de sa prison.* 36

CHAP. V. *Dans lequel Jones reçoit une lettre de Sophie, et va à la comédie avec mistriss Miller et Partridge.* . . . 49

CHAP. VI. *Dans lequel l'histoire est obligée de rétrograder.* 65

CHAP. VII. *Dans lequel M. Western, accompagné de M. Blifil, fait une visite à sa sœur.* 73

Page

CHAP. VIII. *Projets de lady Bellaston pour perdre Jones*.. 79

CHAP. IX. *Où Jones fait une visite à mistriss Fitz Patrick*. 88

CHAP. X. *Conséquences de la visite précédente*. 100

LIVRE XVII

Contenant trois jours. 107

CHAP. Ier. *Contenant une portion d'écrit en forme d'introduction*.. . . . . Ib.

CHAP. II. *Conduite généreuse et reconnaissante de mistriss Miller*. 112

CHAP. III. *Visite de M. Western, et quelques observations concernant l'autorité paternelle*.. 122

CHAP. IV. *Scène extraordinaire entre Sophie et sa tante*.. 142

CHAP. V. *Mistriss Miller et M. Nightingale vont voir Jones dans sa prison*. 154

CHAP. VI. *Dans lequel mistriss Miller fait une visite à Sophie*.. 163

CHAP. VII. *Scène pathétique entre M. Allworthy et mistriss Miller*. 172

CHAP. VIII *contenant divers objets*.. . 180

Page

CHAP. IX. *Ce qui arriva à M. Jones dans sa prison.* 196

LIVRE XVIII

Contenant environ six jours. 211
CHAP. Ier. *Adieu au lecteur.* . . . . . Ib.
CHAP. II *contenant un incident très-tragique.* 215
CHAP. III. *Allworthy va voir le père de Nightingale; découverte étrange qu'il fit en cette occasion.* 227
CHAP. IV *contenant deux lettres de styles très-différens.* 238
CHAP. V. *Où l'histoire continue.* 247
CHAP. VI. *Dans lequel l'histoire continue encore.* 261
CHAP. VII. *Continuation de l'histoire.* 270
CHAP. VIII. *Continuation ultérieure.* . 282
CHAP. IX. *Continuation.* 301
CHAP. X. *Où l'histoire continue à tirer vers sa fin.* 317
CHAP. XI. *L'histoire tire davantage à sa fin.* 332
CHAP. XII. *Approchant encore plus de la fin.* 348
CHAP. DERNIER, *qui termine l'histoire.* 364

FIN DE LA TABLE.

2 205



